

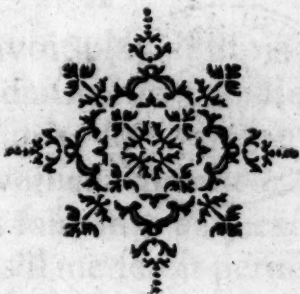
MÉMOIRES

DE MADAME

DE STAAL,

Écrits par elle-même.

TOME SECOND.



A LONDRES.

M. DCC. LV.

MEMOIRE

DE MADAME

DE STAAL.

Ecrits par elle-même.

TOME SECOND.



A LONDRES.

M. DCC. LV.



MEMOIRES

DE MADAME

DESTAAL,

Ecrits par elle-même.

IL y avoit plus de trois mois que j'étois dans cette paisible demeure, lorsque, sur la fin du carême, le gouverneur me demanda si je voulois faire mes pâques. Je m'informai s'il me seroit permis d'avoir un confesseur à mon choix. On me dit que non; qu'il falloit se contenter du chapelain de la maison, ou ne se point confesser. Tous les officiers m'en étoient tellement suspects, que je fus tentée de remettre ce devoir à un temps plus

Tome II.

A ij

opportun. Cependant joignant à la nécessité de le remplir, des réflexions sur la mauvaise grace de s'en dispenser; craignant même que le régent qui entroit dans les moindres détails de notre conduite, n'en tirât des inductions fâcheuses, je me déterminai, à tout risque, de faire cette confession. Comme j'avois diverses choses à rappeler dans mon souvenir qui pouvoient se confondre, je demandai au gouverneur du papier pour les mettre en ordre & ne les pas oublier. Il me dit qu'il ne laissoit rien écrire chez lui, qu'il n'en fît la lecture; qu'il me donneroit, à cette condition, ce que je lui demandois. Cette méchante plaisanterie ne servit qu'à me convaincre de son excessive défiance, que j'avois éprouvée auparavant, lorsque l'ayant prié jusqu'à me mettre à genoux devant lui, d'écrire lui-même un billet à ma-

dame de Grieu, que je dicterois, pour la tirer de l'horrible inquiétude où elle étoit de mon sort, il avoit été inflexible à toutes mes instances, craignant un sens caché sous les choses simples qu'il auroit écrites de sa propre main.

Je m'en fiaï donc à ma mémoire de l'exactitude de ma confession. Jamais soupçon ne fut plus injuste que celui que j'avois eu de notre chapelain. Je trouvai en lui le meilleur homme du monde, simple & compatissant, plus disposé à plaindre mes malheurs qu'à me reprendre de mes fautes. Je fus fort aise d'avoir rencontré si heureusement, & surmonté la vaine frayeur qui vouloit l'emporter sur un précepte & sur une bienfiance indispensable.

La bonne foi inséparable de mes actions, & la volonté que j'ai toujours eue de ne rien faire que le mieux qu'il m'est possible, me rap-

pellèrent dans cette conjoncture à la dévotion. Tout le tracas des intrigues politiques, les passions qui s'y mêlent, & la dissipation du monde m'avoient infiniment distraite. Ce nouveau secours fixa la tranquillité dont je jouissois déjà. Aussi vis-je sans émotion bien des choses qui auroient dû me troubler.

Le comte de L...., au grand étonnement de tout le monde, qui le regardoit comme un des principaux chefs de l'entreprise, étoit demeuré en liberté. Je ne doutois pas qu'il n'eût été arrêté en même-temps que nous; & je demandois souvent à Rondel, qui ne le connoissoit point, si elle ne voyoit pas un grand homme sec avec une mentonniere noire, qu'il portoit depuis que, pour fruit de la guerre, il avoit eu la mâchoire fracassée. Enfin elle le vit arriver dans le temps dont je parle, & s'écria: Ah! voilà l'homme à la men-

tonniere. J'avois plus traité avec lui qu'avec aucun autre : & quoique je me fiasse aux paroles que nous nous étions données, j'aurois mieux aimé le sçavoir bien loin que si près.

La prise du comte de L... servit de moyen pour embarrasser le marquis de Pompadour, qu'on vouloit absolument faire parler, & qui jusques-là s'étoit obstiné à se taire. On lui produisit, sur le pied d'aveux faits par le comte, des choses qu'il n'avoit dites qu'à lui, lesquelles sans doute avoient été ou simplement conjecturées, ou révélées par quelques confidens indiscrets à qui monsieur de L. pouvoit les avoir dites avant que d'être arrêté; car depuis qu'il le fut, on ne put rien tirer de lui. Cependant monsieur de Pompadour, qui n'étoit pas ferré à glace, menacé d'une confrontation avec le comte, chancela

Dans ses réponses. Nos ministres
 le voyant ébranlé, dresserent une
 nouvelle batterie pour l'attérer.
 Mais on rouge, lieutenant de roi,
 s'étoit fort attaché à lui. Monsieur
 le Blanc le prit un jour en particu-
 lier, & lui dit en grande confiden-
 ce, qu'il s'intéressoit à monsieur de
 Pompadour, & qu'il étoit au dé-
 sespoir du mauvais tour que pre-
 noit son affaire; qu'on alloit lui
 faire son procès, & qu'il auroit la
 tête tranchée, à moins qu'il ne
 prévînt son malheur par un sînce-
 re aveu de tout ce qui s'étoit passé,
 dont on vouloit l'entière déclara-
 tion écrite de sa main; que mon-
 sieur le duc d'Orléans auroit be-
 soin d'une telle pièce, pour justi-
 fier ses démarches, & que c'étoit
 le seul moyen d'empêcher qu'il
 n'abandonnât à la rigueur des loix
 les personnes comprises dans cette
 affaire. Monsieur le Blanc fit sentir
 au lieutenant de roi, qu'il ne lui

confioit des choses d'un si profond secret, qu'afin qu'il tâchât d'engager le marquis de Pompadour à prendre le seul parti qui pouvoit le sauver. Ayant ainsi ému le bon cœur de Maisonrouge, sans craindre que les mouvemens en fussent redressés par la finesse de ses lumieres, il se promit le succès d'une négociation où il avoit si bien trompé l'ambassadeur.

Le pauvre lieutenant, encore tout effrayé de ce qu'il venoit d'entendre, courut chez monsieur de Pompadour, à qui il ne laissa rien ignorer de cette confidence, dont on s'étoit gardé de lui recommander le secret. Le marquis prit l'épouvante, & se résolut à tout ce qu'on vouloit de lui. Il fit une confession générale, sans rien déguiser, ni omettre. Il fit plus : quand on commence à glisser, on ne s'arrête qu'au bas de la pente. Il avoit écrit que, lorsqu'il traitoit

de l'affaire présente avec madame la duchesse du Maine, elle rompoit la conversation dès que monsieur le duc du Maine paroissoit. Monsieur le garde des sceaux, blessé de ce qui tendoit à justifier ce prince, dit à monsieur de Pompadour, que ce n'étoit point l'apologie du duc du Maine qu'on lui demandoit, & qu'il falloit rayer cet article. Il le raya, & ne fit point sentir à monsieur d'Argenson, que c'étoit prévariquer dans son ministère de ne pas recevoir également ce qui étoit à charge & à décharge.

Monsieur le duc d'Orléans, qui avoit traité avec tant de rigueur des gens si considérables, & fait un si grand éclat dans le monde sur des fondemens assez légers, ne songeoit qu'à colorer sa conduite aux yeux du public. Il étoit ravi d'avoir en main l'écrit qu'on avoit arraché au marquis de Pompa-

dour ; & se flattoit que la crainte ou l'ennui lui fourniroit de pareilles pieces de chacun de nous. Il auroit, disoit-il, donné un million de celles que le chevalier de Menil avoit jettées au feu.

On accorda à monsieur de Pompadour, pour récompense de sa sincérité, non la liberté qu'on lui avoit fait espérer, mais le divertissement de la promenade sur le bastion, où on le menoit tous les jours. J'eus peu de temps après la même faveur, sans l'avoir aucunement méritée. On étendit cette grace à plusieurs des nôtres, qu'on promenoit bien accompagnés sur les tours du château, les uns après les autres. J'avois par distinction la dernière heure pour ma promenade, & notre lieutenant, qui s'affectionnoit à moi de plus en plus, s'étoit réservé de m'y conduire. Il m'annonça le dernier jour d'avril, en venant me prendre, que mon-

sieur le Blanc avoit apporté l'ordre de faire cesser toutes nos promenades le premier de mai.

La singularité du jour désigné pour nous renfermer, après nous avoir fait essuyer toutes les intempéries de l'air, me surprit, & me persuada qu'on avoit voulu nous tourmenter à titre de plaisir. Le lieutenant de roi m'expliqua que nos profonds politiques avoient pensé que, dans un temps où tout le monde se promene, les passans, & principalement ceux qui s'intéresseroient à quelques-uns de nous, viendroient les lorgner : qu'on pourroit leur faire des signes & en recevoir d'eux, & que cela seroit d'une dangereuse conséquence. Hélas ! monsieur, lui dis-je, on auroit beau me lorgner de près, comme de loin, je n'en verrois rien. Quand cet accident m'est arrivé, il a toujours fallu m'en avertir. Eh ! où seroit ici l'avertisseur ? En

tenant ces propos, nous nous âcheminions vers le jardin du bastion, où je dis en entrant, comme Phèdre :

Soleil, je te viens voir pour la dernière fois.

Il arriva peu après un incident qui auroit pu me causer plus de chagrin, que je n'en eus de cette privation. Je vis un beau matin (il y avoit alors quatre mois que nous étions en prison) sortir de notre château trois personnes de celles qui avoient été prises en même-temps que moi. C'étoit mademoiselle de Montauban, monsieur de Malefieu le fils, & monsieur Barjeton. Le gouverneur, qui se douta que je m'en ferois apperçue, ne crut pas m'en devoir faire mystère ; & persuadé que je serois désespérée de voir la délivrance des autres sans la mienne, il chercha des raisons pour me faire prendre cet événement en bonne part.

Après m'avoir exhortée à ne me pas affliger, il me dit que c'étoit une marque qu'on me mettroit en liberté. Je répondis à la première partie de son discours, que j'étois fort éloignée de me faire un surcroît de peine, de la cessation du malheur de mes compagnons d'infortune; que c'étoit plutôt un soulagement de n'avoir plus à m'inquiéter pour eux. Quant à ce qui regardoit les pronostics, je lui fis voir que je ne prenois point de change; & qu'il étoit visible qu'après le triage qu'on venoit de faire, ceux qu'on avoit retenus le feroient pour longtemps.

Je ne sçais si ce fut pour nous consoler de cette aventure, qu'on nous rendit la promenade. J'eus une faveur particulière dont je fus plus touchée. Notre lieutenant demanda à monsieur le Blanc la permission de me donner de l'encre & du papier, simplement pour

le barbouiller de mes idées. Il y consentit, à condition que les feuilles seroient cotées, & que je les rendrois par compte. Cela m'affujettit dans le choix des matieres que j'aurois pu traiter. J'en pris une fort grave, pour qu'on n'y trouvât rien à redire. Ce fut des réflexions morales sur quelques passages de l'*Ecclesiaste*. Des distractions qui me survinrent m'empêcherent de continuer cet écrit.

M. de Maisonneuve débarrassé, par la sortie de quelques-uns des nôtres, d'une partie de ses soins, les redoubla à mon égard. Il prenoit, sans s'en appercevoir, le plus grand attachement que jamais personne ait eu pour moi. C'est le seul homme dont j'aie cru être véritablement aimée, quoiqu'il me soit arrivée, comme à toute femme, d'en trouver plusieurs qui m'aient marqué des sentimens. Celui-ci ne me disoit pas un mot des

siens ; & je crois m'en être apper-
 que longtemps avant lui. Il étoit
 tellement occupé de moi , qu'il ne
 parloit d'autre chose. J'étois l'uni-
 que sujet de son entretien avec tous
 les prisonniers à qui il rendoit visi-
 te ; & il croyoit bonnement que
 c'étoient eux qui ne faisoient que
 lui parler de moi. Il revenoit me
 voir , tout ravi de l'estime préten-
 due que je leur avois inspirée. Cela
 est étonnant , me disoit-il , à quel
 point on vous admire , & combien
 ici tout le monde s'intéresse à vous :
 On m'en parle sans cesse , & je ne
 puis aller nulle part , que je n'en-
 tende vos louanges. Cela devint
 vrai par la suite , quand on eut re-
 marqué le plaisir extrême qu'il y
 prenoit. La dépendance a fait naî-
 tre la flatterie ; les captifs l'em-
 ploient auprès de leurs géoliers ,
 comme les sujets envers leurs sou-
 verains. Le foible de Maisonrou-
 ge découvert , les gens sous ses
 ordres

ordres songerent à le gagner par-là. Les uns m'envoyoient des rafraîchissemens ; les autres , des livres amufans ; chacun , selon ce qu'il avoit en main , m'offroit une espece d'hommage qui passoit toujours par lui.

Le chevalier de Menil s'aida d'un rêve qu'il avoit fait ou feint, pour faire sa cour à ce maître. Il lui dit un jour (ceci avoit précédé quelqu'une des choses que j'ai racontées de suite pour n'en pas rompre le fil) il lui dit donc qu'il avoit rêvé cette nuit précédente, qu'on lui avoit fait son procès (c'est bien un rêve de prisonnier) & qu'il avoit été condamné à demeurer à perpétuité à la bastille , mais en société avec moi , qui n'en devois non plus jamais sortir ; que cette circonstance l'avoit consolé de ce jugement rigoureux. Cela parut à Maisonrouge , flatteur pour moi , de la part de quel-

qu'un qui ne m'avoit jamais vue ; & l'idée de me tenir toujours sous sa garde, ne lui déplut pas. Il vint aussitôt me régaler de ce récit. Je ne sçais pourquoi j'y fis plus d'attention , qu'aux choses pareilles qu'il avoit coutume de me dire. Quelques jours après, il alla voir de Menil qui avoit pris médecine ; & dans sa conversation , ayant parlé de vers , il lui dit : Vous en devriez faire pour divertir votre voisine. Son logement étoit vis-à-vis du mien. Eh! comment , lui dit-il ? je n'ai ni papier , ni plume. Qu'à cela ne tienne , lui dit le lieutenant. Voilà un crayon & du papier ; écrivez. Il écrivit des vers faits à la hâte , sur un chiffon que Maisonrouge m'apporta , charmé de me procurer ce nouveau divertissement ; & pour le rendre plus complet , il me dit : Répondez en même style , je vous donnerai ce qu'il vous

faudra. Ce commencement d'aventure me plut extrêmement. Je fçus le meilleur gré du monde au lieutenant de roi de sa complaisance. Je répondis donc en vers demi-Marotiques, comme étoient ceux que j'avois reçus. A ma réponse en succéda une autre le lendemain, à laquelle on me fit encore répliquer. Mais on ne voyant rien dans ce badinage qui pût intéresser ni le roi, ni l'état; & s'appercevant que j'y prenois grand plaisir, nous exhorta de continuer, & nous en fûmes ravis. Notre poésie, toute informe qu'elle étoit, me gênant un peu, j'insinuai que la prose, comme plus facile, seroit plus agréable. Le lieutenant y consentit, avec la même bonté d'ame; & tous les jours il m'apportoît une lettre ouverte, & reportoit ma réponse. Nous mêlions de temps en temps quelques vers à la prose. Le tout

ne contenoit que de pures badi-
neries.

Il faut être ou avoir été en pri-
son, pour connoître le prix d'un pa-
reil amusement. Nos vers étoient
des plus mauvais qui se fassent ; je
les mettrai pourtant à la suite de
ceci, avec une partie des lettres,
pour conserver tout l'historique de
cette bizarre aventure.

Ce commerce d'invisibles dé-
venoit galant de plus en plus. Je
m'y prêtois sans façon & sans in-
quiétude. Cependant de Menil
étoit fort curieux de m'entrevoir.
Il le marquoit de temps en temps
dans ses lettres. Je lui soutenois
que c'étoit le fin de notre aventure,
de ne nous être jamais vus ; qu'en
perdant cet avantage, elle devien-
droit commune, moins piquante,
& notre commerce plus contraint.
Malgré ces sages avis, il redoubloit
ses instances auprès du lieutenant
pour obtenir une entrevue. Enfin

il nous montra l'un à l'autre, en nous plaçant chacun sur le pas de notre porte. Nous demeurâmes assez interdits (peut-être de ce qu'il nous falloit réciproquement rabattre de nos idées). Nous ne nous dîmes rien ; telle étoit la convention ; & un moment après, nous disparûmes. Les lettres qui suivirent cette apparition, se ressentirent du tort qu'elle nous avoit fait. Je m'en apperçus. Cela fournit quelques nouvelles plaisanteries : nous avions épuisé tout ce qui se pouvoit tirer de notre première situation.

Les prisonniers ne sont pas gens à se rebuter aisément. Le chevalier, croyant trouver plus de ressource dans un entretien que dans cette simple entrevue, dit au lieutenant de roi, que la faveur qu'il nous avoit faite étoit trop légère ; que ce n'étoit pas-là se voir ; que, pour faire connoissance, il falloit

se parler ; & enfin en arracha cette dernière condescendance. Le lieutenant l'amena un soir chez moi. J'étois couchée ; & pour ne pas gêner la conversation, il le laissa au chevet de mon lit, & s'amusa à quelques pas de-là à entretenir mademoiselle Rondel. Nouvel embarras se jetta entre nous. Le chevalier, comme Tonquin d'Armorique, qui, quand il eut trouvé femme, ne sçavoit bonnement que lui dire, ne sçut aussi de quoi me parler. Nous tînmes pourtant quelques propos communs. Nous n'eumes pas lieu d'être plus contents l'un de l'autre, en avançant chemin, que nous ne l'avions été de la première démarche. Mais on rouge s'appercevant que notre conversation ne faisoit que traîner, la vint relever : elle se soutint un peu mieux avec lui. Le tout ensemble fut si court, que véritablement nous n'avions guere eu que le

loisir de nous reconnoître.

Nous en demeurâmes-là. Pour lors nous nous écrivions toujours ; mais ce passe-temps commençoit à perdre la grace de la nouveauté ; & le peu que nous nous étions vus, lui ôtoit l'aisance & la familiarité, qui en faisoit le principal agrément, sans rien mettre encore à la place. J'employai, pour le suspendre, un prétexte qui se présenta. Je mandai au chevalier de Menil que j'allois me mettre en retraite, pour me préparer à la fête (c'étoit celle de la pentecôte, que mon retour à la dévotion me donnoit envie de bien célébrer) ; & je trouvai que l'écriture étoit une grande distraction pour des reclus. Le tumulte du monde n'en donne peut-être pas tant à ceux qui sont tout au travers.

Le chevalier de Menil prit les raisons de ma retraite pour bonnes, & ne traversa point mon des-

sein, soit qu'il en respectât les motifs, soit qu'il fût à bout d'écritures : pour moi qui m'en croyois lassé, j'en sentis bientôt la privation. Le vuide qu'elle mettoit à la place d'un amusement que les circonstances avoient rendu assez vif, me fit voir que j'y tenois bien plus que je ne l'avois imaginé. Je me sentis extrêmement piquée du peu de résistance qui avoit été faite à ma proposition ; & ce sentiment disproportionné à sa cause, m'en fit craindre un plus sérieux. Cette appréhension, jointe à mon dépit, m'aida à soutenir la gageure. Le fidele Maisonrouge me restoit plus assidu, plus attaché, & moins avancé que jamais.

C'est le sort d'une ardeur trop fidelle & trop pure, de trouver toujours des ingrats. Il me fit une espece de déclaration assez ingénieuse & point méditée. Madame de Réal, la plus intime de mes

amies (c'étoit mademoiselle de Grieu, mariée peu avant ma prison), le venoit voir souvent, pour apprendre de mes nouvelles. Il me dit un jour, sortant d'avec elle, qu'elle lui avoit demandé s'il avoit quelque soin de moi, & qu'il lui avoit répondu ; Eh ! comment n'en aurois-je pas soin, madame ? tout le monde dit que j'en suis amoureux. Plût à dieu, monsieur, répondit-elle ! La naïveté de ce souhait me fit rire, sans que je marquasse d'attention au fond de la chose, dont il ne s'expliqua jamais plus clairement : mais toute sa conduite en faisoit preuve. Une attention sans relâche ; une complaisance sans bornes ; un soin perpétuel de me satisfaire, sans aucun égard pour lui-même ; plus de désir de me contenter, que de me plaire ; tellement à moi, qu'il sembloit n'être plus à lui. Je n'ai vu dans le monde, ni même dans les

romans, des sentimens aussi parfaits qu'étoient les siens; sentimens qui ne se sont jamais démentis, & d'autant plus admirables, qu'ils n'étoient point l'ouvrage des raffinemens de l'esprit, mais de la simple nature, qui sembloit avoir voulu faire un cœur où il n'y eût rien à reprendre. La probité, l'honneur, toutes les vertus qui font l'honnête-homme, lui étoient également naturelles; & son esprit ni délié, ni orné, étoit véritablement droit & sensé.

Les fêtes qui avoient donné lieu à ma prétendue retraite, étant passées, j'en sortis. Notre lieutenant, pour m'en dédommager, amena le lendemain matin le chevalier de Menil dans ma chambre; & nous prîmes du thé ensemble, avec un certain air de liberté. Il le remit dans la sienne quelques momens après. Mais le chevalier, en sortant de chez moi, laissa tom-

ber adroitement un billet. La gouvernante Rondel s'en aperçut, le ramassa, & toute joyeuse vint me le donner. Elle étoit ravie de tout ce qui pouvoit me divertir. J'y trouvai ces paroles énigmatiques :

B I L L E T.

LE sage législateur, qui reconnoît avoir établi une loi trop dure, doit en avouer la modification. Le sujet soumis attend cet aveu avant que de se permettre la moindre transgression. Scavoir si cette loi demeurera éteinte pour toujours, ou si ce ne sera que pour un temps. En ce dernier cas, la tranquillité du peuple ne souffre point de suspension.

Cette continuation de notre aventure sous une nouvelle forme, me plut & m'entraîna dans une démarche plus importante

B vj

que celle qui l'avoit précédée. Je répondis à ce billet : je ne me souviens plus en quels termes ; mais cela vouloit dire : Parlez , on vous écoute. Et cette réponse fut rendue furtivement. Menil , encouragé par le consentement que je paroissais donner à ses desseins , les poussa plus loin. Il hazarda de s'introduire dans ma chambre sans conducteur.

L'appartement du lieutenant étoit au-dessus du mien , où il entroît à toute heure ; & pour plus de facilité , il laissoit la clef à ma porte. Menil ayant , de force & d'adresse , ouvert la sienne , il ne lui fut pas difficile d'entrer chez moi. Il prit l'heure où le Lieutenant de roi alloit souper au gouvernement. C'étoit un corps de logis séparé du nôtre par deux cours , où le gouverneur demouroit.

A cette vue inopinée , je fus

frappée du plus grand étonnement. La crainte, l'inquiétude mêlées à la joie de ce que hazardoit pour me voir quelqu'un qui commençoit à me plaire, mirent une extrême confusion dans mes sentimens. Le plus agréable prit le dessus, écarta les autres; & j'écoutai ce qu'on vouloit m'apprendre. C'étoit la découverte d'un attachement sérieux, voilé jusqu'alors sous les badinages qui avoient pu passer jusqu'à moi. Pour donner quelque fondement à ces grands sentimens, dont je voulois douter, on alléguoit une ancienne estime que ma réputation avoit fait naître. Tout ce qui tend à nous persuader de notre propre mérite, paroît du moins vrai-semblable. Je n'examinai pas ceci à la rigueur. Disposée à croire que le chevalier de Menil me jugeoit digne d'être aimée, & m'aimoit, je me laissai aller à cette persuasion. Toute oc-

cupée de ce qu'il me disoit, à peine pris-je garde à mes réponses; songeant moins à lui cacher, ou à lui montrer mes sentimens, qu'à me convaincre des siens.

Le país que nous habitons, abrege beaucoup les formalités. Partout ailleurs j'eusse été longtemps sans vouloir écouter, plus longtemps encore à répondre; mais dans un lieu où, parvenus à se voir, on ne sçait pas si l'on se reverra jamais, on dit en une heure ce que hors de-là on n'eût pas dit peut-être dans le cours des années; & non-seulement on y parle, mais on y pense tout autrement qu'on ne feroit ailleurs.

Cette conversation si remplie ne fut pourtant pas longue. Nous étions avertis de l'entrée de nos maîtres dans la cour du château, par un coup de pique que donnoit la sentinelle. Il fut le signal pour nous séparer. Le lieutenant de roi

vint, comme à son ordinaire, me donner le bon soir en rentrant chez lui, & fermer bien & duement mes portes, dont les clefs ainsi que toutes les autres, restoient la nuit dans sa chambre. Comme il n'étoit en aucune défiance, il ne remarqua pas l'air occupé que j'avois, ou l'attribua à la cause générale.

Quand je me vis seule, je me livrai à des réflexions sans fin sur ce qui venoit de se passer. Je refaisai toute la conversation, pesai chaque mot, interprétai les mines & les airs, commentai les sens suspendus; & je tirai du tout des conséquences à perte de vue. Arrivée au point où les objets se troublent & se confondent par leur éloignement & leur multiplicité, je revenois sur mes pas; & je trouvois, dans la bizarrerie de notre connoissance, dans ses suites singulieres, tous les présages d'un en-

gagement qui pouvoit aller loin. Je n'en voulois pas prendre dont je pusse me repentir ; & malgré le penchant qui déjà m'entraînoit , aidée de l'avantage du lieu , je pris la résolution de rompre ce commerce devenu dangereux.

J'écrivis dans cet esprit une lettre au chevalier de Menil , où je lui marquois que je m'étois prêtée volontiers à tout ce qui ne m'avoit paru qu'une pure badinerie , mais qu'après s'être expliqué sur un autre ton avec moi , je ne pouvois plus avoir de relation avec lui , sans démentir la conduite de toute ma vie , & les principes sur lesquels je l'avois établie ; que je ne voulois pas ajouter aux malheurs où la fortune m'avoit enveloppée , ceux où l'imprudence pourroit me précipiter , d'autant plus sensibles que le reproche m'en appartien-
droit uniquement.

Il n'y avoit peut-être pas un

mot de ce que je dis là dans ma lettre ; mais c'en étoit à peu près le sens. Elle donnoit un congé absolu , de maniere pourtant à ne le point faire accepter : aussi ne le fut-il pas. J'eus une réponse toute pleine de résolution de surmonter la mienne. Menil ne s'en tint pas à l'écriture. Il revint comme il avoit fait la veille. Je voulus le renvoyer ; il s'obstina à rester , employa toutes les protestations d'un attachement sans bornes & sans fin , tel que je ne pourrois jamais le désapprouver , ni me repentir d'y répondre. J'insistai toujours sur la ferme résolution de ne me jamais embarquer dans un commerce dangereux. Je dis que , plus il vouloit me persuader de la vérité de ses sentimens , plus il m'apprenoit à les craindre , & me contraignoit à ne les pas écouter. Tout ce qui se peut dire sans changer de ton , fut dit de part & d'au-

tre, quoiqu'en abrégé. Je finis en priant très-sérieusement monsieur de Menil de ne plus tenter de me voir, & de renoncer à toute relation directe avec moi, ne voulant point courir les risques que notre situation ajouteroit aux dangers propres de ces fortes de liaisons.

Il me quitta avec toutes les apparences d'une extrême douleur, soumise néanmoins à mon expresse volonté. J'étois fort contente d'une si belle défense de ma part, qui ne laissoit pas de me coûter beaucoup. Je perdois l'amusement de ma solitude, & toutes les ressources que me présentoient des sentimens propres à m'occuper. Il n'y avoit plus moyen de revenir à ce commerce frivole, dépourvu alors de toutes ses graces, & d'ailleurs épuisé. Mais Menil ne fut pas si facile à conduire que je l'avois pensé.

Il m'écrivit qu'il ne pouvoit

soutenir le parti que je l'avois forcé de prendre : qu'il avoit fait mille réflexions, & trouvé des moyens d'assurer son repos, sans troubler le mien ; qu'il me demandoit, pour toute grace, qu'il pût me voir & me communiquer ses desseins ; qu'il se flattoit que j'en serois contente ; & qu'enfin, quelle que fût après cet entretien ma décision, il s'y soumettroit sans réserve.

J'entrevis ce que Menil me vouloit dire. Je crus qu'il falloit l'entendre. De plus, j'avois grande envie de le revoir. Je consentis donc à cette nouvelle entrevue. Il vint. Je le reçus d'un air assez triste & un peu embarrassé. Eh bien ! monsieur, lui dis-je, que voulez-vous me dire encore ? Il demeura quelque temps sans répondre, comme pour mettre de l'ordre dans des pensées confuses. Enfin prenant la parole : Vous avez pu croire, dit-il, tant que je n'ai fait que vous

débiter des fariboles , que je ne songeois qu'à charmer l'ennui de ma solitude. Il est pourtant vrai que dès-lors je pensois à former avec vous une liaison qui pût devenir plus intime. Vous avez dû remarquer dans la multitude de mes questions, un extrême désir de démêler votre caractère, vos goûts, vos sentimens, & de parvenir de plus en plus à vous connoître au travers de tout ce qui vous déroboit à mes regards. Notre ami, ajouta-t'il, vous a conté un rêve dont je lui fis part. Je l'avois fait tout éveillé. C'étoit le produit des réflexions que je faisois sans cesse sur l'heureux sort de quelqu'un qui passeroit sa vie, en quelque lieu que ce fût, avec une personne telle que vous. Si lorsque je ne vous connoissois que par le témoignage d'autrui, j'ai pu penser de la sorte; jugez ce qu'une connoissance plus directe de

tout ce qui se trouve en vous, a dû ajouter à l'idée que je m'étois faite du bonheur d'en devenir inséparable. C'est donc cette parfaite félicité que je songe à m'assurer, si mes vœux vous sont agréables. Vous vous êtes allarmée mal-à-propos de l'offre que je vous en ai faite. Je ne l'eusse pas hazardée, si mes intentions avoient été moins dignes de vous. Je n'ai pas cru cependant, continua-t-il, qu'elles dussent paroître dans mes premiers discours. Il m'a semblé convenable de connoître les sentimens que je pouvois vous inspirer, avant que de vous montrer toute l'étendue des miens: & je ne m'en ferois pas encore expliqué, si j'avois pu supporter cette privation de tout commerce avec vous, à laquelle je me voyois si absolument condamné.

J'avois écouté avec étonnement & sans interruption, ce long dis-

cours du chevalier de Menil. Je lui dis, lorsqu'il cessa de parler, que je ne pouvois qu'être sensiblement touchée de ce qu'il pensoit pour moi, ni mieux le reconnoître qu'en n'y adhérant pas; que je devois lui apprendre, s'il l'ignoroit, combien mon état en tout sens étoit disproportionné au sien; que je n'avois ni nom, ni bien, & ne possédois pour tout avantage qu'un titre humiliant & ineffaçable; que s'il étoit au fait de ma misérable fortune, j'y devois porter toute son attention, & lui faire envisager le blâme qu'il encoureroit, dont je ne voulois être ni la cause, ni l'occasion. Il me dit qu'il connoissoit parfaitement l'état de ma fortune, & n'avoit de peine à cet égard que de ne m'en pouvoir offrir une meilleure que la sienne; que l'opinion du monde ne l'embarassoit pas davantage; qu'il étoit sûr de l'approbation des gens rai-

sonnables ; & ne croyoit pas qu'on dût sacrifier son bonheur au jugement pervers de la multitude insensée ; qu'il ne me déclaroit point ses vûes sans les avoir bien examinées , & sans s'être entièrement affermi dans la résolution qu'il avoit prise ; que je ne devois pas craindre qu'elle pût changer , puisqu'elle avoit avancé la passion qui s'étoit jointe à la parfaite estime qu'il avoit pour moi ; que cette passion le rendroit infiniment malheureux , si je ne consentois pas à le voir autant qu'il seroit possible , jusqu'à ce que , dégagé de ses chaînes , il pût exécuter ses desseins.

Je le conjurai de faire de nouvelles réflexions sur des choses si importantes & si remplies d'inconvéniens ; & je lui dis que , si après y avoir suffisamment pensé , il persistoit à vouloir s'attacher pour jamais à moi , je me croirois

permis de vivre avec lui , autant que notre situation le comportoit , persuadée qu'il conserveroit tous les égards dus à l'estime qu'il me témoignoit. Il me jura que son respect & sa soumission seroient toujours le principal témoignage de l'attachement qui le devoit à moi pour toute sa vie. Ces conventions faites , nous nous séparâmes. Je demeurerai le cœur & l'ame si remplis , qu'il n'y avoit d'action ni dans l'un , ni dans l'autre. Je ne pouvois penser ni même sentir que confusion. Ce cahos enfin se débrouilla. Je démêlai que j'étois vivement touchée des sentimens qu'on venoit de me montrer. Je vis un libérateur qui venoit briser les chaînes de ma servitude, m'affranchir de cette captivité plus contraire à ma façon d'être , que celle que je subissois alors , & combler mon bonheur, en associant ma vie à la sienne.

Ce

Ce n'est qu'à titre de souverain bien, que les objets ont droit de nous passionner. Ils ne s'emparent de toute notre ame, qu'en s'offrant à nous sous cet aspect. Je crus l'avoir trouvé ce bien par excellence, que nos désirs poursuivent sans cesse, & n'attrapent jamais. Je ne sçavois pas alors qu'il n'existe point dans le monde. Je pensai qu'il devoit résider dans une union constante & bien assortie. Séduite par cette flatteuse illusion, je me laissai surprendre par une passion plus vive que celle que j'avois inspirée. Je ne mis nul obstacle à ses progrès ; & loin de m'en allarmer, j'en faisois la mesure du bonheur que je me promettois. Il faudroit partir du point où j'étois, rassembler les diverses circonstances de ma situation actuelle & précédente, pour concevoir comment je laissai prendre tant d'empire sur moi à des senti-

mens qu'il semble que je devois aisément maîtriser.

Le lendemain de cette conversation, je reçus une lettre du chevalier de Menil, plus remplie que jamais de tout ce qui pouvoit me toucher & me rassurer. Nous nous vîmes, comme par hasard, chez le lieutenant de roi qui étoit incommodé. Nous lui avions fait demander séparément la permission de l'aller voir, & la grace de nous faire conduire chez lui. Menil y alla le premier. Je fis ensuite proposer ma visite; elle fut aussitôt acceptée.

Maisonrouge, qui ne soupçonnoit rien de notre intelligence, fut ravi de cette rencontre. Elle me causa une joie si sensible, que le moment en est resté dans mon souvenir, comme un des plus agréables de ma vie. Le secret de notre liaison, dérobé au témoin intéressé qui en avoit formé les pre-

miers nœuds, ajoutoit encore je ne sçais quoi de piquant aux charmes que nous goûtâmes à nous voir. Il dura peu ; car rien ne dure, surtout en ce pays-là. L'inquiétude n'y laisse prendre consistance à aucune chose. Nous trouvâmes moyen de nous revoir les jours suivans. Les intentions, les protestations me furent réitérées ; Je les agréai, & laissai voir mes sentimens, dont on me témoigna une entiere satisfaction. Je n'en avois pas moins à ne les plus cacher. Nous convînmes de nous voir autant que nous le pourrions sans imprudence, & de nous écrire aussi souvent qu'il nous seroit possible.

La chere Rondel nous prêta son ministere, pour donner & recevoir nos lettres, observer les momens propres à nous voir, & nous garantir des surprises. Elle avoit assez bonne opinion de moi,

pour croire que je ne formois une telle liaison qu'à bon titre ; & ne s'y feroit pas prêtée , si , par ce que je lui laissai entrevoir , elle n'avoit eu tout lieu d'en juger favorablement.

Le chevalier de Menil avoit vu aussi-bien que moi , que Maisson-rouge m'aimoit avec passion. Nous sentions combien il étoit important de lui cacher notre correspondance , qu'il ne gouvernoit plus. Les lettres plus intéressantes que nous nous écrivions , nous avoient dégoûtés de celles qui passeroient par ses mains. Il remarqua notre intelligence à cet égard , & m'en fit des reproches. J'en écrivis encore quelques-unes pour écarter ses soupçons , & colorer la cessation apparente de nos écritures.

Ce genre de lettres devenu insoutenable , tomba tout-à-fait. Nous nous écrivions , & nous attrapions

des momens de conversation. J'en rapporterai une que je n'ai pu oublier, dans laquelle témoignant à monsieur de Menil mille craintes, mille inquiétudes de m'être livrée à mes sentimens sur des apparences peut-être incertaines, il m'offrit d'appuyer d'un engagement par écrit les assurances qu'il m'avoit données de ses intentions. Hélas ! lui dis-je, à quoi cela feroit-il bon ? Si vous conservez votre attachement pour moi, vous suivrez les résolutions qu'il vous a fait prendre : si vous veniez à le perdre, voudrois-je opposer vos paroles à vos sentimens, & vivre avec vous, sans que vous fussiez de plein gré tout à moi ?

Je croyois, en parlant de la sorte, supposer l'impossible. La convention entre nous me sembloit si parfaite, qu'elle me rappella l'idée de ces ames créées doubles, qui se cherchent toujours, se re-

trouvent rarement, & dont l'heureuse rencontre fait la suprême félicité. Je lui fis part de cette pensée qu'il adopta comme le véritable caractère de notre liaison. Je faisois alors l'essai d'un bonheur qui m'étoit inconnu. J'avois auparavant aimé, sans être aimée; ou l'on m'avoit aimée, sans me plaire. Je n'avois pas encore éprouvé le charme d'un attachement réciproque, qui me paroissoit devoir être inaltérable. Le caractère du chevalier de Menil, sa réputation, sa conduite mesurée, son âge déjà assez éloigné de celui où l'on s'engage sans sçavoir ce qu'on veut ni ce qu'on fait, me répondoient de sa constance & de la fidélité de ses paroles. Je n'avois d'inquiétudes que celles qui naissoient sous nos pas, dans un terrain si propre à les produire, & à leur donner un continuel accroissement. Nous en avons de cette espece à cha-

que instant ; le moindre bruit nous menaçoit d'événemens redoutables ; l'air un peu plus sombre d'un maître jaloux (car il le devenoit ; sans sçavoir combien il le devoit être) nous présageoit tout ce qu'il y a de plus funeste.

L'arrangement que nous avions pris , de nous voir , avoit persisté jusqu'à ce qu'on transférât le duc de Richelieu d'une tour , où d'abord on l'avoit mis , dans un appartement au-dessus de celui du chevalier de Menil. La proximité d'un homme si alerte obligea de prendre de plus grandes précautions. Le lieutenant de roi crut devoir mieux ferrer les clefs qu'il avoit coutume de laisser à ma porte , devant laquelle les habitans du quartier passoient pour aller à leur promenade. Quoiqu'ils fussent toujours bien accompagnés , on ne vouloit pas laisser sous leurs yeux cet objet de scandale.

Le lecteur (si jamais lecteur y a de ce manuscrit) aimeroit mieux sçavoir pourquoi le duc de Richelieu fut mis à la bastille, & le détail de son affaire, que les minuties qui me regardent; mais je n'en fus pas assez instruite pour en rendre compte. Je sçais seulement que, comme nous & sans notre participation, il avoit pris des liaisons avec l'Espagne; & que malgré les traitemens les plus durs, les interrogatoires longs & fréquens qu'il subit, & toutes les adresses qu'on employa pour le surprendre, jusqu'à des lettres contrefaites de la part d'une princesse qui s'intéressoit à lui, on ne put se rendre maître de son secret; & qu'enfin, par des intrigues de cour, où l'amour eut beaucoup de part, il obtint son élargissement, & en attendant, de grands adoucissmens à sa captivité.

Ce logement plus commode

qui lui fut donné, & la liberté d'en sortir pour se promener, amenèrent la réforme qui nous désola. Elle s'observoit lorsque les ministres doivent paroître; mais ce n'étoit qu'un jour en passant; & ce jour même nous étoit bien difficile à passer. Il n'y a point d'habitude qui se contracte si aisément que celle de voir quelqu'un qu'on aime; ni rien qui devienne si nécessaire, pour peu qu'on en ait l'habitude. Je commençai donc à éprouver les traverses qui suivent les passions, & en rendent l'exercice si pénible. J'en avois déjà eu quelque une par les fantaisies de Menil qui, contre toute raison, se fâchoit de temps en temps des complaisances que je ne pouvois me dispenser d'avoir pour notre lieutenant. J'en retranchois pourtant tout ce qui m'étoit possible. Je lui avois révoqué la permission de venir chez moi le soir après son

souper, sous prétexte que je vou-
lois dormir de meilleure heure. Il
ne résistoit à rien de ce que je vou-
lois ; encore falloit-il de mon côté
céder quelquefois à ce qu'il souhai-
toit.

Un jour qu'il m'avoit apporté
sa chasse, & soupoit avec moi,
Menil, qui avoit le secret d'ou-
vrir sa porte, vint écouter à la
mienne. Il prétendit que j'avois
été fort gaie, & que j'avois parlé
de lui avec une légèreté offensan-
te. Mais ce qui lui déplut encore
davantage, c'est qu'en sortant de
table, comme il faisoit extrême-
ment chaud, nous nous mîmes à
la fenêtre. Le lieutenant me pro-
posa de chanter. Je commençai
une scène de l'opéra d'*Iphigenie*.
Le duc de Richelieu, aussi à sa
fenêtre, chanta ce qu'*Oreste* ré-
pond dans cette scène, convena-
ble à notre situation. Mais on rou-
ge, qui pensa que cela m'amusoit,

& qui peut-être vouloit faire diversion, nous laissa achever toute la scène. Elle ne divertit nullement le chevalier de Menil. Le lendemain il me fit des questions dans ses lettres sur la conversation du souper, que je ne sçavois pas qu'il eût écoutée. Je ne me souvenois plus qu'il y eût été fait mention de lui; & je ne lui en dis rien. Cela lui parut un mystere, dont il fut si outrément fâché, qu'il vouloit que je me brouillasse avec Maisonrouge. Cependant je lui fis si bien comprendre les grands inconvéniens qui en naîtroient, qu'il s'appaisa.

Nous ne fûmes pas longtemps sans trouver moyen de nous rapprocher. La réforme se relâcha, comme elle se relâche toujours. Nous reprîmes à peu près notre train de vie ordinaire. Cette petite absence, adoucie par de fréquentes lettres, ne servit qu'à donner

plus de prix à la satisfaction de nous revoir. Nous en jouîmes quelques jours assez paisiblement. L'humeur sombre du lieutenant nous persuada qu'il s'en doutoit , & fermoit les yeux. Cette opinion nous rendit moins circonspects. Après avoir été imprudens , nous devînmes téméraires. Nous prolongions nos entretiens ; & nous fîmes plusieurs fois en danger d'être surpris. Enfin un soir , Menil voulant se retirer crainte d'accident , je le retins indiscrettement. Un moment après , & plutôt qu'à l'ordinaire , les portes-clefs , qui avoient depuis quelque temps des soupçons contre nous , vinrent donner le dernier tour de main à nos portes , & emporterent nos clefs , avec toutes les autres , chez le lieutenant de roi.

Je ne sçaurois représenter le faiblement où je fus , quand j'entendis qu'on nous enfermoit. Quel

parti prendre dans une conjoncture si fâcheuse ? Tout ce que je voyois nettement , c'est qu'il ne falloit pas que le chevalier de Menil demeurât enfermé dans ma chambre. Qu'il eût été chez moi dans la journée , ce n'étoit que l'infraction d'une loi ou coutume locale ; mais qu'il y passât la nuit, c'étoit un scandale par tout pais. Eh comment l'en faire sortir ? Les portes étoient barricadées de façon à ne pouvoir rien tenter de ce côté-là. Les fenêtres n'étoient pas plus accessibles. Il ne me restoit d'autres ressources qu'en la miséricorde du pauvre Maisonrouge grièvement offensé dans l'occasion présente. Enfin je m'armai de tout le courage que requéroit une nécessité si pressante ; & j'attendis à ma fenêtre son retour de chez le gouverneur où il soupoit. Aussitôt qu'il entra dans la cour, je l'appellai , & lui dis que je le

priois de venir me donner le bon soir. Il courut chez lui rechercher ma clef, & vint chez moi transporté de joie de cette faveur inaccoutumée. Je m'avançai vers lui : son rival, un peu à l'écart, ne s'offrit pas d'abord à sa vue. Je lui dis, avec l'air du monde le plus embarrassé : Vous avez appris à mon voisin le chemin de mon appartement; il l'a pris indiscrettement sans vous. On est venu nous enfermer : vous ne voudriez pas le laisser ici; délivrez-m'en, je vous conjure. Au premier mot que je proférai, il apperçut le chevalier de Menil, & changea de visage. L'air gai qu'il avoit en entrant, prit tout à coup la teinture la plus sombre, & il nous dit d'un ton fort sec : Que c'étoit le jeter dans un grand embarras; qu'il ne pouvoit aller chercher les clefs de la chambre de monsieur Menil, redescendre & l'ouvrir, sans que ses gens & ceux

de la maison s'en apperçussent, & ne formassent des soupçons aussi désavantageux pour lui que pour moi. Je convins qu'il avoit raison de se plaindre de notre imprudence ; j'avouai mon tort ; je promis de n'y plus retomber ; j'implorai son amitié, comme mon unique ressource. Il me quitta sans rien dire de plus ; fut chercher les clefs, vint reprendre Menil plus déconcerté qu'aucun de nous, le renferma chez lui, & ne rentra point chez moi.

Cette expédition faite, je me trouvai fort soulagée, quoiqu'il me restât de grands sujets de peine. La juste indignation d'un homme à qui j'avois tant d'obligations, que j'exposois, pour suivre mes fantaisies, au reproche de trahir son ministère par de honteuses complaisances ; mes supercheres envers quelqu'un qui s'étoit livré à moi sans réserve :

Improbe Amor, quid non mortalia pectora cogis h

enfin ce cruel tyran gémissoit lui-même au fond de mon cœur de ma séparation d'avec l'objet qu'il m'avoit rendu si cher.

Je ne pouvois douter que le lieutenant, intéressé à ma garde par l'honneur & par la jalousie, n'y veillât d'assez près pour rendre inutile tout ce que nous aurions pu tenter. Ce mauvais succès m'avoit entièrement dégoutée des pas hasardeux. Je me bornai au commerce de lettres, qui étoit facile, & devint plus fréquent.

Maisonrouge me vit comme à l'ordinaire, & ne me parla point de ce qui s'étoit passé. Il me trouva triste, & ne m'en demanda pas la cause, qu'il ne sçavoit que trop. J'avois quelquefois l'injustice de le haïr, & peut-être s'en appercevoit-il, sans que cela changeât rien à sa conduite, remplie de

soins pour mon service , & de pré-
venance pour tout ce que je pou-
vois souhaiter. Il me procura des
nouvelles de madame de Grieu ,
& des autres personnes qui m'é-
toient cheres , & me donnoit tou-
tes les petites libertés compatibles
avec son devoir & les bienséan-
ces. Dans les momens où la raison
me revenoit , elle me ramenoit à
lui , toujours accompagnée du sen-
timent de reconnoissance que je
lui devois.

Cependant Menil , qui ne met-
toit pas au jeu tant que moi , cher-
choit sans relâche les moyens de
renouer la partie. Il gagna par ar-
gent , par promesses , je ne sçais
comment , un des portes-clefs. Ce
sont les gens qui servent les pri-
sonniers , leur portent à manger
& toutes les choses dont ils ont
besoin. Les clefs des chambres sont
entre leurs mains le long du jour.
Celui-ci donc , en sortant de la

mienne , ne fit que semblant de la fermer , & Menil y entra pendant que le lieutenant dînoit chez le gouverneur. Je fus effrayée de le voir , je voulus le renvoyer. Il me rassura , me dit que les moyens qu'il avoit pris étoient sans aucun risque. Je le crus , parce que j'avois fort envie de le croire. La joie de le revoir fit disparoitre les sages réflexions qui m'interdisoient des entrevues si périlleuses. Celle-ci fut des plus courtes , & nous ne les réitérâmes qu'avec de grandes précautions. Je ne voulus plus m'exposer à l'heure du soir qui m'avoit été si fatale , & nous conduisîmes notre folie (car c'en étoit une grande de nous revoir) aussi raisonnablement qu'il étoit possible. Mais si nous nous voïons peu , nous nous écrivions sans cesse. Le grand loisir dont nous jouissions , ne pouvoit être rempli d'une occupation plus intéressante.

Les premières lettres que nous nous écrivîmes dans ce nouveau genre de commerce ne m'ont point été rendues. Le chevalier de Menil, plus timide alors, les brûla. Plus aguerri par la fuite ou plus soigneux de les conserver, il omit cet acte de prudence, & me rendit ce qui lui en étoit resté, quand j'eus lieu de les lui redemander. Je dirai en son temps ce qui les sauva du feu, où elles étoient justement destinées, & me les fit garder.

Les petits faits qu'elles contiennent font le tissu de cette aventure. Elles font les actes originaux qui en attestent la vérité, & les sources où j'ai trouvé une partie des choses qui m'étoient échappées. Elles tiendront lieu de nos conversations, toujours troublées par la crainte, abrégées par la prudence, plus courtes & moins suivies que nos entretiens par écrit.

& presque entierement effacés de mon souvenir.

Notre désœuvrement produisit une multitude innombrable de ces lettres. La passion à laquelle j'avois cru pouvoir me livrer sans offenser ni la raison ni la vertu , s'y trouvent exprimée sans aucune réserve. Je parlois à quelqu'un à qui je me regardois comme déjà unie par les plus sacrés liens ; n'attendant, pour rendre cet engagement indissoluble & authentique , que la fin de notre captivité.

Je faisois dans ces commencemens de notre liaison l'essai d'un bonheur parfait , sans y prévoir la moindre atteinte , lorsqu'un jour , que nous nous croïons plus en sûreté que jamais , parce que le lieutenant de roi étoit allé dîner à Vincennes chez le marquis du Châtelet son ami & son ancien colonel , monsieur le Blanc vint à la Bastille dire au gouverneur , qu'il avoit

besoin de quelque éclaircissement
 sur une déclaration qu'on avoit fait
 faire au chevalier de Menil, &
 qu'il falloit dans ce moment lui en
 parler. Le gouverneur, qui étoit à
 table, quitta son dîner, & courut
 si rapidement que Menil, qui étoit
 chez moi, quand nous apperçûmes
 qu'il alloit chez lui, n'eut pas le
 loisir d'y rentrer. Le gouverneur
 ne le trouva point. Mais Menil le
 suivit d'assez près pour essuyer tout
 le feu de sa colere, dont les éclats
 rejaillirent sur moi. Après cette
 premiere décharge qui fut violente,
 il exécuta la commission du mini-
 stre, & lui porta la réponse, sans
 lui rien dire de l'accident survenu,
 dont on se seroit pris à son défaut
 de vigilance. Mais aussi-tôt que
 monsieur le Blanc fut parti, il fit
 transférer le chevalier de Menil
 dans une tour, & le logea dans
 une espece de cachot fort éloigné
 de mon appartement.

La rigueur de ce traitement & le mauvais air d'un déménagement si précipité, m'accablèrent d'affliction. Je me livrai, contre mon ordinaire, aux larmes & au désespoir. Jamais sentiment si douloureux n'avoit pénétré dans mon ame : je la sentoïis comme séparée d'elle-même, sans espoir de réunion.

Je supposois Menil aussi affligé que moi. Sa peine ne doubloit pas seulement la mienne, elle la rendoit sans mesure. Les incommodités corporelles qu'il alloit éprouver dans cette affreuse demeure, jointes aux tourmens de son ame, me faisoient craindre pour sa santé, & même pour sa vie : car l'esprit hors de lui-même ne s'arrête sur rien. L'incertitude de toutes ces choses, dont je ne pouvois vraisemblablement m'éclaircir, mettoit le comble à tant de maux.

Maïsonrouge absent ce jour-là, me laissoit sans aucune consolation.

Malgré tous mes torts à son égard, j'attendois encore tout de lui ; & je ne me trompai qu'en ce qu'il surpassa de beaucoup ce que j'en espérois. Il vint chez moi le soir , dès qu'il fut de retour. Le gouverneur l'avoit déjà informé de ce qui s'étoit passé. Le tendre intérêt qu'il prit à l'état où j'étois , ne laissa naître dans son cœur ni dépit, ni ressentiment de mes offenses , ou il le surmonta si bien que je n'en vis aucun indice. Il s'affligea avec moi du malheur qui m'étoit arrivé , m'assura qu'il se prêteroit de tout son cœur à tout ce qui pourroit servir à ma consolation.

○ Sensiblement touchée de trouver de si favorables dispositions en quelqu'un de qui je les avois si peu méritées , je ne lui dissimulai pas mes sentimens ; je crus les pouvoir répandre dans le sein d'un si parfait ami. Il me sembla que , quelque amertume qu'il y pût trouver,

elle feroit adoucie par les témoignages de mon estime & de ma confiance ; & que loin de lui faire une blessure nouvelle , en lui avouant ce qu'il n'ignoroit pas , c'étoit porter à celles qu'il avoit reçues le seul remede qui fût en mes mains. Je me déterminai donc à un franc aveu. Je dis à monsieur de Maisonrouge , que je devois au soin qu'il avoit pris de me fournir des distractions dans mes malheurs , ma connoissance avec le chevalier de Menil ; que j'avois cru , comme lui , n'en faire qu'un simple amusement ; que l'habitude & le défaut d'occupation m'avoient peu-à-peu attachée à ce qui n'avoit fait d'abord que me divertir ; qu'on m'avoit montré des sentimens dont je m'étois laissé toucher ; & qu'enfin j'en avois pris qui m'avoient conduite dans tous les écarts qu'il m'avoit vu faire ; que je le priois de me les pardonner.

donner. Je me tus. Il demeura quelque temps comme abîmé dans la confusion de ses propres sentimens. L'attendrissement que lui causoient les marques de ma confiance & de mon repentir paroissoit sur son visage ; enfin faisant effort pour s'expliquer, Ma chere amie, me dit-il (c'est ainsi qu'il m'appelloit), vous sçavez que je suis tout à vous. Je vais vous en donner des preuves indubitables : mais il faut que vous me disiez quels sont vos engagemens avec monsieur de Menil. S'il a dessein de rendre votre sort plus heureux : puisque le mien n'est pas digne de vous être offert , je me prêterai sans réserve à tout ce qui pourra contribuer à votre bonheur , & même à votre simple satisfaction. Si le chevalier de Menil n'a d'autre vue que de vous plaire , il ne seroit digne ni de vous , ni de moi, que vous entretenissiez , par moi,

Tome II.

D

ministère, aucun commerce avec lui ; & pour l'amour de vous-même, il ne faudroit songer qu'à vous en détacher. Dès que le chevalier de Menil, lui dis-je, a voulu quitter le ton de plaisanterie par où nous avions commencé, j'ai refusé de l'entendre, & m'y suis obstinée, jusqu'à ce qu'il m'ait fait voir l'intention qu'il avoit d'unir sa fortune à la mienne. Je lui en ai présenté tous les inconvéniens ; & ce n'a été qu'après m'être convaincue qu'il en avoit véritablement formé le dessein, que j'ai consenti de lier ce commerce avec lui. Tout autre marque de son attachement ne m'eut jamais résolue à démentir la conduite que j'ai toujours tenue. Il est vrai que je n'ai pas cru m'en écarter, en répondant à des sentimens qui s'accordent avec la vertu, & qui ne pouvoient me permettre de l'oublier. Mais pourquoi me ca-

cher, reprit Maisonrouge, à moi qu'on nomme votre tuteur (des gens de mes amis lui donnoient ce nom) à moi qui désire votre bien si passionnément, des vues qui s'y rapportoient ? Doutez-vous que je ne les favorisasse de tout mon pouvoir ? Ne m'imputez point, lui dis-je, ce mystere qui m'a tant coûté. On l'a exigé si absolument de moi, qu'à peine oserois-je encore vous le révéler, si ce que je dois à votre amitié & à mon honneur dans la conjoncture présente ne m'y obligeoit indispensablement. Le chevalier de Menil n'a pas dû croire, reprit Maisonrouge, que je blâmerois ses desseins, ni craindre que je pusse les traverser. Mais n'en parlons plus. Voyons ce que j'ai à faire, pour vous tirer de la peine où vous êtes.

Je suis outrée, lui dis-je, contre votre gouverneur de l'éclat

D ij

qu'il a fait. Les prisonniers sont tout yeux, tout oreilles; ils ont beau être renfermés, ils découvrent tout ce qui se passe; ils se croient intéressés au moindre mouvement qu'ils apperçoivent, & le suivent jusqu'au bout. Ne doutez donc pas que la translation précipitée du chevalier de Menil ne soit sçue ici de tout le monde, & mal interprétée sur mon compte. Faites sentir, je vous prie, au gouverneur combien j'ai sujet de me plaindre, qu'il m'ait affublée d'une histoire qui, n'étant pas approfondie, peut me faire beaucoup de tort. Dites-lui que je souhaite de lui parler moi-même, & engagez-le à me venir voir. J'y vais sur le champ, me dit Maissonrouge; je verrai aussi le chevalier de Menil, & je vous rendrai bon compte de ce qui le regarde. Ne vous affligez point, & comptez absolument sur moi.

Il me quitta , & je retombai dans l'accablement dont la nécessité de lui parler m'avoit fait sortir.

Tous les maux que je sentoïs , tous ceux que je craignois , me seroient de si près , que je ne pouvois respirer. La pauvre Rondel faisoit ce qu'elle pouvoit pour me consoler par de sages discours & par de vaines espérances ; mais je n'entendois rien que le bruit confus des passions dont j'étois agitée. Je passai une nuit cruelle. L'horreur des ténébres semble donner une nouvelle force aux objets qui nous tourmentent. Dès que le jour se fit entrevoir , je me donnai le soulagement (si c'en étoit un) d'écrire une lettre à Menil que je ne pouvois lui faire tenir. Je lui en écrivis encore une autre dans ce triste état. Il ne les eut toutes deux que longtemps après.

Je ne revis le lieutenant que le

lendemain. Il m'apprit que le chevalier de Menil, aigri de l'indigne traitement qu'il avoit reçu, s'en étoit expliqué très-vivement avec le gouverneur, & l'avoit extrêmement irrité contre lui. Mais onrouge me dit cette fâcheuse nouvelle, avec tout l'adoucissement qu'il y put mettre.

Je sentis les peines que cela préparoit à Menil. Le lieutenant me conta que monsieur le Blanc, dans le moment de notre catastrophe, avoit apporté une permission de mettre le chevalier de Menil en société avec le duc de Richelieu (de qui l'on vouloit desserrer les liens) & de les faire dîner l'un & l'autre chez le gouverneur, alternativement avec la bande des marquis de Pompadour & de Boisdavis qui avoit son jour pour y aller; que le gouverneur, sans s'en expliquer avec le ministre, avoit résolu de ne point don-

ner cette liberté à monsieur de Menil. Je fus extrêmement fâchée de le voir privé d'un adoucissement à sa captivité, si propre à dissiper sa tristesse présente. Je conjurai le lieutenant de mettre tout en œuvre, pour le raccommoder avec le gouverneur ; afin qu'au moins il pût jouir des faveurs du ministre, & ne pas effuyer de nouveaux dégoûts. Il me promit d'y travailler de tout son pouvoir, & le fit enfin avec succès. Il m'instruisit des chagrins de monsieur de Menil, de l'état de sa santé, de tout ce qui le concernoit, avec toute l'exactitude que je pouvois désirer ; m'apprit ce qu'il avoit dit au gouverneur sur mon compte ; me dit que je le verrois, & que je ferois bien de lui marquer mon juste ressentiment, sans oublier les ménagemens nécessaires avec gens de qui l'on dépend.

Il vint en effet : & je lui dis,

D iv

qu'après tant de marques de considération que j'avois reçues de sa part, je n'avois pas dû m'attendre que, sans égard au préjudice qu'il portoit à ma réputation, il eût manifesté avec tant d'éclat une irrégularité de conduite de ma part, qui n'étoit telle que par rapport au lieu que j'habitois; que depuis que je vivois dans le monde, j'avois reçu indifféremment les gens qui me venoient voir, hommes ou femmes, sans donner ombre de scandale; que depuis que j'étois chez lui, ma femme de chambre renfermée avec moi assuroit la bienséance des visites que j'avois pu recevoir; que la chose de soi étant innocente, je n'avois pas mérité qu'elle prît, par le bruit qu'on en avoit fait, une tournure équivoque. J'eus beau lui vouloir faire comprendre qu'une faute, en tant que prisonnière, n'en étoit point une selon

les loix & les usages ordinaires de la société; il ne connoissoit de règles que celles de la geole, & ne voulut jamais admettre cette distinction; il me soutint toujours qu'après une licence si criminelle, je devois lui sçavoir gré de ne m'avoir pas traitée plus sévèrement. J'entendis qu'il vouloit dire qu'il auroit dû me mettre au cachot. C'est une menace si ordinaire en ce lieu-là, qu'on la fait à un chien qui aboye. Après de semblables propos, nous nous séparâmes médiocrement satisfaits l'un de l'autre, & nous vécûmes assez froidement ensemble. Il m'avoit rendu beaucoup de soins dans les commencemens; mais le bruit ayant couru, même au palais-royal, qu'il vouloit épouser mademoiselle de Montauban, à quoi il ne songeoit pas, il s'éloigna de ses captives; & depuis que j'avois reconnu que c'étoit un ours qu'on

ne pouvoit apprivoiser , je l'avois fort négligé.

Le lieutenant de roi redoubloit ses attentions à me plaire. Non content de tout ce qu'il avoit déjà fait , cherchant à me donner une nouvelle consolation , il me fit écrire une lettre par le chevalier de Menil , & me l'apporta. Je fus surprise d'une action si singulière de la part d'un homme passionné & jaloux. Je me serois contentée , lui dis-je , de sçavoir des nouvelles de monsieur de Menil par le compte que vous m'en rendez ; il n'étoit pas nécessaire d'aller au-delà. Non , dit-il , vous serez plus rassurée par ces témoignages de sa propre main , que par ce que vous ne tiendriez que de moi : faites-lui réponse , je la lui rendrai , & je vous promets de vous procurer cette satisfaction , tant que votre séparation durera. Il me dit ensuite qu'il travailloit

au raccommodement du chevalier de Menil avec le gouverneur; que cela étoit en bon train; & qu'il espérait que bientôt il jouiroit de la société qu'on lui avoit destinée.

Toutes ces choses me mirent de la douceur dans l'ame. J'avois senti beaucoup de joie de revoir l'écriture de Menil dont j'étois privée depuis plusieurs jours. Je n'en eus pas moins de lui écrire une lettre qui pût aller jusqu'à lui. J'en avois écrit quelques autres, pour amuser ma douleur, qui m'étoient restées entre les mains. Celles-ci, d'un style plus contraint, devoient avoir un plus heureux sort. Je n'y pouvois dire ce que je pensois; mais c'étoit toujours lui parler.

Notre généreux ami revint la chercher. Je la lui donnai toute ouverte, comme étoit celle qu'il m'avoit rendue. Cet effort de sa complaisance devoit être ména-

g  de ma part avec discretion. Aussi j'attendis toujours de son propre mouvement un service qui lui co toit si cher. Il m'a avoué depuis, que chaque fois qu'il prenoit où rendoit nos lettres, il s'enfon oit un poignard dans le cœur. Il n'en fut pas moins exact à suivre l'ordre qu'il avoit établi pour notre commerce. Il m'apportoit une lettre; il m'en demandoit la réponse le lendemain, & le jour suivant il m'en rapportoit une autre.

Cependant monsieur de Menil réconcilié avec le gouverneur, fut en possession des prérogatives qui lui avoient été accordées par la cour. Il alloit dîner au gouverneur avec le duc de Richelieu, de deux jours l'un, & passoit une partie de la journée dans l'appartement de cet agréable camarade. Il n'y pouvoit aller sans passer devant ma porte. Cette facilité de

me donner de ses nouvelles plus intimes que celles qui passoient par une main étrangere, le tenta. Il lâcha un billet, auquel il me prioit avec instance de répondre par la même voie. J'y sentis une grande répugnance, moins encore par l'aversion que j'avois prise des tentatives hasardeuses, que par le caractere de trahison que portoit envers un si digne ami ce commerce furtif. Je cédaï toutefois: entraînée par cette avilissante passion, qui dégrade en nous toutes les vertus, & qui devoit nous être odieuse autant qu'elle nous rend méprisables.

Il est vrai que d'abord j'usai rarement de ces nouveaux moyens qui m'étoient offerts: puis je m'y accoutumai par la suite. Il m'arriva quelquefois de rencontrer Menil, lorsqu'il alloit ou revenoit de chez le duc de Richelieu. Cela faisoit un événement dans ma vie.

Le pauvre Maisonrouge nous ménagea quelques-unes de ces rencontres, qui, quoique brièves, nous paroïssent d'un grand prix. Je ne jouis pas longtemps de cet avantage : une réparation qu'il fallut faire dans mon appartement, m'obligea de le quitter. On m'offrit un qui m'auroit conservé les mêmes facilités. La crainte d'en abuser, plus encore que l'appréhension d'un bruit incompatible avec le sommeil, me le fit refuser. On me prêta le logement du capitaine de la compagnie de nos gardes, où je ne pouvois plus avoir de relation avec le chevalier de Menil.

Tous nos confortis jouissoient depuis quelque temps d'une espece de liberté, formant des sociétés séparées les unes des autres, dans lesquelles ils vivoient. On me conseilla de demander la même faveur : je ne le voulus point. Il me

sembloit que le meilleur rôle que j'eusse à jouer, c'étoit celui d'une entière inaction. Je pouvois tout au plus me résoudre à recevoir des graces de la main qui me tenoit aux fers ; mais je trouvois de la bassesse à les requérir , & de la honte à paroître assez ennuyée de moi , pour chercher une compagnie indifférente, que je prévoyois qui me seroit en effet plus à charge qu'agréable. Tout ce que je pus faire pour déferer en quelque sorte aux avis qu'on me donnoit , fut d'écrire à monsieur le Blanc la lettre que voici :

LETTRE.

» MONSIEUR,

Ce n'est ni l'impatience ni l'ennui qui me forcent à vous importuner. Ce qui m'y détermine, est la juste appréhension qu'une personne aussi obscure que moi ne

» soit totalement oubliée. Cette
 » crainte est d'autant mieux fon-
 » dée , qu'il est peu vraisembla-
 » ble que les motifs de ma déten-
 » tion en rappellent le souvenir ;
 » je me flatte qu'ils sont aussi peu
 » remarquables que ma personne.
 » Et dans cette opinion , j'ai trou-
 » vé quelque espece de nécessité de
 » vous remettre en mémoire , que
 » j'ai été amenée à la bastille , à la
 » fin de l'année 1718 , & que j'y
 » suis encore. Quand je sçaurai ,
 » monseigneur , que vous vous en
 » souvenez , je me reposerai du reste
 » sur votre équité & sur votre hu-
 » meur bienfaisant ; contente , en
 » quelque état que je sois , d'obéir
 » aux loix qu'on m'impose , & de ré-
 » verer le pouvoir souverain par
 » une soumission volontaire à ses
 » ordres. J'ai l'honneur d'être avec
 » un profond respect , monsei-
 » gneur , votre très-humble &
 » très-obéissante servante.

Ce 16 août 1719.

Cette lettre ne produisit aucun effet, c'étoit mon intention. Mais les persécutions de la marquise de Pompadour auprès des ministres, pour augmenter la compagnie de son mari, obtinrent que j'y ferois admise. J'allois donc, avec lui & le marquis de Boisdavis, dîner chez le gouverneur, le jour marqué pour nous. Ils trouyerent bon que ma compagne mangeât avec eux, pour que je ne fusse pas seule de femme dans une société d'hommes. On me proposa de tenir la table le jour que l'autre troupe de captifs alloit au gouvernement. J'aimai mieux, pour éviter l'éternelle résidence que nos gens desœuvrés auroient faite chez moi, établir nos repas ce jour-là chez monsieur de Pompadour. Le duc de Richelieu avoit alors obtenu sa liberté par le sacrifice d'une belle victime, qui, à ce qu'on prétendoit, s'étoit volontairement immolée à ce prix.

On avoit, depuis son départ, associé le chevalier de Menil avec le marquis de Saint-Genies, & Davifard, un des ministres de notre cour. Celui-ci me fit dire qu'il désiroit passionnément d'avoir un moment d'entretien avec moi. Je ne doutai point qu'il n'eût des choses très-importantes à me communiquer, dont la connoissance pourroit régler la suite de mes démarches.

Cependant je ne voulus pas tenter la complaisance du lieutenant de roi dans une occasion qui compromettoit son devoir, que je respectois en ce qui étoit essentiel, autant qu'il le faisoit lui-même. Je cherchai des voies de supercheries, toujours permises aux gens privés des droits naturels de la société.

Le marquis de Saint-Genies logeoit dans la même tour que le marquis de Pompadour. Je pen-

J'ai que Davifard , feignant d'aller chez Saint-Genies qu'il lui étoit permis de voir , monteroit à l'étagé au-dessus chez monsieur de Pompadour , où je me trouverois , comme j'avois coutume de faire. Il n'étoit question que de prendre bien son temps , & de prévenir mes associés , afin qu'ils prêtassent la main à ce rendez-vous. Je communiquai donc à messieurs de Pompadour & de Boisdavis l'entrevue que je méditois , & je leur fis fête de tout ce que j'allois apprendre , & des avis utiles à tout le parti que j'en pouvois recueillir. Le marquis de Pompadour , ravi de me servir dans une si importante occasion , devoit d'avance l'abondante récolte que nous allions faire. Je fis passer ce projet à Davifard. L'exécution en étoit attendue avec une égale impatience de part & d'autre ; mais il falloit prendre un jour où l'un

de nos maîtres fût en campagne ,
& l'autre si occupé , que nous n'en
eussions rien à craindre.

Ce jour arriva. Nous posâmes
en sentinelle à toutes les lucarnes
du degré ce que nous avions de
domestiques , pour nous avertir à la
moindre allarme. Toutes nos me-
sures si bien prises , nous fîmes
avertir Davisard , qui attendoit le
moment chez Saint - Genies. Il
monta aussitôt chez le marquis de
Pompadour , qui , dès qu'il le vit
paroître , se retira avec monsieur
de Boisdavis dans un coin de la
chambre , jugeant que des choses
d'une si grande conséquence ne se
pouvoient dire devant des té-
moins. Davisard , après avoir tour-
né la tête de tous côtés , pour voir
s'il ne pouvoit être entendu , s'a-
vança & me dit : Mademoiselle de
L... neuf mois de célibat , cela
est bien dur ! Eh ! monsieur , lui
dis-je , frappée du plus grand

étonnement, est-ce donc-là ce que vous étiez si pressé de me dire ? Ce début m'ayant effrayée, j'appellai nos discrets confidens, & leur dis qu'ils pouvoient se rapprocher & prendre part à notre conversation. Ils raisonnèrent sur les choses présentes, desquelles notre petit magistrat n'étoit pas mieux informé que nous. Voyant le mince profit qu'il y avoit à faire de ce périlleux entretien, je le terminai promptement, honteuse de me l'être ménagé avec tant de soin.

Ce qui m'étoit arrivé longtemps auparavant, auroit dû me déniaiser. J'eus quelque incommodité, pour laquelle on me fit voir monsieur Herment, médecin de la bastille. Le lieutenant de roi me le présenta dans le jardin où nous nous promenions. Quoique je fusse alors sous la plus étroite garde, comme notre lieutenant se relâ-

choit volontiers en ma faveur au moindre prétexte qui l'y autorisoit; il ne faut point de tiers dans les entretiens qu'on a avec son médecin, dit-il, en s'éloignant de nous. Je continuai mon chemin, & m'éloignai encore plus. Monsieur Herment voyant qu'on ne pouvoit plus nous observer, me dit, en me ferrant la main & baissant la voix : Vous avez des amis, & de bons amis, capables de tout pour vous; j'en ai vu un qui s'intéresse bien particulièrement à ce qui vous regarde... Vous a-t'il chargé de quelque chose pour moi, lui dis-je en l'interrompant? Oui, reprit-il : il connoît ma discrétion; je fçais la vôtre. Il m'a dit de vous demander ce qui pourroit vous faire plaisir, ce qui pourroit vous être utile; si vous n'auriez pas besoin d'un couvre-pied. Eh ! qui est, dis-je, cet ami en peine de sçavoir si on a ici les pieds chauds? C'est,

me répondit-il ; monsieur Bignon, conseiller d'état. Rendez-lui graces de ma part , repris-je ; & dites-lui, monsieur , que ce qui l'inquiete est assurément le moindre des inconvéniens où je suis exposée.

Je ne prétextai point de maladie , pour me procurer des visites d'un homme si circonspect. Il y en avoit dans notre château de plus traitables ; mais comme je n'étois nullement tentée d'intriguer au-dehors , je ne les recherchai pas.

Le comte de L. s'aida du chirurgien , qui faisoit aussi la fonction d'apoticaire. Il établit , pour avoir occasion de le voir souvent , qu'il lui falloit deux lavemens par jour. Le régent, qui entroit dans les derniers détails de ce qui nous concernoit , examinant les mémoires de notre pharmacie avec ses ministres , l'abbé Dubois se récria sur cette quantité de lavemens. Le

duc d'Orléans lui dit : Abbé, puisqu'ils n'ont que ce divertissement là, ne leur ôtons pas.

L... en effet n'en avoit guere d'autres. On le tenoit plus resserré qu'aucun de nous, dans le temps même qu'on accorda du relâchement à tous les autres prisonniers. Il est vrai que, depuis qu'il fut à la bastille, il se conduisit héroïquement ; qu'il soutint de longs & fréquens interrogatoires, avec autant de courage que de dextérité dans ses réponses. Mais on avoit prétendu, peut-être faussement, qu'il avoit usé d'adresse avant que d'être arrêté ; qu'il avoit employé de fausses confidences, pour éviter sa détention. Quoiqu'il en soit, il soutint jusqu'à la fin de sa prison, où il fut retenu longtemps après les autres, la conduite ferme qu'il avoit prise en y entrant.

Je continuoïs toujours le commerce de lettres avec le chevalier de

de Menil, par le lieutenant de roi. J'en avois quelquefois de plus franches, par son valet que Menil avoit gagné. J'étois uniquement occupée de lui; & la compagnie, qui m'obsédoit, m'étoit souvent insupportable, surtout dans des momens de chagrin dont je ne pouvois me rendre maîtresse. J'en eus un très-vif du dessein que le chevalier de Menil me montra de mettre à fonds perdu un remboursement qu'on lui avoit fait. Cette vue me parut toute opposée à ce qui faisoit l'objet & le soutien de notre liaison. J'en pris des soupçons de sa bonne-foi, qui n'avoient eu encore nulle entrée dans mon esprit. Je les lui témoignai vivement dans quelques lettres; & comme il ne vouloit pas encore me perdre, il prit le parti de me rassurer, en changeant son projet, & me faisant de nouvelles protestations de la droiture & de la fer-

meté de ses intentions. Je le crus. Eh ! que ne croit-on pas , quand on a bien envie de croire ? Il confirma mon opinion , par l'acquisition qu'il fit d'une petite terre , au lieu du fonds perdu auquel il avoit d'abord incliné.

Je rentrai dans la pleine confiance , & n'eus plus de tourmens que de la durée de notre séparation , dont j'étois encore plus piquée par le facile accès qu'avoient auprès de moi des gens que je voyois d'un œil indifférent. Ils ne me regardoient pas de même ; & ce m'étoit un surcroît d'impatience. Si un jardinier , comme l'a dit un bon auteur , est un homme pour des recluses ; une femme , quelle qu'elle puisse être , est une déesse pour des prisonniers. Les nôtres en effet me rendoient une espece de culte ; mais leurs vœux empresés & leur encens étoient souvent prêts à me suffoquer.

Pendant ce temps-là, Davifard, homme vif & pétulant, mobile de corps & d'esprit, plus incapable de rester en un lieu, que de se multiplier pour en occuper plusieurs à la fois, tomba malade assez sérieusement. On le dit, & peut-être l'exagéra-t'on au régent. Il répugnoit aux choses violentes, & n'avoit pas envie que ses prisonniers lui fissent le tour de mourir en prison. Pour éviter cet accident, on mit Davifard en liberté. N'est-ce pas un *godan*, dit-il en terme gascon, quand il vit la lettre de cachet? Non, dit le gouverneur qui la lui portoit; c'est tout de bon. Bas & culotte; vîte, vîte, dit-il en se jettant hors de son lit. Son habillement, son décamper, sa guérison, tout fut fait en un moment.

Ce départ donna occasion à madame de Pompadour, attentive à soulager les ennuis de son mari,

de demander qu'on augmentât la société de monsieur de Pompadour, des débris de celle de monsieur Davifard, qui avoit pour compagnons le marquis de saint Genies & le chevalier de Menil; & que les deux bandes réunies n'en fissent plus qu'une qui allât tous les jours manger chez le gouverneur, & vécût ensemble. Elle l'obtint; & lorsque je m'y attendois le moins, je vis entrer sans précaution Menil dans ma chambre. Je fus surprise & effrayée; il me rassura en m'apprenant cet heureux événement, qui me combla de joie, malgré la tristesse où j'étois de la mort de ma sœur, dont les circonstances m'avoient mis beaucoup d'amertume dans le cœur. Il faut avouer, à la honte de la nature, que sa voix ne se fait guere entendre, quand quelque passion parle en même temps qu'elle.

Messieurs de Pompadour &

de Boisdavis vinrent un moment après me faire compliment sur l'augmentation de notre compagnie. Le lieutenant de roi étoit allé dîner ce jour-là à Vincennes : en rentrant, il vint chez moi, ne sçachant point ce qui avoit été accordé au chevalier de Menil. Au moment qu'il le vit dans ma chambre en si bonne compagnie, avec toute les apparences du droit d'y être, il demeura comme quelqu'un frappé de la foudre, sans parole & sans mouvement. Je fus touchée de sa peine, & m'avancant vers lui, je lui racontai que madame de Pompadour avoit obtenu qu'on nous mît tous ensemble. Il avoit sçu qu'elle le demandoit; mais il ne croyoit pas que cela fût si près d'arriver. Il nous dit, d'un ton assez forcé, que cela étoit convenable, & qu'il nous en félicitoit. Il ne put prononcer une parole de plus, & resta sur un siège.

où il s'étoit mis , véritablement comme un homme pétrifié. La gaieté de l'assemblée achevoit de le confondre : ne pouvant soutenir une situation si pénible , il nous quitta.

Les relations que j'avois eues jusques-là avec le chevalier de Menil , quelque douloureuses qu'elles fussent à Maisonrouge , étoient adoucies par la satisfaction d'y signaler son attachement pour moi , & de régir lui-même notre commerce. La dépendance qui en résultoit , l'entière connoissance de nos démarches , qui fixoit ses inquiétudes , étoient des dédommagemens perdus par cette réunion. Il n'avoit plus rien à attendre , que la reconnoissance d'anciens services devenus inutiles.

Il vint le lendemain matin chez moi , dans un temps où j'étois seule , changé & accablé de tristesse. Ma chere amie , me dit-il , vous

voilà heureuse. Je l'ai souhaité ; j'en suis content : mais votre bonheur me coûte cher. Vivez en paix avec quelqu'un qui vous aime & vous plaît. N'exigez pas que j'en sois témoin. Tant que j'ai pu vous être utile , j'ai surmonté mes répugnances par d'incroyables efforts : je le ferois encore , si cela vous étoit bon à quelque chose. Vous n'avez plus besoin de moi : trouvez bon que je ne vienne plus chez vous , que lorsque la bienfaisance , ou quelques services que je pourrois encore vous rendre , m'y obligeront. Pourquoi m'abandonner , mon cher ami , lui dis-je ? Croyez-vous qu'il y eût rien qui pût me dédommager de la perte que je ferois en vous perdant ? J'aime mieux renoncer à tous autres commerces , s'ils sont incompatibles avec le vôtre. Non , dit-il , je ne veux vous priver de rien. Je me suis sacrifié sans réserve à votre

bonheur : puisse celui qui le doit faire , vous être aussi fidele & aussi dévoué que moi. J'insistai fortement ; & je gagnai qu'il ne cesseroit pas de me voir. Je lui promis de soustraire à ses yeux les objets propre à les blesser. J'eus soin en effet qu'il ne rencontrât pas le chevalier de Menil chez moi , quand il y venoit : c'étoit rarement. Il ne s'y présentoit que lorsqu'il avoit des nouvelles de dehors à m'apprendre , ou quelque chose à me dire de la part de mes amis , qui venoient le voir assez souvent. Du reste , je le voyois chaque jour chez le gouverneur , où nous passions tous une partie de la journée.

Nous y allions dîner ; & après le dîner , je jouois une reprise d'hombre avec messieurs de Pompadour & de Boisdavis , & Menil me conseilloit. La partie quelquefois se rangeoit autrement. Quand

elle étoit finie , nous retournions chez nous. Le chevalier de Menil me suivoit d'assez près. La compagnie se rassembloit chez moi , avant le souper que nous retournions faire chez le gouverneur , après lequel chacun s'alloit coucher. Le matin je revoyois Menil ; & nous ne nous quittions guere.

Je ne désirois plus d'autre liberté que celle dont je jouissois. Il ne me sembloit pas qu'il y eût d'autre monde que l'enceinte de nos murs. C'est le seul temps heureux que j'aie passé en ma vie. Aurois-je cru que le bonheur m'attendoit là , & que partout ailleurs je ne le trouverois jamais ?

J'aimois quelqu'un dont je me croyois parfaitement aimée. Je m'abandonnois sans crainte à des sentimens dont l'objet me paroissoit raisonnable , & le but assuré. J'eusse plutôt appréhendé la chute

du ciel , qu'aucun changement dans le cœur du chevalier de Menil. J'étois dans la même assurance de sa conduite, sur laquelle je lui avois prescrit des règles qu'il observoit exactement. Je lui dis , les premiers jours que nous commençâmes à vivre sans contrainte , que les frayeurs qui nous avoient poursuivis jusqu'alors toutes les fois que nous avions pu nous voir , nous avoient été une garde assez sûre , qui alloit nous manquer ; que je ne voulois pourtant prendre de sûreté contre lui , que lui-même ; persuadée que , déterminé à passer sa vie avec moi , il ne voudroit pas me dégrader dans son estime , sans laquelle je ne me résoudrois jamais , à aucune condition , de vivre avec lui. Il m'assura qu'il respecteroit ma confiance au point de prévenir , plutôt en s'éloignant de moi , tout ce qui pourroit me déplaire d'une passion , assez vive

pour être quelquefois inconfidérée.

J'établis ainsi ma sécurité sur un meilleur fondement que n'eût été la présomption. Elle a tant de hauteur, & si peu de base, qu'elle est facile à renverser. Menil me tint parole. Il me quittoit quelquefois assez brusquement, au travers d'un entretien fort tendre; je ne lui en demandois pas la raison, & me gardois de le retenir. Ses égards me touchoient bien plus que n'eussent fait les transports les plus passionnés. Je goûtois donc cette douce paix qui constitue le vrai bonheur. Il ne me manquoit que l'entière sûreté d'en jouir toujours; ce que je ne révoquois pas en doute.

Les réparations de mon appartement étant finies, j'y retournai, & je songeai à le meubler. Je crus que c'étoit assez d'avoir passé un hyver dans une grande chambre

E vj

sans tapisserie : le second appro-
 choit. Monsieur de Maisonrouge,
 encore plus attentif à mes com-
 modités, depuis qu'il ne se mêloit
 plus de mes amusemens, demanda
 aux gens d'affaires de monsieur le
 duc du Maine, des meubles con-
 venables pour mon logement. Ils
 en prêterent ; & je pris grand plai-
 sir à m'arranger dans cet ancien
 gîte réformé. Je fus singulièrement
 touchée de trouver un rebord à la
 nouvelle cheminée qu'on y avoit
 faite, & d'y pouvoir poser un livre,
 ou une tabatiere ; commodité que
 je n'avois pas ci-devant. Il faut
 avoir manqué de tout, pour sentir
 la valeur de chaque chose.

Notre société prit part à mon
 changement de demeure. L'on se
 rassembloit plus facilement chez
 moi, & si continuellement, que
 j'en étois si souvent excédée & de
 si mauvaise humeur, que Menil
 m'en faisoit de sévères répriman-

dés, sans égard pour la cause, qui méritoit beaucoup d'indulgence de sa part.

Il étoit revenu habiter notre quartier, il y avoit déjà longtemps. La facilité de nous voir, la longueur de nos entretiens nous donnoit lieu d'y mêler des choses indifférentes. Il me montrait, pour me divertir, des lettres assez ridicules, qu'il recevoit par des voies détournées d'une de ses parentes, qui, de son aveu, étoit plus folle que ses lettres. Elles demeuroid près de chez lui en Anjou. Je faisois peu d'attention à ce qu'il m'en disoit, n'imaginant pas que j'eusse jamais rien à démêler avec une telle personne. Quoique, dans l'espece de liberté où nous étions, la communication au dehors nous fût encore interdite; les nouvelles extorquées par chacun de nous, & rapportées en commun, comme la proie des brigands, nous

servoient de pâture au fond de notre antre. On rassembloit surtout avec avidité celles qui promettoient notre prochaine délivrance. Je faisois mine, par honneur, de la désirer comme les autres, quoiqu'au fond de mon cœur j'en fusse fort éloignée.

Madame la duchesse du Maine, qui avoit été d'abord menée dans la citadelle de Dijon, quand elle apprit qu'on la conduisoit dans le gouvernement de monsieur le duc, dit, comme Io :

Aux fureurs de Junon Jupiter m'abandonne.

Elle y passa cinq mois, au milieu de toutes les incommodités qu'elle avoit ignorées jusqu'alors. Ne pouvant plus les supporter, elle engagea madame la princesse de lui obtenir, par ses sollicitations, un changement de demeure. Elle se flattoit qu'en même temps on la rapprocheroit; mais elle n'eut que

le choix d'aller dans la citadelle de Châlons, un peu plus éloignée, ou de rester dans celle où elle étoit. Il y avoit matiere à délibérer. Elle avoit établi en ce lieu des correspondances utiles, par des personnes qui, à leurs risques & périls, s'étoient entièrement dévouées à elle.

Une princesse ornée de grandes qualités, accablée de grands malheurs, est un objet frappant, capable de remuer les ames les moins sensibles. Elle pouvoit retrouver partout des gens animés du même zèle, par les mêmes motifs : mais pour se faire connoître, il leur falloit des conjonctures qui ne se rencontrent pas toujours ; &, pour servir, des moyens qui ne sont pas également en toutes mains. Malgré ces considérations, le désir si naturel de changer une situation pénible, même contre une qui ne vaut pas mieux, & qui peut être

pire ; l'envie d'aller , quand on est retenu ; l'occasion de revoir les gens qui devoient la conduire , déterminèrent madame la duchesse du Maine à accepter Châlons.

Les ordres furent donnés d'y faire un bâtiment pour la loger. La Billarderie , qui avoit commandé les troupes dont elle fut accompagnée dans son premier voyage , eut ordre de l'aller trouver avec un détachement des gardes du corps , pour la transférer dans cette nouvelle prison , où il resta quelques jours auprès d'elle. La confiance dont elle l'honora aussi-tôt qu'elle reconnut la bonté de son caractère , jointe à tout ce qui pouvoit l'attacher à elle , l'y dévoua entièrement. Ses sentimens cachés sous le plus profond respect , lui étoient peut-être inconnus à lui-même ; mais la retenue ne leur donnoit que plus d'activité. Elle reçut de lui tous les services

qu'un honnête homme chargé de sa garde pouvoit lui rendre. Il les accompagnoit de toutes les complaisances propres à déguiser la sévérité de sa commission, dont il n'entama jamais le fond, quoiqu'il en altérât souvent la forme.

Arrivée à Châlons, elle eut le triste spectacle d'y voir édifier sa prison; ce qui lui étoit déjà arrivé dans la citadelle de Dijon, dont le logement étoit insoutenable. Celui qu'on y fit construire sous ses yeux, se trouva encore plus impraticable, non-seulement par l'humidité des plâtres neufs, mais par sa situation; & elle n'y logea point. Je crois qu'elle n'habita point non plus celui qu'elle vit bâtir à Châlons, où elle ne demeura pas longtemps. Je n'ai sçu ces choses qu'après son retour & le mien; mais je les place ici, pour être à peu près dans leur lieu.

Quoiqu'elle eût soutenu sa cap-

tivité avec courage ; & que , pour en supporter l'ennui , elle se fût prêtée à tous les amusemens que pouvoient fournir des lieux si arides de plaisirs ; les incommodités & les inquiétudes , qu'elle ne put écarter , altérèrent sa santé. Elle disoit , à l'occasion de ses tristes divertissemens, si différens de ceux auxquels elle étoit accoutumée : Que monsieur le duc d'Orléans juge de mes peines par mes plaisirs.

Quelque observée qu'elle fût , elle avoit trouvé moyen d'établir des correspondances , par lesquelles elle étoit à peu près informée de tout ce qui se passoit , & même des bruits qui couroient ; & c'étoit pour l'ordinaire un nouveau tourment. Les nouvelles , dont les prisonniers sont si affamés , leur servent de poison. Ils en apprennent une partie , ignorent l'autre , font & défont mille systèmes sur

ces connoissances imparfaites, d'où naissent autant de chimeres & d'inquiétudes qui les dévorent. Leur état le plus doux , selon l'expérience que j'en ai faite, est celui où rien ne transpire jusqu'à eux.

Le bruit qui courut qu'on vouloit mettre monsieur de Malesieu à la conciergerie, lui faire son procès, & traiter son affaire à la rigueur, parvint à madame la duchesse du Maine, & lui causa les plus vives allarmes. Il fut dit ensuite qu'il seroit confiné aux isles Sainte-Marguerite. On avoit pièce en main contre lui, & peu de bonne volonté pour sa personne ; ce qui le mettoit plus en risque qu'aucun autre. Aussi étoit-il dans de perpétuelles inquiétudes. Elles lui suggéroient des idées souvent mal digérées. Il me fit prier de rendre témoignage que cette lettre du roi d'Espagne, qu'on avoit trouvée dans ses papiers étoit une traduc-

tion de l'original Espagnol. Je lui dis que je n'aurois vraisemblablement pas l'occasion d'en parler ; & que, si je l'avois, je ne pourrois me résoudre à dire une chose si aisée à convaincre de faux.

Madame la duchesse du Maine ayant été environ trois mois à Châlons, le duc d'Orléans, sur les représentations qu'on lui fit du mauvais état de la santé de cette princesse, ne voulant pas être accusé de la laisser périr par des traitemens trop durs pour une personne comme elle, consentit qu'elle allât passer quelque temps dans une maison de campagne. On lui proposa Savigny en Bourgogne, comme un lieu agréable. Elle fit demander au président de à qui cette maison appartenoit, de la lui prêter. Il craignit de déplaire à monsieur le duc, gouverneur de la province, & la lui refusa. On en indiqua une autre, nom-

mée Sevigny, qui fut prêtée à madame la duchesse du Maine.

Monsieur de la Billarderie étoit revenu avec son détachement des gardes pour la conduire , & l'y mena. Cependant le président , qui avoit d'abord refusé sa maison , ayant sçu que monsieur le duc pensoit à cet égard tout autrement qu'il n'avoit supposé , revint en faire offre. Madame la duchesse du Maine ne vouloit pas l'accepter ; mais la Billarderie lui représenta que ce seroit prodiguer son ressentiment , que d'en avoir contre un tel homme ; & qu'elle seroit plus commodément à Savigny. Elle y fut , & y passa quelque temps. Enfin , par de nouvelles instances , on obtint de la rapprocher de Paris , & de lui donner pour prison Chanley , belle & agréable maison qui n'en est qu'à trente lieues. Elle séjourna dans diverses maisons de campagne en

y allant ; & s'y rendit vers le milieu de l'automne. Madame la princesse eut la liberté de l'y aller voir, & y passa une quinzaine de jours. Toute occupée de mettre fin à la captivité de la princesse sa fille , elle la conjura de lui avouer sincèrement tout ce qui s'étoit passé dans son affaire. Madame la duchesse du Maine lui en rendit un compte exact , par lequel elle la convainquit qu'il n'y avoit rien eu , dans tout ce qu'elle avoit fait , ni contre le roi , ni contre l'état , ni rien même qui pût essentiellement préjudicier au régent.

Madame la princesse, sur cet exposé , lui conseilla d'en faire l'aveu à ce prince avec la même vérité , comme le plus sûr & peut-être le seul moyen d'obtenir, non-seulement sa liberté , mais celle de toutes personnes engagées dans la même affaire , qui souffroient pour elle. La nécessité de tirer de pri-

son monsieur le duc du Maine ,
qui venoit d'y être dangereuse-
ment malade sans qu'elle l'eut sçu ;
le risque de l'y voir périr , tout in-
nocent qu'il étoit , lui furent prin-
cipalement représentés par mada-
me la princesse , & par monsieur
de la Billarderie.

Malgré ces puissantes considé-
rations , elle insistoit toujours sur
les inconvéniens d'une telle dé-
marche , & protesta que son inte-
rêt seul ne l'y résoudroit jamais ;
& que , quelque pressans que fus-
sent les autres motifs qu'on lui
présentoit , elle ne pouvoit faire
cette confession , qu'elle ne sçût
si les personnes engagées avec elle
s'étoient décelées elles-mêmes :
sans quoi elle risqueroit leur perte
& son propre honneur.

Il fut donc décidé , qu'il fal-
loit au préalable éclaircir ce point.
On sçavoit que monsieur de Pom-
padour & l'abbé Brigaud avoient

Donné d'amples déclarations. Si monsieur de Laval & monsieur de Malesieu avoient persisté à nier, il ne falloit pas songer à un aveu qui ne se pouvoit faire sans les commettre; mais présenter une requête au parlement, pour demander la liberté de madame la duchesse du Maine, conformément aux loix du royaume, qui ne permettent pas de retenir personne en prison au-delà du terme marqué pour produire le sujet de leur détention. Madame la duchesse du Maine dressa un modele de cette requête, qu'elle laissa entre les mains de madame la princesse.

Ces résolutions étant prises, madame la princesse assura madame sa fille que, dès qu'elle seroit à Paris, elle scauroit positivement (& cela lui sembloit facile) ce qu'avoient fait le comte de Laval & monsieur de Malesieu; & qu'elle, ou l'abbé de Maulevrier, son
homme

homme de confiance, le lui manderait aussitôt. Pour traiter cet article sans risque, madame la duchesse du Maine donna à madame la princesse des phrases communes, où elle attacha le sens des principaux points dont il falloit l'instruire. L'une de ces phrases vouloit dire, Laval a avoué; l'autre, Il n'a rien dit. Il y en avoit de même pour monsieur de Malesieu.

Peu après le départ de madame la princesse, madame la duchesse du Maine reçut une lettre de l'abbé de Maulevrier, qui lui marquait, sous le chiffre dont on étoit convenu, que monsieur de Laval & monsieur de Malesieu n'avoient rien dit. Quelques jours ensuite elle en reçut une autre de cet abbé, qui par le même chiffre disoit tout le contraire, que Laval & Malesieu, après avoir persisté longtemps, avoient enfin tout avoué. Ces témoignages ne paru-

rent pas assez furs à madame la duchesse du Maine, pour déterminer le parti qu'elle prendroit. La Billarderie, qui étoit encore avec elle, désirant passionnément la liberté de cette princesse, & persuadé qu'il y pourroit travailler utilement, retourna à Paris, & eut à ce sujet plusieurs entretiens avec monsieur le Blanc, qui lui fit sentir qu'elle n'y parviendroit jamais que par une déclaration sincère & complete de tout ce qui s'étoit passé dans cette affaire, tant de sa part, que de celle des gens qui avoient agi d'un commun accord avec elle.

Le régent désiroit de finir; mais il vouloit que ce fût avec honneur, c'est-à-dire, disculpé d'avoir attaqué & traité à la rigueur des personnes si considérables, sans aucun fondement. Il avoit donc résolu de n'accorder la liberté, ni aux chefs, ni à leurs adhérens,

que par un aveu de leur part qui servit d'apologie à sa conduite. Monsieur le Blanc chargea enfin la Billarderie de porter parole à madame la duchesse du Maine, de la part de ce prince, qu'elle obtiendrait son entière liberté, & celle de toutes les personnes comprises dans son affaire, si elle vouloit en donner par écrit un détail exact & sincere, qui ne seroit vu que de lui.

La Billarderie vint lui rendre compte de sa commission, & lui apporta des lettres de madame la princesse & de l'abbé de Maulevrier, qui marquoient positivement & sans chiffres que le comte de Laval & monsieur de Malesieu avoient tout déclaré, & qu'on n'ignoroit plus rien de cette affaire.

Madame la duchesse du Maine, persuadée par ces témoignages non suspects, qu'elle pouvoit délivrer tous les gens de son parti

fans nuire à aucun , surmonta en
 leur faveur la répugnance qu'elle
 avoit à donner la déclaration qu'on
 lui demandoit. Elle la fit dans un
 grand détail , pour donner preuve
 de sa sincérité. Quand cette piece
 fut achevée, elle la mit entre les
 mains de la Billardiere , pour la
 porter à monsieur le Blanc , après
 qu'il l'auroit fait voir à madame
 la princesse , à qui elle écrivit en
 même-temps une lettre , où elle
 lui marquoit les motifs qui l'a-
 voient déterminée à ce que mon-
 sieur le duc d'Orléans avoit exigé
 d'elle. Elle la conjuroit de tenir
 la main à la prompte & fidelle
 exécution des engagemens qu'il
 avoit pris en conséquence ; & lui
 représentoit qu'il s'agissoit en ce-
 la , non-seulement de ses intérêts,
 mais de son honneur qui lui étoit
 infiniment plus cher , & qu'elle
 confioit à ses soins & à sa diligen-
 ce ; ne pouvant éviter le blâme

de la démarche qu'elle faisoit, que par l'entiere satisfaction de tous ceux qui y étoient intéressés.

Madame la princesse lut la lettre & la déclaration avec l'abbé de Maulevrier, qui dit à la Billarderie que la grande attention qu'on y voyoit à justifier le cardinal de Polignac & monsieur de Malefieu, pourroient en rendre la vérité douteuse. Il n'y reprit nulle autre chose, ni madame la princesse non plus. La Billarderie la porta à monsieur le Blanc pour la remettre au régent. On expédia, pour le retour de madame la duchesse du Maine, la lettre de cachet qui lui fut envoyée. Elle y trouva, contre son attente, son séjour marqué à Seaux. Cette première infraction aux paroles données, lui en fit craindre d'autres.

Nous ne sçavions rien dans notre prison de tout ce que je viens de rapporter. Un bruit vague da

dénouement s'y faisoit seulement entendre. Il avoit couru tant de fois , qu'on n'y donnoit plus qu'une médiocre créance. Enfin monsieur le Blanc , qui n'avoit paru depuis longtemps , vint les derniers jours de l'année à la bastille. Il étoit seul, & vit d'abord la Prud'homme , cette correspondante du baron de Walef, qu'on avoit arrêtée depuis peu de temps. Je fus mandée ensuite pour aller lui parler. Il me dit que je leur aurois épargné bien de la peine , si , quand ils m'avoient parlé , monsieur d'Argenson & lui , j'avois voulu leur rendre compte de tout ce que je sçavois de l'affaire de madame la duchesse du Maine , dont j'étois parfaitement instruite ; qu'elle s'en étoit expliquée elle-même par une déclaration fort exacte ; & que je n'avois plus de raison d'en vouloir garder le secret. Je répondis, qu'il ne m'avoit pas paru qu'on me crût.

si bien instruite. En effet, ils ne m'avoient interrogé qu'une fois, & assez légèrement. Au surplus, ajoutai-je, si madame la duchesse du Maine elle-même a parlé, que pourrois-je dire qui vous instruisît plus parfaitement ? Elle sçait ce qui la regarde, mieux que personne ne le peut sçavoir. Quand même elle m'auroit dit tout ce que j'ignore, je ne pourrois rien ajouter aux connoissances qu'elle a données. Vous ne pouvez nier du moins, reprit-il, que vous n'ayez rendu à madame la duchesse du Maine des lettres d'Espagne. Je répondis que les lettres que j'avois pu recevoir étoient pour moi ; qu'il m'en venoit de divers païs auxquelles madame la duchesse du Maine n'avoit point de part. Celles-là, dit-il, étoient du baron de Walef, & vous ont été remises par une fille d'opera. Je lui dis (& cela étoit vrai) que je ne sça-

vois de quelle profession étoit la personne qui en effet m'avoit apporté quelques lettres du baron de Walef, lesquelles étoient pour moi. Monsieur le Blanc reprit : Mais vous sçavez toute l'affaire ; & l'on veut que vous parliez , ou vous resterez toute votre vie à la bastille. Eh bien ! monsieur , lui dis-je , c'est un établissement pour une fille comme moi , qui n'a pas de bien. Ce n'est pas , reprit-il , une situation bien agréable. Je ne la choisirois pas non plus , lui dis-je ; mais j'y resterai plutôt que d'inventer des fictions pour m'en tirer. Il faut avouer , dit-il , que madame la duchesse du Maine a eu d'étranges confidens. Pour moi , monsieur , repris-je , je vous dirai , sans vous amuser davantage , que , si je ne sçais rien , je ne puis vous rien dire ; & que si l'on m'avoit confié quelque chose , je le dirois encore moins. Il ne put s'empêcher

de me dire, quoique cela ne fût pas dans son rôle, que madame la duchesse du Maine auroit été heureuse de ne s'être pas confiée à d'autres qu'à moi. Il ajouta tout de suite, que ses affaires étoient finies; qu'elle alloit revenir. Me voilà donc tranquille, lui dis-je. Et ce qui vous regarde, reprit-il? Cela lui répondis-je, n'est pas assez important pour m'en inquieter. D'où vient cette assurance, dit-il? Est-ce qu'on vous a fait votre horoscope? L'horoscope de quelqu'un qui naît dans un aussi mauvaise fortune que la mienne, se fait toute seule, lui répondis-je: on sçait qu'on fera malheureux; n'importe de quelle façon. Monsieur le Blanc voyant que je ne voulois que bavarder, me dit qu'il reviendrait avec monsieur d'Argenson, & qu'ils m'apporteroient des ordres par écrit de madame la duchesse du Maine, de dire tout ce

qu'on me demanderoit. Je lui dis que je les recevrois avec beaucoup de respect, mais que je n'en dirois pas davantage. En effet, l'on se charge de tels secrets par dévouement pour ceux qui vous les confient; mais on les garde pour l'amour de soi. Monsieur le Blanc, peu satisfait de mes réponses, me quitta; & depuis, il ne voulut plus m'interroger, quelque instance qui lui en fût faite de la part de madame la duchesse du Maine, après son retour; disant que cela étoit inutile, qu'il sçavoit ce que je sçavois dire.

Quand je fus hors de ce fâcheux entretien, Menil me vint voir. Je le lui racontai. Je pouvois sans indiscretion lui en dire autant qu'à nos commissaires; & véritablement, quelque confiance que j'eusse en lui, je n'avois pas cru devoir me permettre de lui rien révéler du fond de notre affaire. Dans ce

transport de joie qu'il eut de mes réponses à ce dernier interrogatoire, il fut pressé d'oublier la circonspection dans laquelle il vivoit avec moi. Je lui chantai ces paroles d'un opera qu'on jouoit alors :

Non , ne mêlons point dans un jour
Tant de foiblesse à tant de gloire.

Je me tirai aussi adroitement d'affaire avec lui, qu'avec monsieur le Blanc. Quelques jours après, c'étoit le 5 de janvier 1720, l'ordre arriva de faire sortir de notre château tous les domestiques de madame la duchesse du Maine, valets de chambre, valets de pied, frotteuses, à la réserve de monsieur de Malefieu & de moi. Le marquis de Pompadour & le chevalier de Menil eurent en même-temps leur lettre de cachet pour sortir de la bastille, & aller en exil ; celui-ci, chez lui en Anjou.

F vj

Il vint à la hâte me dire adieu. Je ne m'attendois point à cette brusque séparation. Je devois encore moins m'attendre à rester presque seule de ma bande en prison, lorsque toute la maison de madame la duchesse du Maine en sortoit, & qu'elle-même revenoit. Mais à peine fis-je attention à ce qui me regardoit personnellement dans cette conjoncture, tant j'étois occupée de l'éloignement de Menil. Il me parut médiocrement touché de me quitter. La joie d'abandonner notre triste demeure, surmonta visiblement en lui le regret de m'y laisser. Je n'eusse pas été de même, si j'en étois sortie la première. Cette différence de nos sentimens, que j'avois quelquefois soupçonnée, mais que n'avois pas encore si bien vue, me fut un surcroît d'affliction des plus sensibles. Je n'eus ni le loisir, ni la volonté de lui en rien témoi-

gner. Il partit : & je restai dans cette espece d'immobilité où l'ame trop pleine de sentimens , demeure sans action.

On m'en tira pour aller dîner au gouvernement avec le marquis de Saint - Genies , triste compagnon de ma mauvaise fortune. Le gouverneur étoit allé faire un tour de campagne , ne sçachant pas ce qui devoit arriver ce jour-là. Nous n'avions que le lieutenant de roi , qui , tout confus de notre aventure , & de ce qu'il avoit à nous annoncer , n'osoit proférer une parole. Jamais repas ne fut plus lugubre que celui-là. Quand il fut fini , comme j'allois monter , selon notre coutume , pour prendre du caffè dans la chambre du gouverneur , le lieutenant m'arrêta au bas du degré , & me dit : Ne montez pas ; il faut retourner chez vous & n'en plus sortir. A la bonne heure , lui dis je. Et prenant ma-

demoiselle Rondel par le bras , je m'en allai chez moi. Il fit le même compliment à Saint - Genies , qui, je crois , ne le prit pas en si bonne part. Sa commission faite , il me suivit dans mon appartement. Là il me conta que monsieur le Blanc , en apportant l'ordre pour l'élargissement des autres , avoit donné celui de nous resserrer plus étroitement que jamais ; qu'il lui avoit demandé de nous laisser au moins dîner ce jour - là comme à l'ordinaire , & de trouver bon qu'il ne nous signifiât ce changement qu'après notre repas. Le pauvre lieutenant étoit sensiblement affligé de cette disgrâce , que je regardois comme un soulagement ; ravie , puisque je ne voyois plus ce qui m'étoit agréable , de ne rien voir , & de ne point donner ma tristesse en spectacle , de crainte qu'on n'en pénétrât la cause , & voulant encore moins qu'on l'at-

tribuât à défaut de courage : car il est vrai qu'on a plus de dégoût pour les foiblesses dont on est exempt, que pour celles où l'on se laisse aller. Mais on ne devoit pas ces divers mouvemens de mon ame, & me croyoit extrêmement affligée de ce renouvellement de captivité, au moment même où elle devoit finir. Il en cherchoit la cause, & me demanda ce que j'en pensois. C'est apparemment, lui dis-je, qu'ils m'ont choisie comme ce pauvre âne de la fable, qui n'avoit volé de soie que la largeur de sa langue, & qui fut dévoué pour les autres animaux plus coupables, mais plus forts que lui. Nous raisonnâmes longtemps sur cet événement, sans y voir plus clair.

Le gouverneur vint chez moi le soir, & me témoigna y prendre beaucoup de part. Il en étoit dans le dernier étonnement, & me dit

qu'il n'avoit point vu d'exemple de ce qui venoit de m'arriver ; qu'on eût renfermé un prisonnier , après l'avoir laissé jouir de l'espece de liberté que j'avois eue. Il étoit encore plus surpris de ne me voir ni consternée , ni allarmée d'un malheur si constant. Ma tranquillité lui paroissoit digne d'admiration , parce qu'il n'en voyoit pas le misérable soutien. C'est ainsi que souvent on nous fait honneur de ce qui , plus approfondi , produiroit un effet contraire.

Le lieutenant de roi me voyant dépourvue de toute compagnie , & dans un état triste à tous égards , reprit son ancienne assiduité auprès de moi. Il me dit deux jours après la sortie du chevalier de Menil , qu'il avoit reçu un billet de lui , rempli de sentimens pour moi. Il voulut me le montrer , & ne put le retrouver. Je le connoissois trop bien pour y soupçonner quelque

fineſſe. Le lendemain j'en recus un qui m'étoit directement adreſſé , dont je fus peu contente.

Je fus quelques jours ſans entendre parler du chevalier de Menil. Je les employai à faire mille remarques & mille réflexions affligeantes ſur ſa conduite. Je me perſuadai que le grand air avoit diſſipé en un moment ſes ſentimens que j'avois cru ſi ſolides : j'en ſentis la plus amere douleur. Enfin le lieutenant me dit qu'il l'étoit venu voir , & l'avoit prié de me rendre une lettre , & de m'engager à y répondre ; ce que je fis. J'en reçus encore une avant ſon départ , à l'inſçu du lieutenant , par ſon valet , dans laquelle il me marquoit qu'il avoit eu un long entretien avec un de ſes amis , fort attaché à notre cour ; qu'il lui avoit confié ſes liaiſons avec moi & ſes deſſeins , ayant cru utile de le mettre dans nos intérêts , & de le diſ-

poser à nous servir auprès de ma princesse. Je fus extrêmement contente de cette démarche, qui me rendoit témoignage de la vérité de ses intentions, & de l'empressement qu'il avoit de les exécuter. J'étois vivement affligée de n'avoir plus le moyen de recevoir de ses nouvelles, & de lui en donner des miennes. Il partoît, & nous ne pouvions rien risquer par la poste. Notre incomparable ami vint encore à notre secours. Il sentit la peine & l'inquiétude que me causeroit cette privation, & me dit : Vous ne pouvez écrire au chevalier de Menil, ni lui à vous, dans la situation où vous êtes. Tout feroit perdu, si votre écriture paroissoit à la poste. Mais je lui écrirai toutes les semaines. Vous verrez mes lettres & ses réponses, qui vous instruiront réciproquement de ce qui vous regarde l'un & l'autre. Je sentis tout le mérite de ce

dernier service. L'apparence d'une liaison avec quelqu'un qui sortoit de dessous sa garde, pouvoit rendre sa fidélité suspecte ; mais rien n'étoit capable de l'arrêter, quand il s'agissoit de ma satisfaction.

On avoit fait partir les derniers jours de l'année les équipages de madame la duchesse du Maine, pour l'aller chercher à Chanlay. La Billarderie, qui lui portoit les ordres de la cour, les devoit joindre en chemin, & les devancer. Monsieur de Sailly, écuyer de cette princesse, qui les conduisoit, prit la poste à moitié chemin, & fut à Joigny, petite ville à deux lieues de Chanlay, pour y attendre le passage de monsieur de la Billarderie, & se rendre en même temps que lui auprès de madame la duchesse du Maine. Il y demeura deux jours sans vouloir se faire connoître. Les officiers de la bou-

che du roi , en service auprès de la princesse, venoient tous les jours en ce lieu-là chercher leurs provisions : voyant un homme qui , par les questions qu'il leur fit , paroïssoit s'interesser à elle , ils lui en rendirent compte. Elle les chargea de sçavoir qui c'étoit. Il n'osa refuser de l'en instruire. Dès qu'elle le sçut, elle renvoya lui dire de la venir trouver. Quoiqu'il craignît d'outre-passer les ordres qu'il avoit d'ailleurs, il lui obéit. Il fit pour tant demander à monsieur Defangles, lieutenant de roi de la citadelle de Châlons, qui avoit suivi madame la duchesse du Maine à Chanlay, & l'y gardoit, la permission d'y venir. Il lui manda qu'il le pouvoit ; mais qu'il seroit bien aise de lui parler avant qu'il parût devant la princesse. Il s'adressa donc d'abord à Defangles, qui lui recommanda vaguement de ne rien dire que conformément

à la prudence requise dans l'état des choses. Il fut ensuite chez son altesse. Elle fut ravie de voir en lui un signal de son retour. Mais cette joie étoit troublée par le délai de celui de la Billarderie, dont elle ne pouvoit pénétrer les raisons.

On lui avoit promis qu'en arrivant à Seaux, elle y trouveroit le duc du Maine, les princes ses fils, & la princesse sa fille. Lorsque la Billarderie étoit prêt à partir, il apprit par madame la duchesse d'Orléans, que monsieur le duc du Maine avoit demandé d'aller à Clagny près de Versailles, & non à Seaux, où il avoit réglé que ses enfans n'iroient pas non plus.

La Billarderie prévoyant que madame la duchesse du Maine seroit au désespoir de ce changement, ne voulut l'aller trouver qu'après avoir tout mis en œuvre,

pour amener M. le duc du Maine à ce qu'elle désiroit. Cette négociation retarda son voyage de plusieurs jours. Ne pouvant rien gagner, il partit enfin, bien résolu de lui cacher cette fâcheuse nouvelle, de peur qu'elle ne s'obstinât à rester où elle étoit, si on ne lui donnoit satisfaction sur ce point.

Son inquiétude de ne le pas voir arriver, croissoit à chaque moment, depuis celui où elle avoit compté qu'il seroit à Chanlay. Elle faisoit mille questions à Saily, pour démêler la cause de ce retardement. Il sçavoit la résolution qu'avoit pris monsieur le duc du Maine, de ne point retourner avec elle. Il se garda bien de lui en rien dire; mais son embarras, lorsqu'elle lui parla de la joie qu'elle auroit de se revoir à Seaux avec ce prince & avec ses enfans, pensa le trahir. Ella s'en apperçut, & lui en demanda la raison. Il

d'effipa fa crainte par un tour assez ingénieux. Enfin la Billarderie arriva, & elle fut entièrement rassurée; car il ne lui dit rien que de conforme à ses desirs; la résolution ayant été prise de ne l'instruire du véritable état des choses, que lorsqu'elle seroit à Petit-Bourg, où étoit sa dernière couchée. Monsieur d'Antin, qui devoit y être, étoit chargé de cette commission. Elle partit; & la Billarderie prit toutes sortes de mesures pour empêcher qu'elle n'eût connoissance de cet incident avant le temps marqué, afin que rien ne retardât son retour, & ne troublât l'ordre de sa marche. Malgré le soin qu'on prenoit, à cette intention, d'empêcher que personne ne lui parlât sur sa route, une concierge à Fontainebleau la mit sur la voie, & découvrit le mystère, en lui disant que monsieur le duc du Maine étoit allé à Clagny. Elle fut saisie d'é-

tonnement & de douleur à cette nouvelle, qu'elle voulut éclaircir sur le champ. La Billarderie fut obligé de la lui mettre au net, & s'y résolut d'autant plus volontiers, qu'elle étoit trop avancée pour reculer. Quand elle sçut que cette résidence de monsieur le duc du Maine à Clagny, étoit de son propre choix, elle fut encore plus affligée. Cette disposition de la part de ce prince, sembla lui présager de nouveaux malheurs. Cependant elle continua son chemin, fut à Petit-Bourg, où madame de Chambonnas, sa dame d'honneur, la vint joindre. Elle s'y entretint avec monsieur d'Antin sur les choses présentes; & on lui fit espérer que, dès qu'elle feroit sur les lieux, tout s'arrangeroit à son gré.

Elle arriva à Seaux, & n'y trouva personne. Elle apprit qu'on n'y pouvoit venir qu'avec une permission

sion expresse de madame la princesse, qui croyoit ne la devoir donner qu'à peu de gens. Elle sçut que le duc d'Orléans avoit fait lire en plein conseil de régence l'écrit qu'il lui avoit promis de tenir secret. Quoiqu'il eût été mal lu, peu écouté, encore moins entendu, il ne laissa pas d'être jugé & condamné. Le public, qui ne l'avoit pas vu & ne le vit point, se révolta contre, blâma madame la duchesse du Maine, sans sçavoir qu'elle eût été induite en erreur par les personnes dont elle devoit le moins se défier, & sans examiner les motifs qui l'avoient déterminée au parti qu'elle avoit pris. On supposa qu'elle avoit livré les gens qui s'étoient dévoués à elle, quoiqu'elle n'eût porté préjudice à aucun d'eux, & qu'à dire vrai, elle se fût plutôt livrée elle-même, pour leur délivrance, à la censure

du monde aisée à prévoir dans une occasion si délicate.

L'abbé de Maulevrier entendant la clameur publique, ne songea qu'à sauver madame la princesse & lui du soupçon d'avoir participé à cette démarche. Dans cette vue, il cria plus haut que personne contre madame la duchesse du Maine; & il engagea madame la princesse à la défavouer en tout. Il l'accusa d'avoir sacrifié le cardinal de Polignat & Malefieu, dont il avoit trouvé peu auparavant qu'elle prenoit trop la défense. La Billarderie voulut l'en faire souvenir, & de tout ce qu'il lui avoit dit, & écrit à madame la duchesse du Maine, de contraire à ce qu'il disoit alors. Il le nia, soit qu'il en eût perdu le souvenir, soit qu'il préférât l'intérêt présent à la vérité qu'il croyoit déstituée de preuves. Il vint voir madame la du-

.Il smol

chesse du Maine à Seaux , & lui témoigna, sans ménagement, toute la désapprobation qu'il donnoit au parti qu'elle avoit pris. Elle demeura d'abord comme pétrifiée d'étonnement. Elle étoit dans son lit , & avoit sous son chevet toutes ses lettres , & celles de madame la princesse : il étoit facile de le confondre. Elle en fut tentée , & eut le courage d'y résister; voyant, dans la situation où elle étoit , le danger d'irriter un homme qui possédoit la confiance de madame la princesse , seul soutien qu'elle eût encore , & qui pouvoit l'aliéner d'elle , si elle le poussoit à bout. Elle présentit aussi que, s'il avoit connoissance qu'elle eût conservé les lettres dont il s'agit , il engageroit madame la princesse à exiger qu'elle les lui rendît; qu'elle ne pourroit les refuser sans se brouiller avec elle , ni les lui remettre sans se priver pour toujours des

preuves justificatives de sa conduite.

Peu de jours après , madame la duchesse du Maine demanda & obtint la permission d'aller voir madame la princesse , qui étoit incommodée , & ne pouvoit venir à Seaux. Elle en fut bien reçue. Madame la princesse se garda de lui faire des reproches qu'elle sentoît devoir retomber sur elle ; & madame la duchesse du Maine ne lui parla que de la nécessité de presser l'exécution des paroles du régent pour la liberté des prisonniers , & de travailler à la réunir avec monsieur le duc du Maine.

Ce prince , mécontent d'avoir essuyé pendant une année entière une rude captivité pour une affaire où il n'étoit point entré , étoit dans le dessein de rester à Clagny , & de pas voir madame la duchesse du Maine. On lui avoit persuadé qu'en faisant éclater son ressen-

ment contr'elle , on y verroit la preuve de sa propre innocence , qu'il avoit grand intérêt d'établir , pour forcer le régent à lui rendre l'exercice de ses charges , & le rang dont il avoit été dégradé au lit de justice qui précéda sa prison. D'ailleurs il étoit chagrin du dérangement de ses affaires , & des dépenses qui y donnoient lieu ; & pensoit à régler une somme pour l'entretien de la maison de madame la duchesse du Maine , & à prendre des arrangemens pour le paiement de ses dettes , & les moyens de n'en pas contracter de nouvelles.

Ces projets de séparation affligoient madame la duchesse du Maine , plus encore que la censure publique , & que la désertion de la plupart des gens qui , dans sa prospérité , avoient paru lui être fort attachés. Elle mit donc tout en œuvre pour ramener le duc du Maine à elle ; mais cette négocia-

tion fut longue. J'en dirai la suite en son lieu. J'ai placé ici, pour ne pas déranger l'ordre des choses, ce que je n'ai sçu que lorsque je fus en liberté.

Pendant que ceci se passoit, occupée de mes tristes rêveries, seule dans ma chambre, dont je ne sortois plus, j'y vis entrer un porteclef qui n'étoit pas celui qui me servoit. Il me donna un gros paquet, me dit qu'il viendrait le reprendre, & s'en alla fort vite. Je l'ouvris avec empressement, & j'y trouvai une lettre de madame la duchesse du Maine, & sa déclaration. Elle me mandoit qu'elle m'envoyoit cette pièce, afin que j'y pusse conformer ce que j'aurois à dire; sur quoi elle me laissoit une entière liberté. Cette lettre étoit écrite de sa main. J'en brûlai la partie qui traitoit d'affaires, & je conservai les dernières lignes que voilà :

FRAGMENT.

JE vous aime & vous estime plus α
 que jamais ; & tout ce que vous α
 avez fait , ne m'a point surprise. α
 Votre esprit & votre fidélité m'é- α
 toient connus. Vous recevrez α
 des marques de mon amitié , α
 telles que vous les méritez , auf- α
 sitôt que j'aurai le plaisir de vous α
 voir. Adieu, ma chere L... α

Je fus extrêmement touchée de
 cette lettre, & du plaisir de voir
 del'écriture de ma princesse. Après
 l'avoir bien lue, je me mis à lire
 la pièce qui y étoit attachée. Tout
 au travers de cette lecture, arrive
 brusquement le lieutenant de roi.
 Je jettai vîte dans un coffre les pa-
 piers que je tenois ; & il ne s'ap-
 perçut que du chagrin qui me prit
 d'être interrompue. Il étoit ac-
 coutumé aux irrégularités de mon
 humeur, & les respectoit. Il ne

fut pas longtemps avec moi, & je repris ma lecture : mais Rondel me faisant envisager le risque que je courois le jour d'être surprise, je remis à la nuit. Cet écrit étoit fort étendu ; & j'en employai deux à l'achever. J'écrivis une lettre à madame la duchesse du Maine (je ne me souviens plus de ce qu'elle contenoit), & recachetai ce paquet. On m'avoit marqué de faire un signal vis-à-vis de la tour où étoit monsieur de Malesieu, quand j'aurois fini, pour qu'on vînt le reprendre. Cela fut exécuté. Le même écrit lui avoit été remis en premier lieu, avec ordre de m'en donner communication. Il lui étoit plus nécessaire qu'à moi d'en prendre connoissance. Je n'y étois nommée qu'en passant, sur un fait peu important où il ne s'agissoit que de la dame Dupuis dont j'ai parlé ailleurs ; mais ce qui regardoit Malesieu y étoit traité à fond, pour

le disculper autant qu'il étoit possible , par les représentations que madame la duchesse du Maine déclaroit qu'il lui avoit faites , & l'autorité dont elle avoit usé envers lui pour en arracher une partie de l'écrit qu'on avoit trouvé. Le délai de sa liberté désoloit cette princesse. Elle travailla si fortement auprès du régent pour le tirer de prison , qu'enfin elle y parvint, environ trois semaines après son retour ; mais elle ne put le sauver de l'exil. Il fut envoyé à Estampes, où il demeura six mois.

Elle parla aussi au régent pour le comte de Laval & pour moi. Il lui dit que nous étions soupçonnés l'un & l'autre d'être entrés dans l'affaire de Bretagne dont on étoit alors fort occupé ; & qu'il falloit que cela fût éclairci avant qu'on pût nous lâcher. Elle lui protesta qu'à mon égard cela ne pouvoit être ; que je n'avois ja-

mais rien fait ni pu faire que par ses ordres ; & qu'il étoit certain qu'elle n'avoit pris aucune part à cette affaire. Il est vrai que le baron de Walef se trouvant désœuvré & mal à l'aise , se mit dans cette intrigue , dont il s'imagina tirer parti. Il eut des correspondances avec les Bretons révoltés , & y employa cette femme qu'il avoit mise en relation avec moi ; d'où l'on jugea que je pouvois avoir connoissance des nouvelles menées où elle se prêtoit. On le crut si bien , quoique cela fût absolument faux , qu'on pensa me transférer au château de Nantes. J'en eus avis , & j'en fus d'autant plus allarmée , que quelques jours auparavant on avoit enlevé la nuit le comte de Noyon de la bastille , pour le mener à ce château ; si brusquement , qu'il n'avoit eu le loisir de rien prendre de ce qui étoit à lui. Je croyois me

voir ainsi dévalisée , courant la poste sur les grands chemins , pour arriver dans une nouvelle geole , où les géoliers pourroient être plus farouches que ceux que j'avois si bien apprivoisés. Je n'en eus que la peur : on sçut , sans me mener si loin , que je ne trempois pas dans l'affaire de Bretagne.

Le régent alors , pour éluder ma sortie de prison , s'en tint à dire qu'il falloit que je parlasse comme les autres avoient fait ; qu'il avoit imposé cette condition , dont il ne vouloit pas avoir le démenti par l'héroïsme ridicule dont je me piquois. Pour me résoudre à cette soumission , on me députa monsieur de Torpanne , qui m'étoit connu pour être employé dans la maison de monsieur le duc du Maine. On croyoit que je ne m'en défierois pas. Il eut permission d'entrer dans ma chambre , où je n'avois encore vu personne de de-

hors. Il me dit qu'il venoit , de la part de la duchesse du Maine , me délier de tous les sermens que je lui avois faits de garder ses secrets ; qu'elle avoit été obligée elle-même de les révéler, & qu'elle me dispensoit de toute observance à cet égard. Je lui répondis que je n'avois point fait de sermens ; que je ne sçavois ce qu'il me vouloit ; que son altesse sérénissime étoit la maîtresse de rendre compte de ses affaires ; qu'elle le pouvoit beaucoup mieux que moi , qui n'en sçavois pas tant , & ne me souvenois pas assez de ce que j'aurois pu sçavoir , pour en rien dire. Il s'en alla sans que je lui en disse davantage.

A cette occasion , & en d'autres pareilles , mademoiselle Rondel , avec un courage au-dessus de son état , m'exhorta à ne me pas laisser séduire par les sollicitations employées pour me faire parler.

La conduite que vous avez tenue jusqu'à présent, me disoit-elle, vous a fait honneur : croyez-moi, ne la démentez pas. Que vous en peut-il arriver ? L'affaire est finie. Vous n'avez rien à craindre, que de rester un peu plus longtemps. Qu'importe ? n'y sommes-nous pas tout accoutumées ? J'ai toujours admiré qu'un domestique, à qui il ne revient rien de l'honneur de son maître, y fût si délicat, & y sacrifîât si volontiers sa propre liberté.

Peu après cette visite de Torpanne, notre gouverneur vint me dire, de la part de monsieur le Blanc, qu'il me demandoit une déclaration. Je lui dis que je ne sçavois ce que c'étoit qu'une déclaration ; que je n'en avois vu que dans les romans ; qu'apparemment ce n'étoit pas cela que monsieur le Blanc me demandoit ; que je lui écrirois, pour sçavoir plus

précisément ce qu'il exigeoit de moi ; que je le priois de vouloir bien se charger de ma lettre. Je la lui donnai le lendemain telle que la voilà :

LETTRE.

» M O N S I E U R ,

» M O N S I E U R le gouverneur
 » de la bastille m'ordonna hier , de
 » votre part , d'écrire une déclara-
 » tion. Comme j'ignore sur quoi
 » elle doit rouler , je ne puis , quel-
 » qu'envie que j'aie de vous obéir ,
 » satisfaire à ce commandement ,
 » que vous n'ayez la bonté de m'in-
 » diquer les choses dont vous vou-
 » lez que je vous rende compte.

» Si l'ignorance où je suis des
 » fautes que j'ai pu commettre , ne
 » suffit pas pour me justifier ; du
 » moins me met-elle dans une vé-
 » ritable impuissance d'en faire l'a-
 » veu. Monsieur de Torpanne ,

que j'ai vu par votre permission, m'a dit que madame la duchesse du Maine a donné des explications très-amples des choses qui la regardent. S'il y en a quelques-unes sur quoi vous souhaitez quelque éclaircissement de ma part, faites-moi la grace de me les marquer, monsieur. J'aurai l'honneur de vous répondre avec toute l'exactitude qu'exige le respect dû à la vérité & aux personnes qui me la demandent. J'ai l'honneur d'être, &c.

Ce 20 avril 1720.

Ces mouvemens me faisoient croire ma sortie prochaine. Comme il y avoit apparence que le régent ne consentiroit pas que je retournasse d'abord auprès de madame la duchesse du Maine ; que je sçavois d'ailleurs que madame la princesse s'y opposoit ; je songai à m'assurer un gîte dont je

pourrois avoir besoin d'un moment à l'autre. Le goût que j'avois pris pour la solitude dans ma retraite forcée, la vie pénible que j'avois menée dans le monde, me firent envisager avec plaisir la demeure d'un couvent. C'étoit proprement ma patrie, & j'avois toujours désiré de m'y retrouver. Je souhaitai principalement d'aller à la Présentation, où madame de Grieu étoit encore, & où j'avois fait mon premier établissement en quittant la province. Je communiquai mon dessein à Maisonrouge. Il engagea la marquise du Châtellet, à qui il étoit fort attaché, d'écrire sur cela à madame de Richelieu sa sœur, abbesse de la Présentation, qui lui manda :

L E T T R E.

» QUOI QUE je ne prenne point
 » de grandes pensionnaires, ma
 » chere sœur, j'avois cependant

voulu agir , pour obtenir que
 mademoiselle de L me fût
 confiée. Mais on regarda cette
 démarche , dans ce temps - là ,
 comme inutile pour elle , & dan-
 gereuse pour moi. Jugez si je ne
 la recevrois pas en cas qu'elle
 fortît de la bastille. J'y ferois por-
 tée par plus d'un motif ; & l'un
 des plus puissans pour moi , se-
 roit l'interêt que votre obligéant
 major y prend. Il en a pris des
 soins très-zélés pour l'amour de
 vous. Il a fini pour lui-même. Il
 est juste de la recevoir de sa main.
 Je veux même qu'il m'en tienne
 compte, comme je lui en ai te-
 nu un infini de tout ce qu'il a
 fait à cet égard. Vous avez rai-
 son, ma chere sœur, de vous
 louer de son zèle & de son assi-
 duité pour mon frere. J'en suis
 aussi très-touchée ; témoignez-
 lui ma reconnoissance, & lui fai-
 tes un million de complimens
 pour moi.

J'eus avis , peu après cette petite négociation , que madame la duchesse du Maine insistoit fortement pour me ravoir auprès d'elle, dès que je sortirois de prison ; & mes projets devinrent fort incertains. Les plus interessans dépendoient du retour & des dispositions du chevalier de Menil. Maissonrouge, fidele à sa parole , lui écrivoit tous les huit jours , & en recevoit des lettres aussi souvent , dont on ne manquoit pas de me faire part , ainsi que des siennes. Elles étoient fort mesurées les unes & les autres , eu égard au risque qu'elles couroient d'être interceptées.

Il avoit passé trois mois & demi dans son exil , lorsqu'il nous annonça son retour. Il suivit de près cet avis. Dès qu'il fut arrivé , il vint voir notre lieutenant de roi , lui fit beaucoup de questions sur ce qui me regardoit , & le pria de

me rendre une lettre dont je fus peu satisfaite. Elle rouloit principalement sur la nécessité de me tirer de prison. Son style me parut changé. Je soupçonnai ses sentimens & ses intentions du même changement. Ce que Maisonrouge me rapporta de ses discours, ce que je vis qu'il en supprimoit, l'air morne qu'il avoit en me faisant ce récit, tout concouroit à m'allarmer. Puis je me rassurois par les mêmes choses qui avoient fait naître mon inquiétude. La tristesse d'un rival pourroit-elle annoncer l'infidélité de celui qu'on lui préfère ? N'en auroit-il pas plutôt une joie qu'il ne pourroit dissimuler ? C'est la certitude de son malheur, & non le mien, qui l'afflige. Voilà ce que je me disois pour me calmer ; & mille autres repliques ramenoient l'agitation.

Il m'écrivit plusieurs lettres

pendant le reste de ma captivité ; qui presque toutes me maintinrent dans cet état d'incertitude & de trouble que je lui cachai autant qu'il me fut possible dans mes réponses.

Madame la duchesse du Maine, qui travailloit à ma délivrance depuis cinq mois qu'elle étoit de retour, pria madame la princesse de Conti sa nièce, dont elle recevoit beaucoup de marques d'amitié, d'engager monsieur le Blanc à me voir une dernière fois, pour terminer mon affaire. Cette princesse lui parla, & ne put obtenir de lui que la permission de m'envoyer monsieur Bochet, secrétaire des commandemens du prince de Conti, chargé des ordres de madame la duchesse du Maine. Elle ne voulut pas les écrire de sa main. Elle en choisit une qui m'étoit connue & non suspecte, par qui elle fit écrire sur une carte que j'ai gar-

dée : *Madame la duchesse du Maine vous ordonne d'écrire , & je suis chargé de vous le dire de sa part.*

Monsieur Bochet vint à la bastille , me présenta cette carte , me fit comprendre qu'on me sçauroit mauvais gré de tous côtés d'une plus longue résistance , & qu'il falloit enfin céder à ce dernier ordre. J'écrivis donc , mais sans me piquer de sincérité ; & je ne dis que les choses qu'on ne se soucioit pas de sçavoir , & celles qu'on n'avoit nulle envie d'entendre. Je joignis à cette piece une lettre que j'écrivis à monsieur le Blanc. Les voici l'une & l'autre :

DECLARATION.

LE baron de Walef , qui venoit quelquefois chez madame la duchesse du Maine , depuis qu'elle demeuroit aux Thuilleries , & qui de temps en temps m'apportoit des ouvrages de

» poësie de fa façon qu'il souhai-
 » toit que je fisse voir à madame
 » la duchesse du Maine ; me dit un
 » jour , qu'il méditoit un voyage
 » en Espagne , dans le dessein de
 » faire revivre , s'il étoit possible ,
 » d'anciens droits sur une succes-
 » sion qui lui étoit autrefois échue
 » en ce païs-là ; qu'il iroit aupara-
 » vant en Italie , où il avoit quel-
 » ques autres affaires ; qu'il ne par-
 » tiroit point sans prendre congé
 » de madame la duchesse du Mai-
 » ne , & sans recevoir ses ordres.
 » Peu de temps après , madame la
 » duchesse du Maine me dit que le
 » baron de Walef lui avoit parlé
 » de son voyage , & lui avoit de-
 » mandé si elle ne voudroit point
 » le charger de quelque commis-
 » sion ; qu'elle lui avoit dit que ,
 » s'il apprenoit des nouvelles par-
 » ticulieres dans les lieux où il
 » iroit , elle seroit bien aise qu'il lui
 » en fît part ; qu'il n'auroit qu'à

m'écrire, qu'elle verroit ce qu'il
me manderoit. Il me vint voir,
& me dit la même chose, ajou-
tant qu'il avoit dans ce país-ci
une amie, qu'il ne me nomma
pas, qui m'apporteroit ses let-
tres. Ensuite il m'avoua qu'il
étoit dans le dernier embarras ;
que l'argent sur lequel il avoit
compté pour faire son voyage,
lui avoit manqué ; que, s'il n'en
trouvoit point, il perdrait des
conjonctures favorables pour ses
prétentions ; qu'il ne se voyoit
d'autre ressource que de se dé-
faire d'un cabaret de porcelaines
très-rares qu'il avoit ; qu'il me
prioit de voir si madame la du-
chesse du Maine ne voudroit
point l'acheter. Il me l'apporta
le lendemain pour le lui mon-
trer. Elle comprit bien son in-
tention ; & ne croyant pas pou-
voir honnêtement refuser quel-
ques secours à un homme de

30 condition assez attaché à elle ;
 30 qui lui faisoit sentir le besoin
 30 qu'il en avoit, elle lui fit repor-
 30 ter son cabaret , & lui donna
 30 cent louis. Il partit , & fut assez
 30 longtemps sans donner de ses
 30 nouvelles. Enfin il écrivit une
 30 lettre de Rome , dont la date
 30 surprit madame la duchesse du
 30 Maine, qui ne sçavoit pas qu'il
 30 y dût aller ; ensuite quelques au-
 30 tres de Madrid. Elles me furent
 30 toutes rendues par une fille ou
 30 femme que je ne connois point.
 30 Elle me dit être des amies du
 30 baron de Walef, & se nommer
 30 Pruden. Je n'ai jamais parlé
 30 d'elle à madame la duchesse du
 30 Maine, l'occasion ne s'en étant
 30 pas présentée ; & je n'ai eu au-
 30 cune conversation particuliere
 30 avec ladite personne ; je me suis
 30 simplement contentée de la re-
 30 mercier de la peine qu'elle pre-
 30 noit de m'apporter les lettres
 dont

dont il s'agit. Je ne me souviens
 point de ce qu'elles contenoient.
 J'ai seulement quelque idée d'un
 mémoire que le baron de Walef
 avoit fabriqué pour le cardinal
 Alberoni , suivant l'extrait qui
 en étoit dans une de ses lettres :
 C'étoit un tissu de choses bizar-
 res , si confusément arrangées ,
 qu'on n'y pouvoit rien compren-
 dre ; encore moins pourroit-on
 en rendre aucun compte. Mada-
 me la duchesse du Maine en entra
 dans une véritable colere , & me
 dit que , si cet homme-là s'alloit
 aviser de la mêler dans ses ex-
 travagances , il lui feroit de bel-
 les affaires ; qu'il falloit lui man-
 der incessamment de se tenir en
 repos , & de ne songer en aucune
 maniere à des choses dont il n'é-
 toit point chargé. La lettre fut
 écrite en termes assez vifs pour
 lui faire sentir combien l'on des-
 approuvoit ses fausses démar-

chés. Cependant il produisit en-
 core de nouvelles visions ; sur
 quoi je me souviens que ma-
 dame la duchesse du Maine me
 dit : Il est tombé absolument en
 démence ; c'est, ajouta-t-elle, un
 accident si ordinaire aux gens
 qui, comme lui, se mêlent de faire
 des vers, que j'aurois dû le pré-
 voir, & ne pas souffrir qu'un pa-
 reil homme pût se vanter d'être
 connu de moi. Craignant donc
 les effets de sa verve insensée,
 elle jugea qu'il n'y avoit rien de
 mieux à faire que de lui insinuer
 de revenir, en lui promettant,
 comme elle sçavoit qu'il cher-
 choit fortune, de lui ménager en
 ce pais-ci quelque emploi qui lui
 convînt. Il manda qu'il revien-
 droit volontiers, ne voyant nul-
 le apparence de terminer les af-
 faires qui l'avoient appelé en Es-
 pagné ; mais qu'il étoit sans un sol
 pour faire son voyage, & qu'il

ne ſçavoit plus même comment
ſubſiſter : qu'il auroit ſouhaité ,
ne pouvant revenir , faute de
moyens , de trouver de l'emploi
ſur les lieux. «

Ma mauvaiſe ſanté alors
m'ayant empêché de ſuivre ma-
dame la duchefſe du Maine dans
un voyage qu'elle fit à Seaux , je
fus aſſez longtems éloignée d'el-
le. A ſon retour , elle me dit
qu'elle avoit pris des meſures ,
comme elle ſ'y étoit crue obli-
gée , pour empêcher qu'on ne fit
attention à ce qui pourroit venir
de la part du baron de Waleſ ;
qu'elle avoit de plus trouvé
moyen de faire ſolliciter quelque
emploi pour lui en Eſpagne , en
cas qu'il ne voulût pas revenir ;
qu'elle comptoit que cela lui cal-
meroit l'eſprit, & qu'il ne ſonge-
roit plus à ſe faire de fête , ſans
qu'on l'en priât ; qu'il falloit lui
en donner avis , & lui mander «

» de ne plus écrire, ce commerce
 » là ne faisant que déplaire. Et il
 » n'en fut plus question.

» J'ai eu connoissance encore
 » d'une autre chose, qui peut-être
 » ne mérite pas d'être rapportée ;
 » quoiqu'il en soit, la voici :

» L'abbé le Camus ayant dit à
 » madame la duchesse du Maine,
 » qu'un abbé de Verac étoit au-
 » teur d'un certain libelle qui avoit
 » couru sur le différend des prin-
 » ces ; elle souhaita d'en avoir des
 » preuves, pour détruire l'opinion
 » qu'on avoit eue que cet écrit sor-
 » toit de sa maison. Je fus chargée
 » à cette occasion de voir une
 » femme nommée Dupuis, amie
 » de ces deux abbés, de laquelle
 » on prétendoit que je tirerois les
 » éclaircissémens & les preuves du
 » fait dont il s'agit. Je réussis mal
 » dans ma commission. La dame
 » Dupuis ne me dit rien. Il fallut
 » la revoir ; je n'en fçus pas da-

vantage. Cependant elle prit de-
 là occasion de venir souvent chez
 madame la duchesse du Maine ,
 sous prétexte d'avoir à me par-
 ler ; & tous ses discours se rédui-
 soient à des offres de service de
 l'abbé de Verac pour madame la
 duchesse du Maine, en cas qu'elle
 voulût faire faire quelque ouvra-
 ge. Je lui répétai plusieurs fois
 que toutes ses affaires étant ter-
 minées , il n'étoit plus question
 d'écrire. Elle revint à la charge ,
 & me dit que si madame la du-
 chesse du Maine vouloit voir
 l'abbé de Verac , elle en demeu-
 reroit fort satisfaite, & qu'il pour-
 roit lui dire des choses qu'elle se-
 roit bien aise de sçavoir. Je ren-
 dis compte à madame la duchesse
 du Maine de cette proposition
 qui me fut réitérée. Elle refusa
 de voir l'abbé de Verac ; & te-
 nant pour suspect cet empresse-

» ment hors de propos, elle m'or-
 » donna de dire à la dame Dupuis
 » de ne plus revenir. Elle ne fut
 » pas facile à rebuter; elle revint
 » malgré cela sous divers prétex-
 » tes, disant qu'elle avoit des avis
 » importans à donner, dont elle
 » ne vouloit pas s'expliquer avec
 » moi. Je lui ménageai enfin l'oc-
 » casion de voir un moment ma-
 » dame la duchesse du Maine, à
 » qui elle dit quelques mots, qui
 » ne changerent rien aux soupçons
 » qu'elle avoit contre cette fem-
 » me.

» Voilà les seules choses où j'aie
 » eu quelque part, & dont j'aie été
 » informée. Au surplus, j'ai entre-
 » vu que madame la duchesse du
 » Maine se donnoit des mouve-
 » mens, & qu'elle étoit embarras-
 » sée dans quelque affaire dont je
 » n'ai point sçu le détail. J'ai seule-
 » ment remarqué l'extrême frayeur

qu'elle avoit que monsieur le duc
du Maine n'en eût la moindre
connoissance. «

Ce premier février 1720.

*LETTRE à monsieur le Blanc,
en lui envoyant cette pièce.*

MONSIEUR,

Vos ordres réitérés me paroîs-
sent trop indispensables, pour
différer davantage de les exécu-
ter. Voilà donc un récit exact de
ce que je sçais, tant sur les cho-
ses dont vous avez pris la peine
de me parler, que sur celles qui
se sont présentées d'elles-mêmes
à son souvenir. Cela n'a peut-
être ni la forme, ni le style d'une
déclaration, à quoi vraisembla-
blement je n'entens rien. Mais
du moins, monseigneur, vous y
reconnoîtrez ma sincérité & ma
soumission à vos ordres. Si j'ai «

Hiv

manqué d'y satisfaire dès la première fois qu'ils m'ont été signifiés, j'en ai été suffisamment punie par la crainte de m'être attirée votre indignation, plus fautive à mon gré que tous mes autres malheurs. J'ai l'honneur d'être, &c.

Je crois que le régent ne fut pas fort satisfait de cette pièce; mais comme il ne vouloit que l'exécution apparente de la condition imposée pour obtenir notre liberté, il s'en contenta, & il n'en fut fait aucune mention; de sorte qu'on ignora dans le public que j'eusse donné aucun écrit.

Quelques jours après, je vis, étant à ma fenêtre, le lieutenant de roi traverser précipitamment la cour, tenant un papier qu'il me montrait. Il entra chez moi avec un saisissement qui m'étonna. Il n'y a que les peintres qui ont scu

unir l'expression de la joie à celle d'une vive douleur, qui pussent bien rendre ce que je remarquai en lui, lorsqu'il me présenta le papier qu'il tenoit; c'étoit la lettre de cachet pour me faire sortir de la bastille. Vous voila libre, me dit-il, & je vous perds. J'ai souhaité ardemment ce moment-ci; j'aurois donné ma vie pour l'avancer. Mais je vais cesser de vous voir; que deviendrai-je?

Je ne sentis que des mouvemens confus; la joie, s'il y en avoit, ne s'y distinguoit pas. Je regrettois un ami capable d'un attachement que je ne voyois que trop être unique. Je souhaitois de revoir le chevalier de Menil & d'éclaircir mes soupçons, & peut-être ne le craignois-je pas moins. Enfin je désirois de me retrouver auprès de madame la duchesse du Maine, & j'étois effrayée des peines & des fatigues où j'allois retomber. Tous

mes sentimens étoient suspendus ; par la force presque égale d'un sentiment contraire.

Je reçus avec ma liberté l'ordre de me rendre, sur le champ, à Seaux, où étoit madame la duchesse du Maine. J'envoyai au Temple, prier l'abbé de Chaulieu de m'envoyer son carrosse pour me mener chez lui & ensuite à Seaux ; il étoit déjà fort mal de la maladie dont il mourut trois semaines après. Je le vis ; & je remarquai combien, dans cet état, ce qui nous est inutile nous devient indifférent. Il avoit pris grande part à ma captivité, & ne me parut point touché de m'en voir délivrée. Je sentis vivement la perte que j'allois faire d'un ami qui sembloit s'être chargé du soin de répandre de l'agrément dans ma vie, tout autant qu'elle en pouvoit comporter : en effet, j'en eus encore d'occupés de ce qui m'étoit utile ; mais per-

sonne ne reprit cette aimable fonction auprès de moi. Je ne pus rester avec l'abbé aussi longtemps que je l'aurois souhaité. Il fallut partir sans m'arrêter nulle part.

J'arrivai à Seaux sur le soir. Madame la duchesse du Maine étoit à la promenade. J'allai à sa rencontre dans le jardin : elle me vit, fit arrêter sa caleche, & dit : Ah ! voilà mademoiselle de L.... Je suis bien aise de vous revoir. Je m'approchai ; elle m'embrassa, & poursuivit son chemin. Je rentrai dans la maison. On me mena dans la chambre qu'elle m'avoit destinée. Je fus ravie d'y trouver une fenêtre & une cheminée, & d'apprendre qu'il y avoit deux femmes de chambre nouvelles ; une pour remplacer la première qui étoit morte, & l'autre pour occuper ma place dont j'étois destituée. Madame la duchesse du Maine m'avoit fait dire qu'elle vouloit mademoiselle

Rondel, dont on lui avoit rapporté beaucoup de bien , pour femme de garde-robe. La sienne étoit morte en prison. J'en fis le sacrifice volontiers , dans l'espérance que cela la meneroit à quelque chose de mieux, & je pris une jeune sœur qu'elle avoit. Elles ont été l'une & l'autre femmes de chambre de son altesse, vingt ans après.

Il n'y avoit presque personne à Seaux quand j'y retournai. La duchesse d'Estrées s'y étoit rendue aussitôt qu'elle en avoit pu obtenir la permission. Madame la duchesse du Maine n'avoit encore la liberté de voir que fort peu de monde. Elle jouoit au biribi avec les gens de sa maison presque toute la nuit, & dormoit la plus grande partie du jour. On me fit veiller & lire comme auparavant. J'en étois fort désaccoutumée ; & ces exercices pénibles me firent bientôt regretter le repos de ma pri-

son. Madame la duchesse du Maine m'entretint de la sienne, m'apprit tout ce qui lui étoit arrivé, que je ne sçavois point; me parla beaucoup, & me questionna peu. Elle me montra les lettres de madame la princesse, & celles de l'abbé de Maulevrier, dont j'ai parlé ci-dessus. Je reçus celle-ci du pauvre Maisonrouge, le lendemain que je l'eus quitté :

LETTRE.

Le 7 juin.

JUGEZ, ma très-chère pupille (c'est une qualité que je désire que vous vouliez conserver); jugez, dis-je, quelle est ma situation. Je flotte entre la joie & la tristesse. Vous sçavez avec quelle passion j'ai souhaité votre liberté. Elle vous est enfin rendue. A la bonne heure : je l'aurois achetée de la mienne propre.

Mais enfin , qu'il m'en a déjà
 coûté , & que je prévois qu'il
 m'en coûtera ! C'est sans art ,
 sans artifice , que je me décou-
 vre à vous tel que je suis. Ma
 sincérité & la droiture de mon
 cœur vous sont connues. Je ne
 prens nulle précaution pour jus-
 tifier mes différens caprices. J'ai
 désiré ardemment de vous per-
 dre. Je vous ai perdue. J'en suis
 au désespoir. Quelques réflé-
 xions que je fasse sur ma bizar-
 rerie , je ne puis absolument la
 condamner ; excusez-la ; ma che-
 re & digne amie. Je vous aime-
 rai toujours avec toute la ten-
 dresse de mon cœur. Je prendrai
 toute ma vie infiniment de part
 à ce qui vous arrivera d'heureux.
 Votre vertu , votre courage
 m'ont acquis tout entier. Tant
 d'autres belles qualités , que j'ai
 vues de près , me font regretter
 sans cesse ma triste fortune , mais

me feront toujours ressouvenir & que, qui vous a aimé ne doit & jamais cesser de vous aimer. Sur- & tout ayez grand soin de votre & santé. La journée d'hier n'a pas & trop bien influé sur la mienne. & Les différens mouvemens dont & j'ai été agité, ont produit un & contraste qui ne m'a pas fait pas- & ser une trop bonne nuit. On a & bien soin de votre chatte. &

Deux jours après, je demandai permission de faire un tour à Paris, pour retirer beaucoup de choses que j'avois laissées à la bastille, n'ayant pris avec moi que ce qui m'étoit le plus nécessaire. J'avois une extrême impatience de revoir mes vrais amis, & principalement d'entretenir le chevalier de Menil, à qui je donnai avis de cette course par ce billet :

BILLET.

» ENFIN je pourrois vous par-
 » ler, s'il n'arrive encore quelque
 » contretemps. J'espere être lundi
 » dans la matinée à la Présenta-
 » tion, & là nous nous explique-
 » rons sur bien des choses dont j'ai
 » l'esprit & le cœur pleins. En at-
 » tendant, comme rien n'est sûr,
 » je vous dirai toujours ce qui se
 » peut dire, non pas ce que je pen-
 » se de ma situation présente; car
 » vous me croiriez l'esprit déran-
 » gé. En tous cas, c'est l'effet des
 » veilles sans interruption, que
 » j'ai faites depuis que je suis ici.
 » Quoiqu'il en soit, je n'ai pas en-
 » core été dans une disposition
 » plus triste; & si je ne reçois d'ail-
 » leurs la satisfaction qui me man-
 » que, j'ai peur enfin de me man-
 » quer à moi-même.

Je fus le surlendemain chez ma-

dame de Grieu à la Présentation : elle pensa mourir de joie de me revoir. Je trouvai à son parloir le chevalier de Menil qui, loin d'un pareil transport , ne me montra qu'un air embarrassé. Je fus moi-même attérée par sa contenance , dont j'augurai son entier changement.

Il me parla du mauvais état de ses affaires, causé par le dérangement général où il s'étoit compromis en vendant une maison qu'il avoit, & dont je vis qu'il s'étoit défait sans nécessité pour un fonds perdu. Son goût pour cette nature de bien, marquoit clairement qu'il n'avoit jamais eu dessein de vivre que pour lui. Le voile, tantôt plus ou moins épais, qui m'avoit couvert les yeux jusqu'alors, tomba ; & je vis l'abîme où je m'étois précipitée, en m'engageant si légèrement sur de vaines illusions. Pour ne leur plus laisser aucune prise, je

lui demandai qu'étoient donc devenus ses anciens projets ? Il me dit qu'il en désireroit l'exécution autant qu'il eut jamais fait ; qu'il étoit bien éloigné d'y renoncer ; mais qu'il les falloit suspendre , pour voir le tour que prendroient ses affaires ; qu'en attendant , il feroit ce voyage dont il m'avoit déjà parlé dans ses lettres , (il s'agissoit d'aller voir la marquise d'Avaray , ambassadrice en Suisse, son ancienne & intime amie). Rien ne lui paroissoit plus indispensable. Quelqu'envie qu'il eût de la voir , il en avoit encore plus de s'éloigner de moi. Mais toute rebutée que j'étois de lui , je souhaitai de ne m'en pas retourner sans lui parler encore. Je lui dis que je ferois deux jours à Paris, chez madame de Réal, ma plus intime amie , nièce de madame de Grieu ; qu'il m'y trouveroit le lendemain l'après-dîner, s'il vouloit y venir.

Je fus ensuite voir mes amis ; dont vraisemblablement je reçus un meilleur accueil. Il ne m'en reste pourtant aucun souvenir, tant la douleur qui avoit pénétré mon ame, la rendit incapable de toute autre impression. Je fus à la bastille : c'étoit l'objet de mon voyage. J'y vis le lieutenant de roi ; je le trouvai abbatu & malade. J'ai perdu toute idée de ce que nous nous dîmes. Je ne sçais même si nous eûmes aucune conversation particuliere. Je sçais seulement que je lui donnai le petit écrit que j'avois ébauché dans ma prison, qu'il m'avoit demandé avec instance. J'y avois joint cette espece d'épître dédicatoire :

LETTRE.

à monsieur de Maisonrouge.

P U I S Q U E c'est à vous, monsieur, que je dois la liberté d'es-

» prit dont j'ai joui dans ma capti-
 » vité, il est juste que les fruits
 » qu'elle a produits vous soient
 » consacrés. Ils sont de si médio-
 » cre valeur, & en si petite quan-
 » tité, que j'ose à peine vous pré-
 » senter mon offrande qui consiste
 » en quelques réflexions, dont au-
 » cune n'a sa juste étendue, & qui,
 » toutes ensemble, ne parviennent
 » point au but que je m'étois pro-
 » posé dans l'ouvrage, dont ceci
 » n'est qu'un mince fragment. Je
 » ne puis m'excuser ni sur la préci-
 » pitation, ni sur le manque de loi-
 » sir. La paresse & l'indolence,
 » qui naissent & se fortifient dans
 » la solitude, sont les seules cau-
 » ses de la briéveté & de l'imper-
 » fection de cet écrit. Si vous dai-
 » gnez le recevoir comme un té-
 » moignage de ma confiance & de
 » la reconnoissance que je dois à
 » toutes les graces que vous m'a-
 » vez faites, c'en sera une nouvel-

le, dont je conserverai, aussi-bien α
que des autres, un éternel sou- α
venir. α

Je ne sçais ce que je fis le reste
du jour. Le lendemain je reçus une
visite de monsieur de Silly chez
madame de Réal. Il me témoigna
beaucoup de joie de me revoir,
& grande satisfaction de ma con-
duite. Je courus encore par le
monde, & rentrai de bonne heu-
re. Madame de Réal étoit allé à
l'opera. Je n'avois pas voulu l'y
accompagner, ni qu'elle restât pour
me tenir compagnie. Je me pro-
mettois une occupation plus in-
téressante. J'attendis donc; & j'at-
tendis sans fin le chevalier de Me-
nil, qui ne vint point. C'est prin-
cipalement l'impression de cette
cruelle soirée, qui effaça de ma
mémoire ce qui l'avoit précédée
& ce qui la suivit. Je n'ai passé
aucun temps dans ma vie, que je
puisse comparer à celui-là. Je vis

l'infidélité de Menil avérée ; je vis qu'il se dispensoit même de toute mesure d'honnêteté & de bien-
séance avec moi : & ce qui mit le comble à mon désespoir, c'est que je vis en même temps que, tout perfide qu'il étoit, je ne pouvois me détacher de lui.

Madame de Réal revint, & me trouva dans un état où elle ne m'avoit jamais vue, quoique nous eussions passé notre vie ensemble dans la plus intime confiance. Elle voulut sçavoir ce qui me caufoit une douleur si violente. Je le lui avouai, & lui contai toute mon aventure. Je trouvai quelque consolation à épancher mon cœur avec une ame si tendre & si sure. Je l'avois presque élevée, & je la regardois comme ma fille. C'étoit une femme extrêmement aimable, exempte de toute prétention, douce, sensée, ayant beaucoup d'esprit sans le sçavoir, & d'agrément sans songer à plaire.

Quoique l'entretien que j'eus avec elle m'eût un peu foulagée, je passai la nuit dans une agitation qu'aucun instant de sommeil ne calma. Dès que la pointe du jour parut, j'écrivis au chevalier de Menil.

Il vint chez madame de Réal avant mon départ. Il n'avoit manqué la veille que par une méprise. On lui dit à la porte que j'étois sortie. Enfin il n'eut pas ce tort-là; mais il lui en restoit tant d'autres, que je n'en fus guere plus contente, comme je le lui témoignai par mes lettres, lorsque je fus retournée à Seaux.

J'en reçus en même temps une de madame de Vauvray, qui me marquoit que le peu de loisir que j'avois eu de me faire habiller & de m'instruire des modes, auroit le soin qu'elle prenoit de m'en envoyer un échantillon. La lettre étoit accompagnée d'une

cassette contenant l'habillement d'une femme, depuis la tête jusqu'aux pieds, & tout ce qui peut entrer dans notre parure; le tout du meilleur goût du monde. Je fus touchée d'une attention si galante dans une conjoncture qui la rendoit convenable. Tout ce que j'avois porté en prison s'y étoit usé par laps de temps; & j'en étois sortie ce qui s'appelle déguenillée. Je fus donc revêtue par les soins d'une amie, dont je n'ai pu reconnoître la générosité que par le souvenir que j'en conserve.

Je me vis assez fêtée, après ma sortie de prison. La médiocre part que j'avois eue dans une affaire d'un si grand éclat, me donna une sorte de lustre. La conduite convenable que j'avois tenue m'attira plus d'approbation qu'au fond je n'en méritois par le peu qu'il m'en avoit coûté. Mais nos actions ne peuvent être appréciées par leur valeur

valeur intrinsèque non connue : la position qui les met au jour en décide le prix. Mes anciens amis, flattés de cette espece de succès, se réchauffèrent pour moi. Bien des gens qui ne me connoissoient pas, voulurent me connoître ; & j'aurois joui de beaucoup d'agréments, si le malheureux poison dont mon ame étoit imbibée ne l'avoit rendue impénétrable à toute satisfaction.

Cependant madame la duchesse du Maine étoit encore dans de très-grandes peines : il m'étoit plus facile d'y prendre part, que je n'aurois pu faire à ses plaisirs. Beaucoup de gens s'étoient éloignés d'elle, crainte de déplaire au régent, avec qui, malgré l'apparente réconciliation, on ne la croyoit pas bien. Elle voyoit peu de monde. Le cardinal de Polignac & Malesieu étoient encore dans leur exil. Mais ce qui l'affligoit par-

dessus tout, monsieur le duc du Maine s'obstinoit à rester à Clagny, & ne vouloit point la voir. Il lui fit faire la proposition de régler une somme pour la dépense de sa maison, & d'en prendre l'administration elle-même. Ces vues de séparation lui furent odieuses; & elle ne voulut rien écouter qui tendît à cette fin. Elle mit au contraire tout en œuvre pour le rapprocher d'elle; lui fit parler par madame la princesse, par tous les gens qui pouvoient avoir accès auprès de lui, même par madame de Chambonnas, à qui elle fit si parfaitement sa leçon, qu'elle parla merveilleusement bien. Enfin, pour l'attaquer par la conscience, elle employa le cardinal de Noailles. Monsieur le duc du Maine, pressé de tous côtés, ne put refuser du moins une entrevue qui se fit dans une maison de Landais, secrétaire général de l'artillerie, à Vaugirard.

Ce prince s'y rendit ; & madame la princesse y mena la duchesse du Maine. Elle employa beaucoup de prévenances de sa part , qui ne firent pas , sur l'esprit de monsieur le duc du Maine , tout l'effet qu'elle en attendoit. S'il n'avoit eu qu'un mécontentement véritable , sa résistance n'eût pas été si longue ; mais un ressentiment concerté ne se peut vaincre que par des raisons qui en persuadent l'inutilité. C'est ce qu'à la fin on lui fit voir , & il se rendit.

Il revint donc à Seaux , & y vécut à peu près comme à son ordinaire , toujours préoccupé cependant des ménagemens qu'il falloit observer. C'est dans cet esprit qu'il ne voulut pas que Malefieu , revenu d'exil , reparût auprès de lui. Il resta avec sa famille à Châtenay , terre démembrée de la baronnie de Seaux , donnée en toute propriété à lui & sa postérité par

monſieur le duc du Maine. Madame la duchefſe du Maine ſouffroit impatiemment cette abſence, dont elle ne ſe dédommageoit que par un perpétuel commerce d'écriture.

Madame de Maleſieu, ſa femme, l'avoit ſuivi dans ſon exil, & étoit reſtée auprès de lui depuis ſon retour. Elle étoit gouvernante de mademoiſelle du Maine, qu'on laiffa au couvent de Chail-
lot, juſqu'à ce que tout fût rentré dans l'ordre accoutumé.

Le cardinal de Polignac dans ſon abbaïe d'Anchin, pas moins intimidé que le duc du Maine, n'oſoit avoir la moindre relation avec madame la duchefſe du Maine. Elle étoit cependant fort empreſſée de lui juſtifier ſa conduite. Elle profita de l'occaſion d'un voyage que le fils de madame de Chambonnas faiſoit en Flandres, pour lui écrire & lui envoyer la

copie de sa déclaration. Il craignit de jeter les yeux sur ces papiers, & les remit à un homme de confiance, qui l'assura qu'il les pouvoit lire sans danger. Quoiqu'il dût voir, par l'examen de cette pièce, le soin que madame la duchesse du Maine avoit pris de pallier ce qui le regardoit, & lui en sçavoir gré, il s'obstina par une vaine frayeur à n'avoir aucun commerce avec elle, & ne lui rendit qu'une simple visite de cérémonie, quand il fut de retour. Il ne voulut pas même (tant la punition l'avoit rendu circonspect) se trouver à la noce du marquis de Chambonnas avec mademoiselle de Ligne, où il fut invité comme parent, parce qu'elle se faisoit à l'arsenal chez madame la duchesse du Maine, & qu'elle y devoit être.

Quelque temps après, la mort du pape l'ayant appelé à Rome,

il vint prendre congé d'elle , & parut s'en rapprocher. Il l'assura , en la quittant , qu'elle auroit souvent de ses nouvelles ; & qu'il reprendroit avec elle , lorsqu'il seroit revenu , la conduite d'un véritable ami , dont il avoit suspendu les devoirs pour ôter tout ombra-ge au régent. Malgré ces bons propos , la crainte demeura la plus forte , & l'on n'entendit pas parler de lui.

Cependant madame la duchesse du Maine regagna peu à peu sa pleine liberté. Les personnes éloignées d'elles , de gré ou de force , s'en rapprocherent. Malesieu revint à Seaux. Elle vit du monde sans restriction ; alla à Paris quand il lui plut ; y demeura tant qu'elle voulut. Monsieur le duc du Maine étoit rentré dans l'exercice de ses charges ; & il ne restoit plus de traces de leurs malheurs , que la dégradation du rang de ce prince,

& des princes ses enfans. Il n'y fut réintégré que sous le ministère du cardinal de Fleury. En attendant que j'en sois là, si tant est que j'y vienne, je reprends la suite de ce qui me regarde.

Je perdis ma mere, peu après ma sortie de prison. Elle étoit depuis longtemps dans un couvent, accablée de souffrances, & mal à l'aïse. Quoique je la connusse à peine, je la regrettai beaucoup; & d'autant plus, que je commençois à me voir en état de la mieux secourir.

Avant que je fusse à la bastille, monsieur de Valincourt m'avoit fait faire connoissance avec monsieur & madame Dacier. Il m'avoit même admis à un repas qu'il donna pour réunir les *Anciens* avec les *Modernes*. La Motte à la tête de ceux-ci, vivement attaqué par madame Dacier, avoit répondu poliment, mais avec force. Leur

combat, qui faisoit depuis longtemps l'amusement du public, cessa par l'entremise de monsieur de Valincourt, leur ami commun. Après avoir négocié la paix entre eux, il en rendit l'acte solennel dans cette assemblée, où les chefs des deux partis furent convoqués. J'y représentois la Neutralité. On but à la santé d'Homere, & tout se passa bien.

Monsieur & madame Dacier prirent beaucoup de part à ma captivité, & m'en donnerent des témoignages autant qu'il leur fut possible. Ils n'en prirent pas moins à ma délivrance; & monsieur Dacier, tout affligé qu'il étoit de la maladie dangereuse de sa femme, m'écrivit une lettre pour elle & pour lui, remplie de la plus grande estime & du plus tendre intérêt à ce qui me regardoit. Il perdit cette femme célèbre, si précisément faite pour lui. Sa douleur fut

de celles où l'on sent l'impossibilité de réparer sa perte. J'en compris l'étendue , & lui témoignai par une lettre combien j'en étois touchée. La réponse qu'il me fit , marquoit l'excès de son affliction , & le gré qu'il me sçavoit de la part que j'y prenois. Je lui écrivis six semaines après, de la part de madame la duchesse. Je vis dans sa réponse le même degré de sensibilité que dans les premiers momens de son malheur. J'y compatis véritablement , & puis je n'y pensai plus.

Environ un an après , la duchesse de la Ferté , que ma captivité avoit ranimée pour moi , me dit , revenant de Versailles : J'ai trouvé chez le maréchal de Villeroi ce pauvre Dacier ; il fait peine à voir. Il nous a dit qu'il étoit aussi affligé que le premier jour , & prêt à mourir de désespoir. Eh bien ! lui ai-je dit , il n'y a qu'un moyen de vous

consoler : il faut vous remarier. Bon dieu ! s'est-il écrié ; quelle femme pourroit remplacer celle que j'ai perdue ? Mademoiselle de L. . . , ai-je répondu. Il est demeuré tout étonné ; & après quelques momens de réflexion , il a repris : C'est la seule dans le monde avec qui je pusse vivre, & qui n'offensât pas la mémoire de madame Dacier. Le maréchal & moi , le voyant ébranlé , avons appuyé la proposition , & nous l'avons tout-à-fait disposé à l'entendre. Je veux qu'il vous épouse ; c'est un homme célèbre , qui a du bien : vous remplacerez une femme illustre ; ce mariage fera aussi honorable qu'utile. Je sentis ce qu'elle me disoit, & lui témoignai beaucoup de reconnaissance du soin qu'elle vouloit bien prendre encore de mon établissement. Elle m'assura qu'elle suivroit cette affaire & la meneroit à bien. Cependant des distractions

survinrent ; la duchesse fit un voyage de campagne , & cette idée s'éloigna. J'en parlai à monsieur de Valincourt , qui la trouva avantageuse , & prit des mesures plus suivies pour la rendre effective. Il étoit ami de monsieur Dacier ; il l'amena sans peine à lui confier ce que lui avoit dit la duchesse de la Ferté. Il lui avoua que ce propos , quoique jetté légèrement , lui avoit fait une forte impression ; & qu depuis ce moment - là , il n'avoit songé qu'aux moyens de me faire agréer ses vues. Monsieur de Valincourt se chargea de m'en parler , & de lui faire sçavoir mes dispositions.

L'amour insurmontable de la liberté & du repos , me faisoit désirer depuis longtemps tout ce qui me pouvoit procurer l'un & l'autre. Monsieur de Valincourt fut chargé d'une réponse favorable , néanmoins dépendante du con-

sentement de monsieur & de madame la duchesse du Maine.

Monsieur Dacier, charmé de cet heureux commencement, accepta avec une extrême joie la proposition que lui fit monsieur de Valincourt de lui donner à dîner avec moi la première fois que je pourrois aller à Paris. Cela s'exécuta peu après. Nous eûmes un long entretien, où il me témoigna la volonté de faire pour moi tout ce qui pourroit dépendre de lui, & ne me laissa que le soin d'obtenir le consentement de mes maîtres.

Quoique je n'eusse rien du mérite de madame Dacier, l'espérance de revivre avec quelqu'un qu'il pût estimer, enflamma monsieur Dacier d'une espèce de passion pour moi, plus vive que son âge, & l'état dans lequel il étoit, ne sembloient le comporter. Plus sa douleur & la tristesse qui en résul-

toit étoient insoutenables , plus le soulagement qui s'y offroit lui parut nécessaire. Il souhaita donc ardemment de conclure l'engagement qu'il avoit projeté , & n'épargna rien pour y réussir. Il porta chez monsieur de Valincourt le mémoire de son bien qu'il me donnoit en entier ; & fit voir que les avantages qu'il me faisoit , iroient à vingt-cinq mille écus , sans compter son logement au Louvre , & une partie de ses pensions , qu'on crut facile de me faire assurer. La duchesse de la Ferté , qui à son retour avoit repris l'affaire à cœur , avoit parlé de cet article à madame de Ventadour , à l'évêque de Fréjus alors précepteur du roi , & au maréchal de Villeroi , qui lui avoient promis d'obtenir cette grace , pour faciliter une affaire qu'ils approuvoient.

Il n'étoit plus question que de l'agrément de madame la duchesse

du Maine , & c'étoit le plus difficile. A la premiere proposition qui lui en fut faite , elle se révolta , dit que je lui étois nécessaire , & qu'elle ne pouvoit consentir à un établissement qui m'éloignoit d'elle. Quelqu'avantageux qu'il me fût , je ne voulois pas l'accepter contre son gré , & ne le pouvois guere avec bienséance , ni sans me voir frustrée de toute récompense d'un long service. Je demandai du temps pour gagner peu à peu son esprit , & pour la résoudre à cette séparation , que j'envisageois moi-même avec répugnance. J'en avois d'ailleurs à ce nouvel engagement ; & je me plaïsois à éluder une affaire trop bonne pour vouloir la manquer , & point assez séduisante pour en presser la conclusion.

Toute indignée que j'étois contre le chevalier de Menil , les sentimens que j'avois eus pour lui , ca-

chés au fond de mon cœur, y agissoient encore sourdement, & contrebalançoient mes plus grands intérêts. La nouvelle passion qu'il avoit prise pendant son exil en Anjou, pour une de ses parentes, dont j'ai parlé avec le peu d'estime qu'elle méritoit, ne fit que m'apprendre sa légèreté, sans exciter ma jalousie. Ce voyage, & le séjour de sept à huit mois qu'il fit en Suisse, peu après ma sortie de prison, malgré la douleur que j'en ressentois, dont toute ma dissimulation à cet égard ne put lui dérober la connoissance, me convinquirent de son insensibilité pour moi. Son retour suivi d'un second voyage en Anjou, autant fait pour m'éviter, que pour retrouver mon indigne rivale; sa froideur & son embarras, lorsque je le revis dans l'intervalle de ses voyages; l'aveu de son changement que je lui demandai, & qu'il m'accorda; cet

entier abandon de sa part de toute prétention sur moi, me rendoient bien le droit d'en disposer sans son aveu, mais ne m'en avoient pas encore acquis la possibilité. Je ne pus donc m'empêcher de sonder ses sentimens sur les premières propositions qui me furent faites d'un nouvel engagement. Je lui écrivis en Anjou où il étoit alors.

Sa réponse fut semblable à ces oracles mystérieux, dont les divers sens ne manquent pas de se prêter à ce que l'on désire. J'y vis du regret de me perdre, quelque espérance éloignée de renouer les anciens projets; le tout recouvert d'une généreuse préférence de mes intérêts à toute autre chose; enfin plus de sentiment qu'on ne m'en avoit montré depuis longtemps. Et peut-être y avoit-il du vrai: il n'est rien de si indifférent qu'on ne tâche de refaire au moment qu'il nous échappe.

Madame la duchesse du Maine avoit sçu, au retour de sa prison & avant que je fusse sortie de la mienne, ma liaison avec le chevalier de Menil & ses prétendus desfeins. Elle m'en parla, quand je fus revenue, assez négligemment. Le peu de disposition que je lui vis à les favoriser, me piqua. Elle m'interdit de le voir chez elle, sous prétexte de sa proscription, & parut ne se prêter à rien de ce que je pouvois désirer à cet égard. Il me fut aisé de connoître qu'elle ne vouloit que me retenir auprès d'elle. Mais lorsqu'elle entendit parler des propositions de monsieur Dacier, elle parut vouloir favoriser mes anciens projets. Elle me dit qu'elle en avoit désiré le succès; que les conjonctures ne lui avoient pas permis d'y travailler; qu'elle n'étoit plus obligée à tant de circonspection; que si je préférerois ces premières vues à celles

qui se présentoient alors , elle ne manqueroit ni de volonté , ni de moyens pour les suivre ; qu'elle s'y employeroit d'autant plus, que cet établissement m'éloigneroit moins d'elle , & lui sembloit d'ailleurs infiniment plus agréable pour moi que celui dont il étoit question. Elle ne se contenta pas de ces propos généraux ; elle entra en détail ; me dit qu'il pouvoit vaquer des places considérables dans la maison de monsieur le duc du Maine , qui seroient parfaitement bien remplies par le chevalier de Menil , suppléeroient à ce qui pouvoit manquer à sa fortune , & lui ôteroient les prétextes qu'il avoit pris d'éluder ses engagements avec moi.

Si je n'eusse été conduite que par mes lumieres , quelques médiocres qu'elles pussent être , j'aurois aisément découvert le piège. Mais le sentiment toujours aveu-

gle m'y fit donner. Je ne me rendis pourtant pas d'abord, toute ébranlée que j'étois. Ma déférence aux conseils de mes amis me soutenoit encore. Monsieur de Valincourt & madame de Réal me représentoient sans cesse les avantages réels de mon établissement avec monsieur Dacier, le bien & l'indépendance que j'acquérerois du moins par la suite ; & me pressoient de le conclurre. Il est vrai que madame de Lambert, toute *moderne*, peut-être par dégoût d'un chef du parti opposé, me peignit comme fort triste la vie que je menerois avec monsieur Dacier. Que ferez-vous, me dit-elle, d'un homme tout hérissé de grec ? & quel cas fera-t'il de vous qui n'en sçavez pas un mot ?

Cependant il employoit diverses personnes pour solliciter, auprès de monsieur & de madame la duchesse du Maine, leur consen-

tement. Madame de Chiverny ; de ses amies, pria madame la duchesse d'Orléans d'en parler à madame la duchesse du Maine. Le prince de Conti, auprès de qui il avoit accès, parla aussi en sa faveur. Tant de moyens inutilement employés, divulguerent l'affaire & la rendirent publique. Elle fut généralement approuvée ; chacun m'en faisoit compliment, & même à madame la duchesse du Maine, qui ne le recevoit rien moins qu'agréablement.

Je voyois cependant monsieur Dacier de temps en temps, ou chez monsieur de Valincourt, ou chez madame de Réal ; il m'écrivoit souvent, & s'attachoit de plus en plus à moi. J'eus entr'autres une conversation avec lui, dans laquelle il me marqua un empressement qui me fit reculer. Je sentis l'inconvénient de trouver dans un mari, un degré d'af-

fection auquel on ne peut répondre. J'étois allée à Paris; je revins à Seaux, l'esprit tout rempli de cette idée. Madame la duchesse du Maine en profita sans le sçavoir; elle eut une conversation avec moi sur ce sujet, dans laquelle je lâchai pied. Elle la commença par des discours remplis d'amitié, exagéra la nécessité dont je lui étois, le chagrin qu'elle auroit de mon éloignement, & enfin me dit: Vous n'avez pas sans doute une inclination invincible pour monsieur Dacier? il ne s'agit que de fortune. A quoi peuvent monter les avantages qu'il vous fait? Je les lui détaillai. C'est peu de chose, me dit-elle. Je puis faire & ferai beaucoup plus pour vous, si vous me faites ce sacrifice. Voyez ce que vous voudrez. Madame, lui dis-je, je me suis donnée à vous, & je ne m'y vendrai pas. Votre altesse peut disposer de moi,

comme il lui plaira. Ne songez plus à cette affaire, reprit-elle; & moi, je songerai à vous donner toutes sortes d'agrémens. En effet, elle multiplia ceux qu'elle me donnoit déjà, me mit de ses promenades, me fit entrer dans ses parties de plaisirs, & me traita à peu de choses près comme les dames de sa maison.

Monsieur de Valincourt fut très-fâché que je me fusse désistée si légèrement, & sans m'être assurée de rien. Je crus qu'on n'en sentiroit que mieux ce que j'avois fait. Je n'aurois pourtant pas dû ignorer que la distraction des plaisirs, ou l'attention à de plus grands objets, empêchent les princes de se souvenir de ces sortes de choses.

Cet ami zélé tâcha de me persuader que ce que j'avois dit à madame la duchesse du Maine n'étoit qu'un compliment, & voulut encore suivre cette affaire. Mais

monsieur Dacier , déjà attaqué d'un mal considérable dès le temps qu'elle fut entamée , se trouva hors d'état de répondre à ses vues , & demanda à son tour un délai. Je fus le voir chez lui. Il quitta l'académie où il étoit dans ce moment , pour me venir trouver. Il monta vîte , & ne pouvoit presque plus parler. Le mal qu'il avoit dans la gorge le suffoquoit. Il me témoigna cependant encore un grand désir & beaucoup d'espérance de vivre avec moi. Quoiqu'il me parût dans un état bien dangereux , je fus infiniment surprise d'apprendre sa mort deux jours après cette visite.

Madame la duchesse du Maine, un peu déconcertée à cette nouvelle , me marqua le regret qu'elle avoit de m'avoir empêchée de profiter du bien qu'il vouloit me faire. L'estime & l'amitié qu'il m'avoit témoignée , me le firent

encore plus regretter , que la foible espérance qui me restoit de renouer avec lui. J'eus tout le loisir de sentir l'irréparable faute que j'avois faite , de manquer une si belle occasion de me procurer le repos & la liberté.

Le chevalier de Menil , revenu de son second voyage , étoit plus éloigné de moi que jamais. Le peu de devoirs qu'il me rendoit lui étoient si à charge , que je le priaï de s'en dispenser. Il fit peu de résistance , & nous ne nous vîmes que quand le hazard nous faisoit rencontrer ; quelquefois chez madame de Menou sa parente & son amie , avec qui j'avois fait connoissance , & pour qui j'avois pris beaucoup d'estime & d'amitié.

Cette autre parente d'Anjou , si différente de celle-ci , vint à Paris. Il la logea chez lui , & se passionna pour elle à un excès qui fut connu de tout le monde. Il vou-
lut

lut que je la visse : peut-être crut-il que c'étoit sa justification ; car je ne pense pas qu'il voulût s'honorer du sacrifice qu'il lui avoit fait de moi. Quoiqu'il en soit, il l'engagea à me faire des prévenances auxquelles je crus devoir répondre, pour n'en pas user avec elle autrement qu'avec une autre. Peut-être aussi ne fus-je pas fâchée de considérer l'écueil où j'avois échoué. Elle m'écrivit, me pria à dîner chez monsieur de Menil avec monsieur de Fontenelle & d'autres gens de mes amis, lorsque je pourrois aller à Paris. J'y fus, je la vis ; je la trouvai, comme elle étoit, grande & bien faite, point belle, encore moins jolie, l'esprit & les manieres de province ; les autres la virent de même. Ce fut ma plus solide consolation de connoître à quoi tenoit l'attachement dont j'avois fait tant de cas ; & je ne songeai plus qu'à en

effacer le triste souvenir. Parmi les distractions qui s'offrirent à moi, celle qui tint plus de place dans mon esprit, vint du côté de monsieur de Silly. J'ai dit qu'il s'empressa de me voir, quand je sortis de la bastille. L'espece de lustre que j'y avois acquis, ne lui fut pas indifférent. Il me chercha quand je vins à Paris, & fut plus en relation avec moi qu'il n'y avoit encore été. Il étoit alors extrêmement occupé d'une grande passion qu'il avoit prise pour une personne plus distinguée par son rang que par sa beauté. Séduit principalement par l'opinion de son mérite, il s'étoit persuadé qu'elle auroit été incapable de foiblesse pour tout autre que pour lui. Cette victoire remportée sur la vertu qu'il n'avoit gueres trouvée en son chemin, donna à ses sentimens plus d'ardeur que n'auroient fait d'autres charmes auf-

quels il étoit plus accoutumé. Il embellissoit chaque jour cet ouvrage de son imagination des traits qui pouvoient mieux l'orner. Mais plus les illusions sont flatteuses, plus leur destruction est piquante. Il s'aperçut ou crut s'apercevoir que cette femme, dont il se croyoit l'unique objet, jettoit ses regards sur d'autres. Ne pouvant supporter le chagrin qu'il en conçut, il me le confia, & toute son aventure. Cette confiance me déplut. J'y vis pourtant avec plaisir l'ignorance où il étoit de l'intérêt que j'aurois pu y prendre. Il me demanda conseil. Je lui dis que j'écouterois volontiers le récit de ses peines & de ses sujets d'inquiétude, parce que je m'intéressois à lui; que ma façon de penser ne me permettoit rien de plus pour son service; que d'ailleurs, peu propre à tous égards à ce dont il s'agissoit, j'étois surprise qu'il eût vou-

lu m'y faire entrer. Il me conjura, par toute l'amitié que je lui avois toujours témoignée, de vouloir du moins l'entendre. J'y consentis, & ce n'étoit pas peu faire; car il avoit tant de choses à dire qui portoient toutes sur rien, & quand il les avoit dites il les répétoit tant de fois, que j'admirois ma patience à l'écouter. Il ne se contentoit pas de parler, il m'écrivoit des volumes. Je ne pouvois douter qu'il n'eût une passion violente. Cependant il prit la résolution de la sacrifier à sa vanité, qu'il croyoit outragée. Il me fit part de ce dessein. Je lui dis d'y bien penser; & lorsque je l'y vis assez affermi, je devins plus complaisante à lui dire mon avis, trouvant que les ruptures pouvoient être de ma compétence. Il voulut entamer celle-ci par une lettre, dont il me pria avec instance de lui donner le modèle, parce que le trouble de son esprit le met-

roit hors d'état d'écrire rien de suivi. La tranquillité du mien n'étoit pas un moindre obstacle pour trouver ce qu'il falloit dire. Cependant l'envie de lui plaire, & peut-être (quoique sans prétention) le désir de le détacher de quelqu'un que j'aimois mieux qu'il n'aimât pas, me fit faire une lettre dont il fut content. Il la copia, & l'envoya à la dame, qui en fut outrée, & demanda avec les dernières instances de le voir. Il ne le vouloit pas. Nouvel embarras pour tourner son refus, & nouvelle priere qu'il me fit de lui fournir cette pièce. Celle-ci en attira une autre. J'étois embarquée, il fallut aller jusqu'au bout. Une femme de grande considération dans le monde étoit dans la confidence de cette affaire, & s'y étoit prêtée, à ce qu'elle prétendoit, pour sauver la réputation de

son amie, & la garantir de sa propre imprudence.

Monsieur de Silly fort lié avec elle avoit pris le temps de son absence pour rompre avec sa protégée. Celle-ci écrivit son désastre à leur amie commune, qui adressa une lettre fulminante à l'amanterseur. Il me l'en voya, & voulut encore que j'y répondisse. Tout cela se passoit pendant que j'étois à Seaux, où je recevois tous les jour des couriers de sa part, avec des missives sans fin. Rien ne m'a si bien fait connoître l'invincible pouvoir qu'une première inclination avoit laissé prendre sur moi, que la complaisance avec laquelle je suivis le cours de cette affaire.

La dame confidente revint de la campagne. J'étois fort de ses amies. Elle sçavoit mes liaisons avec monsieur de Silly, & me fit des plaintes de lui, m'assurant qu'il

n'avoit fait que jouer la personne à qui elle s'interessoit. Je lui dis que je croyois scavoir bien le contraire. Ah! dit-elle, si vous aviez vu les lettres qu'il lui a écrites, vous seriez convaincue qu'il n'a jamais eu le moindre sentiment pour elle. Effectivement elles ne parloient pas d'un cœur touché; mais aussi ce n'étoit pas lui qui les avoit faites.

Cependant la maîtresse abandonnée ne pouvant obtenir l'entretien qu'elle lui demandoit, & ayant sçu que nous avions fait partie d'aller dîner chez son amie & la nôtre, dans une maison de campagne qu'elle avoit près de Paris, elle s'y trouva. Je fus extrêmement surprise de cette rencontre; & plus encore de ce que, sans prétexte ni mesure, elle emmena M. de Silly dans le jardin quand on fut hors de table, & l'y retint si longtemps, qu'enfin l'heure où je de-

vois me rendre à Seaux approchant, & lui s'étant chargé de m'y remener, je fus obligée de l'en faire avertir. Il n'arrivoit pourtant point. J'en marquois mon embarras à la maîtresse de la maison. Elle en ressentoit plus que moi, de me voir témoin d'une scène si ridicule qui se passoit chez elle, & dont elle n'ignoroit pas le jugement que je porterois. Comme elle vit que les messages étoient inutiles, elle fut elle-même avec moi dans le jardin les chercher, pour rompre l'entretien. Nous le trouvâmes encore fort animé, quand nous les joignîmes ; ce n'étoit pas par l'amour, mais par des passions plus violentes. La femme étoit à moitié échévelée, & ne ressembloit pas mal à une furie. Son amant gardoit un sens froid plein de ressentiment.

Il me remena, & m'apprit qu'il n'avoit été convaincu de rien de

ce qu'elle lui avoit dit pour sa défense ; qu'elle avoit refusé de se soumettre à ce qu'il exigeoit d'elle pour le garantir de nouveaux soupçons ; & qu'il étoit plus affermi que jamais dans ses premières résolutions. En effet , il résista à toutes les attaques , & ne renoua point avec elle ; mais il en demeura si occupé , qu'il ne cessoit de m'écrire toutes ses démarches , & d'y joindre de longs commentaires. Il y en eut quelques-unes qui l'offenserent ; & dans son dépit , il fit , quoiqu'il n'en eût jamais fait , des vers fort piquans contre elle , qu'il m'envoya en me marquant le dessein où il étoit de les répandre. Je m'y opposai si fortement , qu'il céda à mes raisons. Il continua long-temps de m'entretenir & de m'écrire sur ce sujet. Les peintures naïves qu'il me faisoit des divers mouvemens de son ame , m'intéressoient. Je l'écoutai,

& lui répondis; tant qu'il eut à
 parler. Il garda les lettres que je lui
 avois écrites sur cette affaire, &
 presque toutes celles qu'il avoit
 eues de moi depuis ma prison. Il
 avoit pris des mesures pour me
 les faire rendre avec beaucoup
 d'autres papiers, si je lui survi-
 vois. Ils m'ont été fidelement re-
 mis après le tragique événement
 de sa mort. Le reste de ma vie, quoique
 long, ne contient presque plus
 rien dont le récit m'intéresse. Je
 n'avois plus de relation avec le
 chevalier de Menil. Quelques
 idées que j'avois eues de récom-
 penser le fidele attachement du
 pauvre Maisonneuve, & d'unir
 mon sort au sien, furent décon-
 certées par la mort. Une maladie
 de langueur qui lui prit peu après
 notre séparation, l'obligea l'année
 suivante d'aller prendre l'air & les

eaux de son país, où il mourut.
Je le regrettai infiniment plus que
je n'avois sçu le priser.

Je me vis dénuée de tout objet.
Le défaut de sentiment me fit tom-
ber dans une espece d'anéantisse-
ment pire que l'entiere cessation
de la vie. Je la pris en dégoût, &
le monde en horreur. Je ne dési-
rois plus que de m'en séquestrer.
M. de Valincourt, toujours de mes
amis, mais que sa grande dévo-
tion tenoit presque dans une con-
tinuelle retraite, approuva non seu-
lement le dessein de la mienne dont
je lui fis confidence, mais travailla
à m'en procurer les moyens. Il sol-
licita, dans cette vue, une petite
pension pour moi, qu'il obtint.
Mais comme la négociation en fut
longue, les obstacles qui survin-
rent, suspendirent mon projet.
Madame la duchesse du Maine
tomba dangereusement malade, &
fut longtemps à se rétablir. Elle

me témoigna tant de confiance & d'amitié dans cette occasion , où je fis de mon côté tout ce qui se pouvoit faire , que je ne sçus plus comment lui annoncer mon dessein. Je pensai que le temps pourroit amener quelque conjoncture plus convenable. Je continuois de rouler cette idée dans mon esprit , lorsque le chevalier de G. . . , qui s'étoit donné pour attaché à moi avant mon séjour à la bastille , & à qui je confiai , quand j'en sortis , que j'avois pris des engagements plus sérieux , m'entretint de l'idée qu'il avoit qu'un homme attaché dans notre maison par plusieurs liens , avant que j'y fusse , étoit alors touché pour moi de sentimens plus forts que l'estime ordinaire. Il me dit qu'il l'avoit entendu parler en des termes qui ne lui permettoient pas d'en douter.

Quoique nous vécussions en même lieu , nous n'avions nul com-

merce ensemble. Son humeur fiere le rendoit peu sociable, je n'étois point prévenante; & nous ne nous parlions presque jamais. J'en faisois cas pourtant. On sentoit en lui une exacte & délicate probité. Son courage à risquer de déplaire en disant vrai, son exemption de flatterie, vertus aussi rares dans les petites cours que dans les grandes; tout cela joint à des sentimens nobles, à une réputation avantageuse dans son métier d'homme de guerre, lui avoit acquis mon estime. Quoique je regardasse comme une vision ce qu'on m'avoit dit de sa prévention pour moi, j'en eus plus d'attention pour lui. Curiosité de m'en éclaircir; ennui de mon oisiveté; penchant à se reprendre à quelque chose, quand on ne tient plus à rien; le tout si bien caché dans les secrets replis de mon ame, que je ne m'en doutai pas, me porta

à lui faire quelques prévenances ,
à profiter des occasions de l'entre-
tenir, que bientôt il fit naître , en
cherchant les lieux où il pouvoit
me rencontrer. C'étoit l'été, nous
étions à Seaux ; & j'allois tous les
soirs me promener seule dans un
parterre, sous les fenêtres du châ-
teau. Il s'accoutuma à m'y venir
joindre si régulièrement, qu'il ne
se passoit pas de jour que nous
ne nous entretenions assez long-
temps. La première fois qu'il y
manqua, je sentis un trouble que
je ne connoissois plus. Je com-
mençai à craindre les horreurs d'u-
ne nouvelle passion. Disposée na-
turellement & accoutumée par un
long usage à m'attacher, je n'avois
plus la force de me passer de cette
espece de soutien : mais alors je
sçavois qu'un tel appui chancelant
lui-même, tombe sur celui qui s'y
repose, & ne manque guere de
l'écraser. La contrariété qui se

trouvoit entre mes connoissances fondées sur l'expérience, & le penchant qui m'entraînoit, me mirent dans un état violent. Je résolus d'étrouffer dans sa naissance ce sentiment qui m'effrayoit; je lui trouvai plus de force que je ne lui en croyois; il en prit même de nouvelles, des efforts que je fis pour le combattre. En voulant éviter l'objet qui me devenoit redoutable, j'affermis son idée dans mon esprit; de telle sorte, qu'elle devint comme un point fixe que je ne puis comparer qu'à ce qu'on éprouve dans le transport au cerveau, d'une idée qui nous persécute sans relâche. J'en fis dès-lors la comparaison, & j'en tirai de fâcheux pronostics.

Le soin de fuir me fit plus rechercher; ce que je dis pour rompre tout commerce, donna des indices de mes sentimens. Le cœur ne manque guère de trahir la rai-

fon ; quelque leçon qu'il en ait reçue. Cette découverte donna plus d'activité aux empressements qu'on avoit pour moi : la vanité s'y mêla, & prit toutes les apparences du sentiment. Je m'y mépris, comme il arrive ordinairement : mes liens en devinrent plus forts ; j'en connus mieux la nécessité de les rompre. Le caractère & la situation de la personne dont il s'agissoit, ne me laissoient rien entrevoir qui pût autoriser cette nouvelle passion. Elle me tyrannisa, sans me soumettre ; m'aigrit contre moi-même, & ne me fit éprouver que des amertumes.

Madame de Réal me vint voir à Seaux au fort de mon désespoir. Quelque confiance que j'eusse en elle, je voulois lui cacher une foiblesse que le nombre de mes années, & les tristes expériences que j'avois faites, rendoient impardonnable. Elle s'aperçut de mon

trouble, me pressa de lui en apprendre la cause : je ne lui répondis que par mes larmes ; elles la mirent sur la voie. Je vois, me dit-elle, que, lassée de votre indifférence, vous avez pris quelque goût que vous désapprouvez ; & pour qui ? Elle me nomma un jeune prince fort aimable. Hélas ! non, lui dis-je ; mes inclinations sont bizarres : je suis accoutumée d'aimer des gens qui ne me plaisent pas. En effet, l'homme à qui je m'étois attachée, n'étoit point propre à plaire. Il avoit pourtant fait des conquêtes brillantes ; mais la vanité qu'il en avoit tirée, jointe à celle qui lui étoit naturelle, assortie à une humeur sèche & inégale, rendoient à peine ses vertus supportables. J'achevai ma confidence à madame de Réal ; & je lui dis, que quand je devrois périr, j'arracherois de mon cœur des sentimens qui ne pouvoient me

conduire à rien de convenable, & ne feroient que la honte & le malheur de ma vie.

Ma résolution étoit ferme; mais l'exécution en étoit difficile, dans un lieu où je me voyois assiégée par celui que je voulois fuir, & qui, connoissant ma foiblesse, étoit si à portée d'en triompher. Je pensai donc qu'il falloit abandonner ce terrain dangereux, & faire une véritable retraite. Mais comment, & sous quel prétexte l'annoncer à ma princesse? Comment soutenir sa colère & ses reproches, n'ayant point de raisons apparentes à lui alléguer? Pour échapper à tant d'embarras, il me vint dans l'esprit de me jeter aux Carmelites, sans laisser rien pressentir de mon dessein. Je pensai que, renfermée là, j'y soutiendrois les attaques sous de surs remparts qu'on ne pourroit forcer.

La comtesse de Brassac attachée

à notre maison, avec qui j'étois en liaison, y avoit un appartement où elle passoit une partie de sa vie. Je l'y allai voir à son parloir; je la priai de me faire connoître quelques religieuses de ses amies, dont elle me parloit souvent comme de filles de beaucoup d'esprit. J'en entretins trois ou quatre, qui me parurent d'excellente compagnie. Je regardai leur société comme une ressource pour supporter l'austérité de leur vie, & je m'affermis dans ma résolution. J'en fis part à madame de Brassac; sa grande dévotion la lui fit approuver, quoiqu'elle prévît le mauvais gré que lui en feroit madame la duchesse du Maine. Peu de jours après, je me mis dans un carrosse de notre maison, qui l'alloit chercher, pour y venir passer la soirée. Je fus comme pour la recevoir à la porte du couvent; & lorsque je la vis ouverte, j'entrai & lui

dis que j'y voulois demeurer ; & que je la priois de dire à madame la duchesse du Maine , qu'ayant pris cette résolution , je n'avois pas eu le courage de la lui déclarer , ni de soutenir les efforts qu'elle auroit pu faire pour la combattre.

La prieure & quelques religieuses , qui avoient accompagné madame de Brassac jusques à la porte , étoient là. Ma démarche les surprit aussi bien qu'elle , qui ne s'attendoit pas que je voulusse sitôt exécuter ce dessein. Après être revenues du premier étonnement , elles me demanderent si j'en avois assez délibéré. Je leur dis que je le croyois , & qu'il me sembloit que le trop d'examen dans ces sortes de choses en affoiblissoit la résolution ; que je les priois de me recevoir dans ce moment-ci ; que je ne pouvois répondre de me trouver disposée de même dans un au-

tre. Cette réponse les fit douter que ma vocation fût certaine. La prieure, fille sage & éclairée, me dit qu'il lui paroissoit plus à propos que j'y pensasse encore; que, si j'étois véritablement appelée à cet état, les réflexions ne serviroient qu'à m'y porter; que si elles m'en détournent, il valoit mieux que je les fisse plutôt que trop tard. J'insistai avec force; mais la prieure tint ferme: les autres religieuses & madame de Brassac l'approuverent, & toutes convinrent qu'il falloit différer. Je m'en retournai donc avec madame de Brassac, qui ne sçavoit si elle avoit bien ou mal fait. Je demurai persuadée qu'en différant, c'étoit tout rompre. Je me sentoie trop foible, pour attendre toujours de moi un pareil effort.

Je crus pourtant que ce parti, quoique manqué, intimideroit celui qui me l'avoit fait prendre. Je

lui appris le risque que j'avois couru , pour l'engager à ne m'y plus exposer : il en fut frappé , & se tint plus loin de moi. J'en souffrois davantage , & ne me détachois pas de lui : il le voyoit , & se rapprochoit. Je formois de nouveaux desseins pour m'en séparer tout-à-fait.

Nous avions à Seaux dans ce temps-là madame du D... Elle me prévint avec des graces auxquelles on ne résiste pas. Personne n'a plus d'esprit , & ne l'a si naturel. Le feu pétillant qui l'anime , pénètre au fond de chaque objet , le fait sortir de lui-même , & donne du relief aux simples linéamens. Elle possède au suprême degré le talent de peindre les caractères ; & ses portraits , plus vivans que leurs originaux , les font mieux connoître que le plus intime commerce avec eux.

Elle me donna une idée toute

nouvelle de ce genre d'écrire, en me montrant plusieurs portraits qu'elle avoit faits. Le mien s'y trouva; mais un peu de prévention & trop de politesse l'avoient, contre son ordinaire, écartée du vrai. J'entrepris de le faire moi-même pour lui prouver sa méprise, & je le lui donnai tel qu'on le voit là.

PORTRAIT DE L'AUTEUR,

Fait par elle-même.

LAUNAY est de moyenne taille, maigre, sèche & désagréable. Son caractère & son esprit sont comme sa figure; il n'y a rien de travers, mais aucun agrément. Sa mauvaise fortune a beaucoup contribué à la faire valoir. La prévention où l'on est que les gens dépourvus de naissance & de bien ont manqué d'éducation, fait qu'on leur sçait

» gré du peu qu'ils valent : elle en
 » a pourtant eu une excellente ,
 » & c'est d'où elle a tiré tout ce
 » qu'elle peut avoir de bon , com-
 » me les principes de vertu , les
 » sentimens nobles , & les regles
 » de conduite , que l'habitude à les
 » suivre lui ont rendus comme na-
 » turels. Sa folie a toujours été de
 » vouloir être raisonnable ; & com-
 » me les femmes qui se sentent
 » serrées dans leur corps , s'imagi-
 » nent être de belle taille , sa rai-
 » son l'ayant incommodée , elle a
 » cru en avoir beaucoup. Cepen-
 » dant elle n'a jamais pu surmon-
 » ter la vivacité de son humeur ,
 » ni l'assujettir du moins à quel-
 » qu'apparence d'égalité ; ce qui
 » souvent l'a rendue désagréable
 » à ses maîtres , à charge dans la
 » société , & tout-à-fait insuppor-
 » table aux gens qui ont dépendu
 » d'elle. Heureusement la fortune
 » ne l'a pas mise en état d'en en-
 » velopper

velopper plusieurs dans cette disgrâce. Avec tous ces défauts, elle n'a pas laissé d'acquérir une espèce de réputation, qu'elle doit uniquement à deux occasions fortuites, dont l'une a fait connoître ce qu'elle pouvoit avoir d'esprit, & l'autre a fait remarquer en elle de la discrétion & quelque fermeté. Ces événemens ayant été fort connus, l'ont fait connoître elle-même, malgré l'obscurité où sa condition l'avoit placée, & lui ont attiré une sorte de considération au-dessus de son état. Elle a tâché de n'en être pas plus vaine; mais la satisfaction qu'elle a de se croire exempte de vanité, en est une.

Elle a rempli sa vie d'occupations sérieuses, plutôt pour fortifier sa raison, que pour orner son esprit, dont elle fait peu de cas. Aucune opinion ne se

» présente à elle avec assez de
 » clarté , pour qu'elle s'y affec-
 » tionne , & ne soit aussi prête à
 » la rejeter qu'à la recevoir ; ce
 » qui fait qu'elle ne dispute guere ,
 » si ce n'est par humeur. Elle a
 » beaucoup lu , & ne sçait pour-
 » tant que ce qu'il faut pour en-
 » tendre ce qu'on dit sur quelque
 » matiere que ce soit , & ne rien
 » dire de mal à propos. Elle a re-
 » cherché avec soin la connoissan-
 » ce de ses devoirs , & les a res-
 » pectés aux dépens de ses goûts .
 » Elle s'est autorisée du peu de
 » complaisance qu'elle a pour elle-
 » même , à n'en avoir pour per-
 » sonne ; en quoi elle suit son na-
 » turel inflexible , que sa situation
 » a plié sans lui faire perdre son
 » ressort .

» L'amour de la liberté est sa
 » passion dominante ; passion très-
 » malheureuse en elle qui a passé
 » la plus grande partie de sa vie

dans la servitude : aussi son état α
lui a-t'il toujours été insupporta- α
ble , malgré les agrémens ines- α
pérés qu'elle a pu trouver. α

Elle a toujours été fort sensi- α
ble à l'amitié ; cependant plus α
touchée du mérite & de la ver- α
tu de ses amis , que de leurs sen- α
timens pour elle : indulgente α
quand ils ne font que lui man- α
quer , pourvu qu'ils ne se man- α
quent pas à eux-mêmes. α

Je passai plusieurs années dans
les pénibles alternatives que j'ai
marquées, sans être un moment
d'accord avec moi-même. Je per-
dis pendant ce temps - là les per-
sonnes qui m'étoient les plus che-
res ; le marquis de Silly , par une
mort affreuse, dont je ne veux pas
renouveler le souvenir. Un an
après, madame de Réal, qui faisoit
toute ma consolation, mourut. Ma-
dame de Grieu sa tante , qui nous

avoit élevées l'une & l'autre avec
 tant de tendresse, la suivit de près.
 Je perdis aussi monsieur de Valin-
 court, le seul véritable ami qui me
 restât. Je me trouvai isolée de tous
 côtés. Ces liens qui m'attachoient
 encore au monde, étant rompus,
 j'en pris un dégoût qui, joint à
 d'autres que je reçus de ma prin-
 cesse, me porta plus fortement que
 jamais à l'entière retraite; non
 plus aux Carmelites, dont la vie
 trop austère me parut, à l'examen,
 disproportionnée à mes forces, &
 peut-être à mon zèle. Je pensai à
 retourner à saint Louis à Rouen.
 L'affection que l'on conserve pour
 les lieux où l'on a passé sa jeunesse,
 me donna une grande préférence
 pour celui-là. J'en parlai à mada-
 me de Buffi, femme d'un excellent
 esprit, avec qui je m'étois intime-
 ment liée depuis que j'avois per-
 du madame de Réal : elle avoit
 mon entière confiance, & voyoit

que je ne pouvois par aucun autre moyen rompre les liens qui faisoient le malheur de ma vie. Elle approuva que je fisse l'essai du parti que je voulois prendre.

Je témoignai à madame la duchesse du Maine le désir que j'avois de revoir un lieu où j'avois passé la plus grande partie de ma vie ; & lui demandai, avec de grandes instances , de m'y laisser faire un voyage & quelque séjour. Elle se révolta contre cette proposition. Cependant, à force de persévérance, j'obtins mon congé ; mais ce ne fut qu'en promettant avec serment de revenir. Elle soupçonna que ce voyage pouvoit couvrir un dessein de retraite, & voulut me faire expliquer sur ce point. Je lui avouai que j'avois du goût pour la solitude, & que j'avois toujours désiré de finir ma vie où je l'avois commencée. Elle exigea de ma part de nouveaux sermens de re-

noncer à ce projet. Je ne voulus promettre que le retour du voyage que j'allois faire.

Je partis avec la joie qu'on a d'avoir surmonté, quoique dans une petite chose, de très-grandes difficultés. Celles que j'avois trouvées du côté de ma princesse n'étoient pas les seules. L'homme dont je voulois m'éloigner avoit tout mis en œuvre, hors ce qu'il y falloit mettre, pour me retenir. J'avois fait parler à l'abbesse, que je ne connoissois pas, par une religieuse de mes amies, à qui j'avois écrit plusieurs lettres sur mes vues présentes, & sur celles que je pourrois avoir à l'avenir. Je fus reçue dans le couvent avec des transports de joie, dont il n'y a que des religieuses qui soient capables. Celles-ci avoient gardé un souvenir de moi bien plus vif que celui que j'avois conservé d'elles. Leur excessif empressement me fut

à charge. L'abbesse me prit en gré, voulut que je fusse sans cesse avec elle. J'allois là pour être à moi ; je m'y trouvai plus livrée aux autres qu'au milieu du monde. Les mêmes passions, les mêmes mouvemens qui agitent les grandes cours, se retrouvant dans ces petits états monastiques, on y voit jouer avec moins d'adresse les mêmes ressorts, & pour des objets dont la petitesse ajoute le dégoût à l'importunité des tracas. Je ne trouvais rien moins que cette demeure solitaire & tranquille où tendoient mes desirs. Je pensai qu'un lieu où je ne serois ni connue ni fêtée, seroit plus conforme à mes vues, & j'abandonnai le dessein de me fixer en celui-là. J'y fus environ six semaines, & je revins à Seaux acquitter ma parole. Je n'y fus pas trop bien reçue. Cet essai de liberté que j'avois fait, avoit déplu.

Madame la duchesse du Maine

Liv

craignant que je ne voulusse enfin rompre les liens qui m'attachoient à elle, songea à les redoubler. Elle combattit d'abord mes idées de retraite ; voulut en pénétrer toutes les raisons ; me donna lieu d'alléguer les embarras & les dégoûts où m'exposoit sans cesse la situation équivoque où j'étois auprès d'elle. Les distinctions qu'elle m'avoit accordées, depuis que j'avois quitté le titre & les fonctions de femme de chambre, n'avoient pas des limites précises. Je ne sçavois presque jamais si j'étois dedans ou dehors. Pour peu que je les passasse, ou sans m'en appercevoir, ou par ordre de sa part ; les mines & les murmures de ses dames, attentives à la distance qui devoit être entr'elles & moi, m'y faisoient désagréablement rentrer. Je lui présentai ces inconvéniens comme une excuse du parti que je songeois à prendre : quoique ce

n'en fussent pas les véritables motifs, ils étoient plus propres à la frapper qu'aucun autre. Elle me dit qu'il y avoit moyen d'y remédier, en me faisant épouser un homme de condition qui me mettroit de niveau à toutes les dames de sa cour; que les charges que possédoit monsieur le duc du Maine le mettoient à portée de faire la fortune de beaucoup de gens; qu'on trouveroit sans peine quelque officier sous les ordres de ce prince, qui, pour son avancement, entendroit à ce mariage; qu'elle alloit chercher quelqu'un propre à remplir ses vues à cet égard, & qui d'ailleurs me conviendrait. Je crus que la découverte n'en seroit pas facile; que j'aurois le temps & les moyens d'éluder, si le parti ne m'étoit pas assez avantageux; qu'en cas qu'il le fût, cela vaudroit mieux que mon état présent; que la nécessité de partager mes

devoirs, me procureroit une forte de liberté ; & que je trouverois dans cet engagement , par ma façon de penser , des barrières aussi fortes contre mes propres foiblesses , que les murs d'un couvent. Loin donc de m'opposer à la bonne volonté de madame la duchesse du Maine , je lui témoignai de la reconnoissance du soin qu'elle vouloit prendre de mon établissement.

Il s'en étoit présenté quelques-uns , depuis que j'avois manqué monsieur Dacier ; mais les inconvéniens que j'y avois remarqués , m'avoient empêchée de les accepter. Un homme entr'autres qui m'avoit longtems vue du vivant de sa femme avec qui j'étois en étroite liaison , m'offrit peu après sa mort , par pure estime , de partager sa fortune avec moi. Elle avoit été grande du côté du bien ; mais ses affaires étoient alors si dé-

labrées, que je ne pus me résoudre d'entrer dans cette espece de labyrinthe où l'on ne voyoit point d'issue.

Je fis encore naître une passion, longtems après y avoir renoncé, & dans un âge où l'on n'en inspire plus. Un homme de province, que je vis par hazard, s'imagina, suivant le peu de connoissance qu'il avoit du monde, qu'une personne établie dans une cour, favorisée d'une princesse, n'avoit qu'à vouloir pour faire la fortune de quelqu'un. Il étoit employé depuis longtems dans des affaires de finance, & aspiroit à une place considérable dans ce genre. Cet homme m'envisagea sous l'aspect d'une puissante protection, & comme une personne qu'il pourroit engager à le servir, par les offres considérables qu'il lui feroit. Il ne m'en dit rien d'abord : Mais peu après il m'adressa une longue let-

tre fort bien écrite , dans laquelle il m'exposoit ses vues; la place qu'il fouhaitoit ; ses raisons d'y prétendre ; ses moyens d'y parvenir ; & ses intentions de reconnoître mes services par une somme ou pension considérable, dont je pourrois gratifier qui je voudrois. Je lui marquai dans ma réponse, que je n'avois nul crédit, & encore moins de volonté de le vendre, si j'en avois, pour quelque prix que ce pût être. En effet, dans des cas où j'étois plus à portée de réussir, j'ai toujours regardé ces sortes de propositions avec le mépris qui leur convient.

La franchise & les sentimens honnêtes dont ma lettre étoit remplie, touchèrent sensiblement celui à qui elle s'adressoit. Il y répliqua, & changea l'offre qu'il m'avoit faite en celle de sa personne, si sa fortune pouvoit devenir assez bonne pour me la faire agréer, ou

même telle qu'elle étoit, s'il osoit me l'offrir. Je répondis encore avec la même sincérité, en lui faisant voir qu'il ne pouvoit rien attendre de moi pour sa fortune ; & que n'y pouvant contribuer, j'aurois mauvaise grace d'en accepter le partage. Il fit de nouvelles instances, qu'il accompagna d'un détail exact des biens dont il jouissoit, de la valeur de ses emplois, des avantages qu'il pouvoit me faire, & des grandes espérances qu'il avoit, tant sur une entreprise considérable dans laquelle il étoit entré, que sur le crédit des gens puissans dont il étoit protégé. J'entrevis dans ce qu'il me présentoit assez de convenance pour y faire attention. Je remarquai en lui beaucoup de probité, de l'esprit sans apprêt & sans culture, des sentimens nobles & vertueux, & tant d'estime pour moi, que je ne pus me dispenser de lui en sçavoir gré ; je n'allai pas plus loin.

Il vint à Paris, y passa quelques jours, me vit, me témoigna l'attachement le plus respectueux, & le plus grand désir d'unir son sort au mien. Je lui fis comprendre que dans ma situation, à l'âge où j'étois parvenue, on ne me pardonneroit de changer d'état que pour une fortune qui paroîtroit extrêmement avantageuse; & qu'enfin j'étois comme ces antiques, qui augmentent de prix par leur ancienneté.

Il m'expliqua l'entreprise dans laquelle il avoit engagé la plus grande partie de son bien. Il s'en promettoit des sommes immenses, & en croyoit le succès infaillible: J'en jugeai autrement, & me gardai de prendre aucun engagement sur des apparences si équivoques. En effet, l'affaire échoua, & entraîna sa ruine; d'autres disgrâces s'y joignirent, & son malheur fut complet. Je m'y trouvai d'autant

plus sensible, que je crus l'avoir aggravé par le désespoir où je le vis de n'avoir plus rien à m'offrir. Je regrettai de n'être point à portée de réparer ses infortunes, & de reconnoître ses sentimens généreux, ou par moi-même, ou par quelque autre moyen. Je n'eus pas même la satisfaction de pouvoir rien faire pour lui, dans quelques occasions qu'il me présenta de le servir.

D'autres partis me furent offerts qui ne me convinrent point. L'un étoit un homme assez riche, d'une condition médiocre, qui vivoit à Paris fort retiré, & vouloit une femme raisonnable pour lui tenir compagnie. Je doutai, ne le connoissant pas, que je m'accommodasse de la sienne. Il falloit conclure sans examen : je refusai.

Une dame de mes amies m'en proposa encore un autre. C'étoit un gentilhomme d'environ cin-

quante ans , qui avoit quitté depuis peu le service , vivoit en province dans une jolie terre , y habitoit une maison bien bâtie & bien meublée. Celui-là , je le vis chez la personne qui m'en avoit parlé. Il étoit d'une assez belle figure & d'un bon maintien ; il ne me trouva pas si décrépète qu'il me croyoit. Content d'ailleurs du peu de bien que je possédois (car les amis que j'avois perdus , m'avoient laissé des marques de leur amitié) , il dit à son amie qu'il étoit prêt à conclure , pourvu que je n'eusse point de répugnance à passer ma vie dans son château.

Je consultai sur cette proposition madame de Buffy , à qui j'avois fait part de toutes les autres , qu'elle n'avoit pas goûtées , & qui seule sçavoit ce qui me les faisoit écouter. Je lui mandai sur celle-ci (elle étoit absente) , qu'à la vérité c'étoit me jeter par la fenê-

tre; mais que j'y visois depuis long-
 temps. Elle me répondit que cette
 fenêtre lui paroïsoit au dixième
 étage, & qu'elle voudroit du moins
 que je ne me jettasse pas de si haut;
 me représenta que, de me claquer-
 murer ainsi avec quelqu'un que je
 ne connoïsois pas, incapable peut-
 être de me connoître & plus en-
 core de me plaire, c'étoit le moyen
 d'amener au sens littéral l'expres-
 sion figurée sous laquelle je lui
 avois présenté ce parti; qu'elle ne
 l'approuveroit donc qu'en cas qu'il
 consentît que je partageasse ma
 vie entre Paris & sa province. Je
 suivis ce conseil, & fis dire à
 l'homme dont il s'agissoit, qu'é-
 tant aussi attachée que je l'étois à
 madame la duchesse du Maine, je
 ne pouvois me résoudre à la quit-
 ter sans retour, ni à prendre un
 engagement auquel elle ne con-
 sentiroit jamais sous de telles con-
 ditions. Il répondit que, si je vou-

lois conserver d'autres liens que ceux que je prendrois avec lui, je ne pouvois lui convenir. Cette réponse me persuada qu'il ne me convenoit pas non plus, & je rompis.

Madame la duchesse du Maine ne sçut rien de tous ces projets avortés. Cependant elle avoit chargé madame de Surl....., femme d'un officier Suisse, de mes amies & fort attachée à elle, de chercher quelqu'un dans le corps Helvétique, commandé par monsieur le duc du Maine, qui voulût prendre une femme sans naissance, ni bien, ni beauté, ni jeunesse. A peine les treize cantons pouvoient suffire à cette découverte. Aussi la dame y employa-t'elle un long-temps ; & je ne pensois plus à sa mission, lorsqu'un jour étant venue à Seaux, elle me dit : Je crois avoir trouvé, par hazard, l'homme que nous cherchions. Ne songeant qu'à

me promener , j'ai accompagné monsieur de Surl. . . . chez un officier de sa nation qui demeure dans le voisinage d'une campagne où j'étois. Là , j'ai trouvé une petite maison neuve & propre , entourée de troupeaux de vaches & de moutons. Le maître du logis , qui n'est pas jeune , m'a plu par une physionomie avantageuse. C'est un homme de condition , veuf , qui vit dans cette retraite avec deux de ses filles. Elles paroissent douces & raisonnables , & tout occupées des soins de leur ménage. Il est peu avancé , quoiqu'il serve depuis longtemps & qu'il ait bien fait son devoir , parce qu'il s'est tenu à l'écart , & que le mérite qui ne cherche pas à se produire est rarement démêlé : mais , ajouta-t'elle , j'ai pensé qu'une protection qui le feroit valoir , sans qu'il s'en donnât la peine , lui seroit fort agréable : & si madame la

duchesse du Maine juge à propos que je lui fasse parler, je ne doute point, par tout ce qui m'en est revenu sur les informations que j'ai faites, que la proposition ne soit bien reçue de sa part, & que ce ne soit pour vous une affaire des plus convenables. C'est un homme bien né, qui a peu vécu dans le monde, & n'en a point pris les vices. Il jouit d'une petite terre, cultivée par ses soins, à deux lieues de Paris. Joint à cela ce que lui vaudra la protection de monsieur le duc du Maine, vous ferez l'un & l'autre fort à votre aise.

Pendant qu'elle me tenoit ce discours, il se présenta à mon esprit un tableau de la vie champêtre, dont le contraste avec la mienne relevoit chaque objet, & m'en faisoit admirer les graces douces & naïves. Je prenois alors du lait, & rien ne me parut plus satisfaisant que d'avoir des vaches sous

La main. L'orgueil des hommes prend soin de leur dérober les chétives circonstances qui ont aidé à les déterminer dans les occasions les plus importantes ; & ce n'est que par une recherche exacte & difficile qu'on les retrouve. Me voilà donc toute passionnée pour le nouveau genre de vie que je croyois mener.

J'approuvai qu'on parlât à madame la duchesse du Maine des vues qu'on m'avoit communiquées. Elle les goûta , & il fut résolu que , sans me nommer , on proposeroit à monsieur de S.... l'établissement dont il s'agissoit. Madame de Surl... avoit un ami qui le connoissoit plus particulièrement qu'elle ne faisoit ; on le chargea de cette négociation. La proposition fut bien reçue ; monsieur de S... demanda pourtant quelques jours pour rendre une réponse positive. Il vivoit avec ses filles dont il étoit

parfaitement content, & vouloit leur faire agréer une belle-mere dont le titre est toujours odieux. Il y trouva de la difficulté. Maîtresses dans leur petite cabanne, accoutumées à tenir le ménage, elles craignirent que je n'en voulusse prendre le maniemment, & m'emparer de l'autorité, objet de jalousie dans les champs comme dans les cours. Mon peu de capacité & de goût pour ces fortes de choses, les mettoit bien en fureté; mais elles n'en étoient pas informées. Elles céderent pourtant à l'inclination de leur pere, qui entrevit une fortune sure & facile dans ce qu'on lui offroit. Il songea sensément à donner un objet fixe à des promesses générales. Il n'étoit que lieutenant d'une compagnie aux gardes, dont le capitaine attaqué d'apoplexie étoit depuis longtemps hors d'état de servir. Il demanda de remplir la pla-

ce, quand elle viendrait à vaquer par sa mort qui ne pouvoit être éloignée; & pour préliminaire, le titre de commandant de cette compagnie, dont il exerçoit les fonctions depuis que le titulaire en étoit devenu incapable; promettant de conclure le mariage qu'on lui proposoit aussitôt qu'il auroit reçu cette première grace, comme un gage assuré du reste qu'il vouloit bien attendre.

Ce fut-là le précis de sa réponse. Madame la duchesse du Maine l'approuva, & ne songea plus qu'à faire agréer ses vues à monsieur le duc du Maine. Elle lui exposa toutes les raisons qui lui faisoient désirer mon établissement, & les mit dans ce beau jour qu'elle sçait donner à ce que son esprit affectionne. Mais lui, avec ses adresses ordinaires, pour éluder ce qu'il n'avoit pas le courage de combattre, applaudit son dessein en général,

& proposa d'autres gens, dont le consentement étoit douteux & les convenances moins certaines. Madame la duchesse du Maine ne prit pas le change. Accoutumée à ses refusites, elle le suivit jusqu'à ce qu'elle l'eût atteint. Cela prit un longtems, pendant lequel on jugea à propos de me faire voir monsieur de S...., & de me montrer à lui. L'entrevue se fit chez madame de Surl.... Il fut plus content de moi qu'il n'y avoit lieu de l'espérer. Je ne portai aucun jugement de lui à ce premier abord; mais quelque tems après, je fus avec monsieur & madame de Surl.... à sa maison de campagne où nous dînâmes. Le lieu, le repas, la compagnie, tout rappelloit la simplicité de l'âge d'or. Je trouvai une petite maison gaie & propre par la blancheur des murailles; il lui seyoit de n'être point meublée. Je n'ai pas fait tant de cas,

cas, par la suite, de cette espece d'ornemens. La volatille d'une basse-cour, la chair des troupeaux, les fruits du verger, couvrirent la table. Nos jeunes hôtes, comme au temps où l'on révéroit Jupiter hospitalier, préparèrent une partie des mets, nous régalerent de gâteaux & de fromages façonnés & servis par leurs mains. Je considérai avec plaisir cette façon de vivre, si conforme à la nature qui nous est devenue étrangère ; & je crus qu'elle me conviendrait. Je fus contente du maître de la maison, de son maintien, d'une certaine politesse non étudiée, qui part du cœur, & annonce un caractère doux & bienfaisant. En effet, c'est le sien. Son ame exempte de toutes passions, va vers le bien par une pente naturelle, sans être retenue ni détournée par rien. Il résulte de ce calme inaltérable une parfaite égalité d'humeur ; des

vues saines, parce qu'elles ne sont
 offusquées d'aucun trouble d'es-
 prit ; plus de justesse que d'abon-
 dance d'idées ; peu de discours ,
 mais sensés ; enfin quelqu'un dont
 la société ne peut incommoder ;
 aussi incapable de faire naître l'en-
 gouement, que de donner du dé-
 goût. Je sentis confusément tout
 ceci, que je démêlai par la suite ;
 & je trouvai un homme que la
 nature avoit placé où la raison ne
 sçauroit arriver. Nous eûmes une
 conversation après le dîner, dans
 laquelle on traita l'affaire dont il
 s'agissoit. Monsieur de S.... té-
 moigna la désirer extrêmement ,
 & néanmoins tint ferme à ne la
 conclure que lorsqu'il seroit muni
 du titre qu'il demandoit. J'approu-
 vai cette sage précaution ; & nous
 nous séparâmes contents l'un de
 l'autre. Quand je fus montée en
 carrosse, il mit à mes pieds un pe-
 tit agneau le plus gras de son trou-

peau ; qu'il me pria d'emmener avec moi : Cette galanterie pastorale me sembla parfaitement assortie à tout le reste.

Je rendis compte à madame la duchesse du Maine du succès de notre voyage. Elle veut la prompte exécution des choses qu'elle a imaginées : le délai de celle-ci lui fut désagréable. Monsieur le duc du Maine, qu'elle pressa pour la condition exigée, fit de nouvelles difficultés. Il fallut attendre quelque incident qui donnât lieu à cette démarche : il n'en arrivoit point. Pendant ce temps-là, je découvris que le bien qu'on croyoit à monsieur de S.... appartenoit à ses enfans , & qu'il ne me pouvoit procurer d'autre avantage que celui d'épouser un homme de condition ; chose à la vérité utile par rapport à ma situation , mais qui m'étoit d'ailleurs assez indifférente. Nous allâmes à Anet : les dis-

tractions entraînent le souvenir
 de cette affaire. Je me gardai de
 le rappeler. Elle me parut si mé-
 diocrement bonne, que je sou-
 haitai qu'elle s'oubliât tout-à-
 fait : car chemin faisant, je vieil-
 lissois toujours ; & le projet de
 me marier devenoit de plus en
 plus ridicule. J'étois dans cette
 disposition, lorsqu'après notre re-
 tour d'Anet, vers le commence-
 ment de l'hyver, monsieur le duc
 du Maine dit à madame la du-
 chesse du Maine : Le chevalier de
 Molondin vient d'avoir une nou-
 velle attaque d'apoplexie ; j'ai tiré
 sur le temps pour nommer mon-
 sieur de S.... commandant de sa
 compagnie ; cela est fait. C'étoit
 la seule condition qu'il eût exigée
 pour terminer l'affaire. Madame
 la duchesse du Maine m'envoya
 chercher, afin de m'apprendre cet-
 te nouvelle, dont elle étoit ravie,
 & dont je fus confondue. Ce qui

m'avoit plu de loin, changea de face en s'approchant. J'aperçus en un moment tous les inconvéniens qui jusques-là s'étoient dérobés à ma vue. Je m'étonnai de mon aveuglement : je sentis en même temps l'impossibilité de reculer après le pas qu'on venoit de faire ; & je tombai dans une espèce de désespoir. L'agitation de mon esprit, ou quelque'autre cause, me rendirent malade. Je crus trouver dans la perte de ma vie la seule issue qui me restoit. Cette triste ressource me manqua : je guéris ; & il fallut subir le joug que je m'étois laissé imposer. Nous allâmes à Paris ; je vis madame de Buffly : elle goûtoit cette affaire, & tâchoit de m'encourager ; mais j'aurois voulu du moins différer. Je fis d'inutiles efforts pour obtenir un délai, jusqu'après la campagne que monsieur de S.... alloit faire. J'espérois quelque'inci-

dent qui pourroit dénouer mon engagement. La princesse dit que monsieur le duc du Maine avoit agi, que le public déjà parloit, & qu'il falloit finir. Pour dernière tentative, je lui représentai que n'ayant eu d'autre devoir que celui qui m'attachoit à elle, j'étois toute disposée à m'en tenir à cet unique engagement : mais que, si j'en contractois un nouveau, je voudrois aussi le remplir; ce qui seroit incompatible avec l'assiduité que j'avois auprès d'elle; que je la priois d'y penser avant qu'il y eût rien de fait, pour ne me pas jeter par la suite dans l'embarras de concilier des devoirs opposés. Elle me répondit qu'elle avoit bien prévu que je serois obligée de partager mon temps entr'elle & mon mari; que j'en passerois une partie chez lui, & le reste auprès d'elle. Je la priai que, pour peu qu'il lui en coûtât, elle n'en fit

pas le sacrifice à un établissement où je renoncerois sans peine. Elle fut inflexible, & m'écouta si peu, qu'elle ne voulut jamais se souvenir dans la suite ni de la représentation que je lui avois faite, ni du consentement qu'elle avoit donné au partage de mes devoirs.

On passa le contrat, dans lequel la pension que monsieur le duc du Maine m'avoit accordée depuis ma prison, me fut assurée. Madame la duchesse du Maine me donna des habits. La victime liée & ornée fut conduite tristement à l'autel par madame de Chambonas, dame d'honneur de madame la duchesse du Maine, & ramenée ensuite à son altesse sérénissime: elle me reçut & m'embrassa avec de grands transports de joie. Je fus ensuite chez monsieur le duc du Maine, à qui je dis ces paroles d'un psaume: *Suscitans à terrâ inopem*, &c. J'y puis encore

ajouter, lui dis-je, *qui habitare facit sterilem in domo*, &c. Il nous donna de grandes assurances de sa protection. Nous ne croïons pas le perdre sitôt.

Tous ces devoirs accomplis, nous montâmes en carrosse, monsieur & madame de Surl. . . . monsieur de S. . . . & moi, pour aller dîner chez lui à Gennevilliers, où l'on avoit consenti que je resterois quelques jours. Je m'arrêtai en chemin chez madame de Buffy, qui étoit déjà fort mal : elle traînoit depuis longtemps une vie languissante. Malgré le triste état où elle étoit, sa joie éclata en me voyant. Elle me donna une belle tabatiere, & toutes sortes de marques d'une tendre amitié. Je la quittai avec un sensible regret, & ne la revis que mourante : cette tristesse, que j'emportai, ne contribua pas peu à me rendre mon nouveau séjour désagréable. Mes

belles-filles, qui apparemment s'étoient flattées que l'affaire ne se concluroit pas, fâchées de me voir arriver, disparurent, au lieu de venir me recevoir. Elles n'avoient pas voulu se trouver à la cérémonie ; ce qui m'avoit déjà annoncé leur indisposition à mon égard. A force d'exhortations, on engagea l'aînée à se montrer ; elle parut enfin d'assez mauvaise grace : je ne fis pas semblant de m'en appercevoir : & par beaucoup de prévenances, je tâchai de surmonter sa méchante humeur, qui se dissipa. La fille cadette parut sur la fin du dîner, avec quelques mauvaises excuses de n'être pas venue plutôt ; & tout prit une forme à peu près convenable, mais pas trop satisfaisante. Monsieur de S.... chagrin du désagrément de ma réception ; moi toute étonnée de me trouver mariée, le déconcertement se répandit dans la maison,

M v

& la compagnie en prit sa part. Elle étoit composée, outre ceux que j'ai nommés, de quelques amis particuliers, qui nous avoient suivis.

Le lendemain de cette triste journée, inquiète de la santé de madame de Buffy, je voulus sçavoir de ses nouvelles; & comme on ne m'en facilita pas assez promptement les moyens, j'allai dans ma chambre fondre en larmes. Un de nos hôtes vint me chercher; c'étoit celui qui avoit entamé à monsieur de S..... la proposition de son mariage. Il fut fort affligé de me trouver dans cette désolation, qui renfermoit confusément différens objets. J'excusai mon chagrin sous divers prétextes, & résolus de le cacher le mieux que je pourrois. Cependant monsieur & madame de Surl..... & leurs amis s'en retournerent; & je me trouvai encore plus embarrassée

quand je me vis seule & comme étrangere dans cette maison que j'aurois dû regarder comme la mienne. Monsieur de S. . . faisoit de sa part tout ce qui se pouvoit pour m'en rendre le séjour agréable ; mais la premiere impression ne pouvoit sitôt s'effacer. J'y fus encore quelques jours ; puis j'allai avec lui à Paris attendre le retour de madame la duchesse du Maine , qui avoit été passer le carnaval à Seaux.

Elle revint bientôt après , & me témoigna beaucoup de joie de me revoir sous ma nouvelle forme. J'eus tous les agrémens des dames de sa maison , sa table , l'entrée dans son carrosse. Cependant je sentis , dans une occasion qui se présenta , sa répugnance à me montrer si près d'elle au grand jour. C'étoit le temps où le roi fait la revue des gardes Suisses. Monsieur le duc du Maine lui dit , qu'il

falloit qu'elle y vînt , & me donnât ce spectacle. Elle y fut , & m'y fit aller avec madame de Surl... dans un autre carrosse que le sien , où elle mit madame de Bess... , plus connue à la cour ; d'où je jugeai que le sacrement de mariage n'effaçoit pas les taches originelles comme celui du baptême.

A cette découverte s'en joignit une autre , qui me fit voir encore un plus grand mécompte. Monsieur de S... étoit retourné chez lui , où il avoit passé le carême ; vers la fin il me manda qu'il devoit partir , pour faire la campagne , immédiatement après pâques , & qu'il me prioit d'aller passer la semaine - sainte dans sa maison à Gennevilliers. J'en fis la proposition à madame la duchesse du Maine. Elle l'écouta avec un étonnement mêlé d'indignation ; & non contente d'un refus absolu ,

elle en répandit des plaintes très-ameres, m'accusa de la plus noire ingratitude & du plus inique procédé; comme si j'avois manqué à tout devoir envers elle, parce que j'avois voulu en rendre quelqu'un au mari qu'elle m'avoit donné. Je tâchai en vain de la faire souvenir de l'explication que j'avois eue d'avance à ce sujet avec elle; tout étoit oublié, & fut nettement nié. Je vis alors que je n'avois fait que resserrer la chaîne, que j'avois prétendu relâcher. Je fus d'autant plus outrée d'une contradiction qui m'en annonçoit tant d'autres, que j'avois ardemment désiré ce moment de liberté, pour le partager avec madame de Buffy, alors à la dernière extrémité. J'allai à Seaux passer cette semaine que j'avois destinée ailleurs. J'y appris quelques jours après la mort de mon amie. Ce fut le comble de ma douleur. Les marques d'amitié

qu'elle me donna dans son testament ne servirent qu'à justifier mes regrets. Elle me laissa une jolie maison de campagne toute meublée, dont elle avoit fait ses délices, & un diamant qu'elle portoit à son doigt. Ces gages de sa tendresse me seront à jamais précieux, & le tendre souvenir d'une si parfaite amie sera toujours aussi présent à mon esprit qu'il est profondément gravé dans mon cœur.

Je n'ai connu aucune femme aussi parfaitement raisonnable, & dont la raison eût aussi peu d'âpreté. C'étoit l'ame la plus sensible, & l'esprit le plus réglé qui fût jamais. Tout étoit sentiment en elle, jusqu'à ses pensées; mais sentiment dans un accord parfait avec les lumières les plus pures. Cette juste harmonie la rendoit vive sans être inégale, passionnée sans violence, toujours animée, douce & sensée. L'exacte vérité, l'équité

délicate, l'inviolable fidélité, la tendre & bienfaisante humanité résidoient dans son cœur : elles y étoient nées, & s'y maintenoient sans efforts. Cette chaleur vivifiante, qui donne de la grace à tout, même aux défauts, ornoit les vertus, & la rendoit aussi aimable qu'elle étoit estimée. Mais ce qui, plus que tout le reste, lui attachoit ses amis, c'est qu'on trouvoit en elle la vraie & parfaite amitié, si souvent soupçonnée de n'être qu'une vaine idée. La confiance qu'elle sçavoit inspirer, étoit celle qu'on a pour soi-même ; & volontiers on lui eût dit ce qu'on auroit eu peine à s'avouer : le tendre intérêt dont on la voyoit pénétrée, sa vive attention à ce qu'on lui disoit, alloit jusqu'au fond du cœur, & en développait les replis les plus cachés. La sagesse de ses conseils, sa manière de les faire goûter, ajoutoit l'utilité aux char-

mes de la confiance qu'on avoit en elle.

La perte irréparable d'une telle amie, jointe aux chagrins que j'éprouvois d'ailleurs, me jeta dans un accablement qui acheva ma disgrâce. Je fis un voyage à Anet, où je n'essuyai que des désagréments. J'en rapportai l'unique satisfaction de voir en passant à mon retour l'agréable hermitage qui m'avoit été donné, peu écarté de la route que nous faisions : mais je ne pus m'y arrêter qu'une demi heure. Ce simple coup d'œil me laissa un grand désir de vivre dans cette paisible retraite. De nouveaux malheurs traversèrent mon dessein. Monsieur le duc du Maine, qui jusqu'alors avoit joui d'une santé parfaite, fut attaqué d'un mal qui d'abord ne paroissoit rien, & qui fut bientôt déclaré incurable. Madame la duchesse du Maine, agitée des plus vives in-

quiétudes, me ramena toute à elle. Les soins & l'affiduité qu'exigeoit l'état du prince son mari, la tinrent une année entière à Seaux, dans une cruelle attente; pendant laquelle, sans être rebutée par les horreurs d'une affreuse maladie, elle remplit auprès de lui tous les devoirs qu'il pouvoit attendre de sa part. Elle alloit perdre un prince le soutien de sa maison; qui malgré sa chute, par son propre mérite, & par l'habitude où l'on étoit de le respecter, s'étoit conservé une grande considération dans le monde & à la cour: prince soumis, par un ascendant invincible, à toutes ses volontés, dont elle retiroit de grands avantages, sans perdre celui d'une entière liberté.

Après d'inexprimables souffrances, le cancer qu'il avoit au visage, lui ôta l'une après l'autre toutes les fonctions de la vie, enfin la vie même.

Sa mort fut aussi chrétienne que douloureuse. J'y vis la perte de toutes les espérances de fortune qui m'avoient séduite. Elles eurent pourtant moins de part à mes regrets, que sa personne digne de beaucoup d'estime.

Monsieur le duc du Maine avoit l'esprit éclairé, fin & cultivé; toutes les connoissances d'usage, spécialement celle du monde au souverain degré; un caractère noble & sérieux. La religion, peut-être plus que la nature, avoit mis en lui toutes les vertus, & le rendoit fidèle à les pratiquer. Il aimoit l'ordre, respectoit la justice, & ne s'écartoit jamais des bienfaisances. Son goût le portoit à la retraite, à l'étude & au travail. Doué de tout ce qui rend aimable dans la société, il ne s'y prêtoit qu'avec répugnance. On l'y voyoit, pourtant gai, facile, complaisant, & toujours égal. Sa conversation

solide & enjouée étoit remplie d'agrémens, d'un tour aisé & léger; ses récits amufans; ses manieres noblement familières & polies; son air assez ouvert. Le fond de son cœur ne se découvroit pas; la défiance en défendoit l'entrée, & peu de sentimens faisoient effort pour en sortir.

15 juin 1750.

Madame DE STAAL, femme du capitaine aux gardes Suisses, maréchal de camp, est morte cette nuit.

FIN DES MEMOIRES.

de l'enseignement. Nous en avons vu
l'importance et la nécessité. Nous en
avons vu la portée et l'étendue. Nous
en avons vu les résultats et les fruits.
Nous en avons vu les avantages et les
inconvénients. Nous en avons vu les
difficultés et les obstacles. Nous en
avons vu les progrès et les succès. Nous
en avons vu les espérances et les
projets. Nous en avons vu les
nécessités et les besoins. Nous en
avons vu les ressources et les moyens.
Nous en avons vu les principes et les
fondements. Nous en avons vu les
bases et les racines. Nous en avons
vu les branches et les rameaux. Nous
en avons vu les fleurs et les fruits.
Nous en avons vu la vie et la mort.
Nous en avons vu la naissance et la
fin. Nous en avons vu le commencement
et le commencement.

P I È C E S

QUI ONT RAPPORT

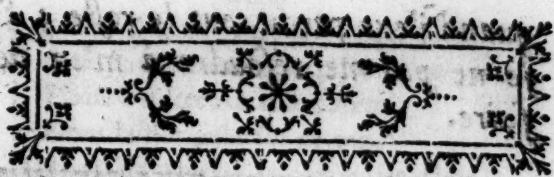
AUX MÉMOIRES.

PIECES

DE L'ARTILLERIE

AUX MEMOIRES.

1741



P I È C E S
QUI ONT RAPPORT
AUX MÉMOIRES.

LETTRES.

Il n'y a ici aucune des lettres du chevalier de Menil ; parce qu'elles lui furent rendues , lorsque je redemandai les miennes. Il me fit promettre , en les remettant entre mes mains , que je les lui garderois pour un temps plus favorable , dont il me flattoit encore. Enfin ces tristes monumens d'un malheureux attachement , me devinrent plus chers

quand j'eus perdu tout le reste ; &
je ne pus me résoudre à m'en dé-
faire.

PREMIERE REPONSE.

28 avril.

O vous, Apollon, mon voisin,
Non pas Apollon médecin ;
Car, bien que preniez médecine,
Peu connoissez, je crois, la vertu des racines :
Mieux sçavez-vous tourner un compliment
En style doux, gracieux, séduisant.
Pour vous répondre, il faudroit que ma
muse
Ne m'eût quittée, alléguant pour excuse
Que ce séjour ne lui agréoit pas ;
Qu'on ne pouvoit y prendre ses ébats.
Comme sçavez, muses sont libertines ;
Et celle-ci toute des plus mutines,
Epouvantée à l'aspect de ce fort,
Bien loin s'enfuit, & même court encor.
Je ne sçais quel secours vient s'offrir en sa
place.
Il se présente avec assez de grace :
Mais peut-être trop cher il vendroit sa faveur.
Mieux vaut me taire à mon grand deshon-
neur.

Pourtant

Pourtant dirois-je encore quelque chose,
 Si nous pouvions nous expliquer en prose,
 Plaise à notre aimable patron
 Nous laisser jaser sur ce ton.
 Or quel danger dans ce commerce nôtre ;
 Tant que serons si distans l'un de l'autre ?
 La voisine à son bon voisin.
 Jà ne faut-il employer d'autre seing.

SECONDE REPONSE.

29 avril.

JE suis bien d'accord, mon voisin,
 De répondre chaque matin
 A votre agréable missive ;
 Puisque vous êtes assez bon,
 Pour vous contenter du jargon
 Que m'a laissé ma muse fugitive.
 Reste à sçavoir si notre confident
 Sera toujours si complaisant.
 Jamais d'affaire plus honnête
 Galant homme ne se mêla ;
 Mais cependant, malgré cela,
 Présentons-lui humble requête,
 Et ne voulons que ce qui lui plaira.

La facilité avec laquelle je me
 livre à un commerce si galant,

Tome II.

N

pourroit donner mauvaise opinion de moi, si ce n'étoit sur la foi d'un bon guide, & avec toute l'assurance que doit inspirer la réputation avantageuse des gens à qui l'on a à faire. Après cette légère excuse, je vous dirai sans façon que, si vous pensez à peu près ce que vous dites, je vous trouve fort heureux; & je loue l'adresse ingénieuse avec laquelle, dans un séjour dédié à la tristesse, vous sçavez vous former des idées d'autant plus agréables, que rien ne les borne. Votre imagination en pleine liberté sur mon compte, peut me supposer autant de charmes qu'il lui plaira, & je vous conseille de ne les pas épargner. S'il arrive jamais que, changeant le point de vue, vous soyez forcé de me réduire à ma juste valeur, vous ne regretterez alors l'opinion que vous aviez de moi que comme on regrette ces beaux songes

bientôt effacés par les objets qu'offre le jour.

Quant à présent, mon cher voisin,
Sous le bon plaisir de Mercure,
Suivons notre heureuse aventure,
Attendant un nouveau destin.

TROISIEME REPONSE.

1^{er} mai.

J'AVOIS hier si peu d'esprit,
Et si mauvais étoit l'écrit
Dont je voulus répondre au vôtre,
Qu'il sera bon d'en faire un autre.
De plus, notre cher confident
Me montra sur le soir une mine si sage,
Que je n'osai jamais proposer le message.
Ce sont là les raisons pourquoi
Vous n'avez pas oui parler de moi.
Bien qu'aussi mal en train d'écrire,
Ne laisserai cejourd'hui de vous dire,
Que si ne nous connoissons pas,
Ce ne doit être un embarras.
Non, croyez-moi; c'est au contraire
Ce qui sied mieux à notre affaire.
En autre cas qui voudroit s'en mêler?
Si librement moi-même oserois-je parler

N ij

Au reste, vous m'avez bien remise de la frayeur que je n'avois point, de votre galanterie. Je me tiens en lieu si sûr, que je ne craindrois pas le diable en personne; à plus forte raison, n'ai-je pas peur de ce qui est beaucoup moins effroyable. Quand à cette sainte amitié que vous voulez admettre entre nous, c'est une créature si sage & si mesurée, que je doute qu'elle veuille entrer dans un commerce aussi bizarre que le nôtre. Il est tel en effet, qu'on ne sçait quel nom lui donner, & moins encore quelle définition en faire. Entreprenez de le peindre, vous qui voulez des portraits, & rendez-le bien au naturel.

Rien que la franche vérité;
 Ne peut être en droit de nous plaire;
 Faisons notre premier traité
 De la dire, ou bien de nous taire.

QUATRIEME REPONSE.

1^{er} mai.

POUR répondre sans préambule
 Au sujet de votre scrupule,
 Je vous dirai, mon cher voisin,
 Que j'ai la même inquiétude
 Que vous me marquiez ce matin.
 Je crains que cette exactitude,
 Que jusqu'ici nous observons,
 Ne devienne une servitude,
 Dont quelque jour nous nous plain-
 drons.
 Il est cent façons de se plaindre.
 Voyez donc, & surtout gardez de vous con-
 traindre.
 Je ne décide point : je m'en rapporte à vous.
 Je sçais bien que dans ce lieu sombre,
 Vos passe-temps peuvent être assez doux :
 Que de sa liberté devenu plus jaloux,
 Parce que l'on n'en voit que l'ombre,
 On est toujours ici prêt à se révolter
 Contre tout ce qui semble y vouloir attenter.
 Examinez en conscience
 Ce qui peut mieux vous convenir ;
 Et rompons au plutôt notre foible alliance ;
 Si vous sentez déjà qu'elle doit finir.
 J'approuve au surplus la manière,

N iiij

Aussi-bien pour vous que pour moi;
 Dont vous avez réglé l'envoi
 De notre épître familiere.
 Quant à la charge du patron,
 Il ne faut pas qu'elle vous gêne :
 J'ai soin de lui payer sa peine,
 Autant & plus que de raison.

CINQUIEME REPONSE,

2 mai.

DE l'ignorance du danger
 Se forme souvent le courage.
 Si je connoissois mieux à quoi ceci m'engage,
 Peut-être plus n'y voudrois-je songer.

J'acheverai, s'il vous plaît, d'un
 style plus humain; & je vous di-
 rai que je ne trouve rien qui favo-
 rise tant notre commerce, que sa
 singularité. C'en est une des plus
 grandes, d'être occupés l'un de
 l'autre, sans nous connoître que
 sur la foi d'autrui. Si cet avantage
 venoit à nous manquer, nous n'o-
 serions plus vivre si familièrement

ensemble ; & cette liberté m'est si chere , que même je crains qu'à force de vous entendre , je ne croie vous avoir vu.

Nous pensons , vous & moi , bien différemment sur cela , puisque vous me demandez mon portrait ; mais aussi ne l'aurez-vous pas. J'aurois peut-être assez de peine à le faire. Je crois qu'on est trop près de soi , pour se bien voir. Je crois encore qu'on est rarement assez sincere pour se montrer tel qu'on est ; & je dois ajouter modestement que je courrois risque de perdre cette estime précieuse que vous m'offrez , & que je veux conserver , n'en dussai-je être redevable qu'à l'erreur.

Puisque vous voulez compter pour quelque chose la disposition que j'ai à être de vos amis , je m'offre de bon cœur sur ce pied-là ; à condition que vous retrancherez des assurances que vous

me donnez , l'excessive flatterie
dont vous les assaillonnez. L'ami-
tié que vous connoissez si bien, est
simple , vraie , naturelle ; quand
vous voudrez , je vous ferai son
portrait au lieu du mien , & vous
verrez que je la connois aussi.

Mais à propos de ressemblance ;
Je vous dirai confidemment ,
Que pour ombre , avez trop souvent
De gens vivans réminiscence.

SIXIEME REPONSE.

3 mai.

ON n'exprime guere ses pensées,
qu'on ne peigne ses sentimens, mê-
me sans le vouloir ; & ces différens
traits , quoiqu'épars , sont aisé-
ment rassemblés par une main
comme la vôtre. Supposé que no-
tre commerce dure , vous me con-
noîtrez bientôt assez. S'il ne con-
tinue pas , vous n'avez que faire

de me connoître. Cependant si c'est à moi plutôt qu'à vous que vous voulez devoir cette découverte (qui après tout n'est pas fort curieuse), je veux bien vous donner quelque éclaircissement sur ce qui me regarde ; quoique j'aie toujours tenu pour maxime, qu'on ne doit ni se montrer, ni se cacher, mais simplement se laisser voir. Il est vrai qu'ici la plupart des regles générales ont besoin de modification. Je veux donc bien vous parler avec plus de confiance que je n'ai coutume de faire. J'irai même jusqu'à vous avouer qu'on a souvent médit de mes sentimens : non qu'on m'ait jamais accusée d'ignorer ou de négliger les devoirs de l'amitié ; mais on a prétendu qu'elle faisoit sa résidence plutôt dans ma tête, que dans mon cœur ; que je la connoissois par principes, & que je la suivois par regles. J'ai laissé croire, aimant mieux voir

N v

dans l'erreur ceux qui tenoient de semblables propos, que de les défabuser à grands frais : car il est vrai, s'il faut tout dire, que j'ai été fort ménagere de cette espece de bien : mais comme on sçait, c'est rarement la misere qui donne le goût de l'économie. Quoiqu'il en soit, en voilà assez & trop sur cela. Croyez-vous qu'il ne me restât pas aussi bien des choses à sçavoir de vous, avant que de prononcer les prétendus oracles que vous me demandez, comme à cette sibylle qui n'avoit conservé que la voix, & qui recevoit les demandes qu'on lui faisoit sur des feuilles volantes mises à l'entrée de sa noire spelonque ?

Vous avez bien fait de vous réduire à la prose. Je n'aurois pu autrement vous répondre. J'ai la tête encore si étourdie d'une violente migraine, que tout ce que j'ai pu faire a été de barbouiller

mon papier à tort & à travers.
 Adieu, mon voisin. Trouvez bon
 que je vous nomme toujours ainsi,
 quelque langage que nous tenions.

SEPTIEME REPONSE.

4 mai.

JE voulois ajuster mon thème
 A votre jeu de corbillon:
 Mais j'y mettrois plutôt une tartre à la crème,
 Que d'achever ainsi tout mon discours en on.
 J'aimerois beaucoup mieux faire un nouveau
 carême,
 Sans manger ni chair, ni poisson,
 Résoudre nombre de problèmes,
 Et faire autant de théorèmes,
 Que forcer mon foible poulmon
 A soutenir un même ton.
 J'en sens déjà ma face blême.
 Je prononce donc ansthème
 Contre ce diable de jargon.
 En faisant un nouveau système;
 Je trouverai du moins la rime ou la raison.
 Vous contez fort bien notre histoire:
 Mais j'en reviens encore à dire, comme Agnès,
 Elle est fort étonnante & difficile à croire.
 Qui pourroit deviner jamais,

N vj

En nous voyant occupés l'un de l'autre,
 Recevant sans cesse billets,
 Vous de ma part, moi de la vôtre,
 Que de nos jours nous ne nous sommes vus,
 Et moins encore entretenus,
 Que par une rare prudence,
 Nous remettons à faire connoissance,
 Lorsque le suprême pouvoir
 Nous auroit interdit à tous deux de nous voir !
 Heureusement notre vie est cachée :
 Si quelque jour elle étoit recherchée,
 Qui ne diroit de moi comme de vous :
 Ces gens-là sans doute étoient sous ?
 Qu'avoient-ils de bon à prétendre
 De leur commerce presque rendre ?
 Douroient-ils qu'il ne fût suivi
 De vive impatience, ou de mortel ennui ?
 Avec l'ennui, du moins, on rend bientôt son
 compte :
 Mais quand l'impatience à son tour nous sur-
 monte,
 On ne se tire pas aisément de ses mains.
 C'est en effet ce que je crains.
 Cependant je pourrai bien dire,
 Comme Médée : Entre divers partis,
 Je vois le bon, je l'approudis ;
 Et toutefois je prends le pire.



HUITIEME REPONSE.

5 mai.

IL me semble, mon cher voisin, que vous adoptez, sur ce que je vous en ait dit, des jugemens pervers qu'on a faits de moi. Quoique vous me paroissiez mériter d'en être détrompé, j'aurois à me reprocher de prendre trop tôt ce soin là. Je laisse donc au temps, si temps y a, à vous mieux instruire. Continuons cependant de rire & de parler; & même, si vous voulez, mêlons-nous quelquefois de raisonner. Nous avons un si beau loisir, que nous pouvons l'employer. D'ailleurs il est à craindre qu'à la fin honte nous prenne de ne dire que des fariboles.

La gravité de notre situation, la profession de gens raisonnables, la dignité de notre ministère, tout

semble nous interdire un commerce trop badin. Ma pensée seroit donc que nous nous fissions part réciproquement de nos réflexions. Eh, quelles réflexions ne fait-on pas dans ce séjour-ci? Il n'y a sortes de matieres qui ne passent dans nos têtes vuides. Il en est quelques-unes qu'on pourroit arrêter sur le papier. Cela demanderoit plus de suite que nos badinages ordinaires. Si ce projet vous plaît, je le suivrai volontiers, non pas avec notre régularité accoutumée; cela demanderoit un autre arrangement, & pourroit être entremêlé de nos premiers amusemens. Que vous en semble? dites, avec cette franchise dont vous faites profession.



IX^e. ET X^e. REPONSES.

FRAGMENS DE LETTRES.

6 & 7 mai.

Ce n'est point par humeur critique
Que de vos rimes j'ai médité ;
C'étoit simplement par dépit
De n'y pouvoir ajuster ma réplique.

Je reviens au second chapitre
Que traite votre aimable épître.
Il n'arrive que trop souvent,
Qu'on réfléchit quand il n'en est plus temps.

Eh quoi ! cette réflexion,
Où je semble m'être égarée,
Loin d'être encor prématurée,
N'est peut-être plus de saison.

Quand l'habitude joint la force
Au charme de la nouveauté,
Est-il temps de faire divorce
Avec le doux plaisir dont on est enchanté ?



PARODIE.

QUE faîtes-vous alors ? Pourquoi sans le
voisin ,
Le patron, la voisine ont-ils fait un festin ?
Pourquoi, trop enfermé, ne pûtes-vous sur
l'heure ,
Pénétrer dans ces lieux où je fais ma de-
meure ?
Par vous auroit péri le quart de notre vin ?
Et mon foible cerveau se fût conservé sain.
Pour vous initier à ce nouveau mystère,
Le patron aussitôt vous eût armé d'un verre :
Mais non ; dans ce dessein je l'aurois prévenu...

ONZIEME REPONSE.

8. mai.

JE vous rendrai histoire pour his-
toire, & non fable pour fable ; car
en vérité, mon voisin, je suis très-
incapable d'en faire une qui ap-
proche de la vôtre ; & si vous me
voulez céder sur la parodie, vous
l'emporterez de beaucoup sur l'a-
pologue, métier infiniment plus

difficile. J'ai été fort aise d'être instruite de vos occupations. C'est toujours un degré de connoissance, & il me semble que nous n'en devons négliger aucun. Ma vie ressemble fort à la vôtre ; j'y mets pourtant un peu plus de variété, faute de pouvoir m'accommoder longtemps de la même occupation. Voici comme je m'y prends. Je m'éveille aussi matin que vous ; mais je me leve plus tard, un peu par paresse, & en partie pour ne troubler le repos de l'infortunée compagne de mes aventures. L'après enfin de sa tranquillité & de la mienne, je prends le parti de voir le jour. J'en donne comme vous les premiers momens à mes devoirs ; mais cela est fort court. Ensuite je fais quelque espece de légères études ; ce qui me paroît plus attachant, & par conséquent plus propre à distraire que la simple lecture. Au travers de cela vient

quelquefois l'aimable patron , heureux présage pour le reste du jour ; & nous prenons du thé : affaires le pressent , il s'en va. S'il a du loisir , & que le temps ne soit pas orageux , suit une promenade , qui ne se fait pas , comme la vôtre , dans la moyenne région de l'air. A propos , vous avez aujourd'hui marché terre à terre , à ce que l'on m'a dit. Je vous ai beaucoup regardé ; mais je vous assure que je ne vous ai point vu : & la raison , c'est que je ne vois point , si ce n'est de bien près. Si j'en juge par vos observations , vous ne voyez guere mieux. Je m'en console ; notre affaire n'en ira pas moins bien. Je reprends la suite de mon récit , aussi peu intéressant que la digression. De retour de la promenade , plus souvent sans y avoir été , il est question d'une espece de coëffure & d'habillement négligé , comme de raison , vu le

temps qui court. Cela ne laisse pas que d'être long ; car toute femme s'adonne volontiers au soin de sa personne , quelque peu d'usage qu'elle en fasse. Enfin vient le dîner ; & nous dînons , cette honnête fille dont je vous ai parlé & moi , l'une & l'autre assez sobrement. Je n'ai pas ensuite , comme vous , le plaisir de prendre du café , si ce n'est les jours de migraine. Je l'aime , & je l'ai proscrit , parce qu'il trouble mon repos , c'est-à-dire qu'il m'empêche de dormir : & je n'ai encore rien trouvé , en fait de plaisir , qui vaille le sommeil. C'est vous donner de moi une idée bien grossière : qu'y faire ? Je vous ai voué une entière sincérité ; je ne me suis engagée qu'à cela. Me voici encore écartée de mon propos. J'en étois à la triste partie de piquet qui suit immédiatement mon dîner. C'est bien ici qu'on s'accoutume à tout ,

puisque je m'y suis familiarisée
 avec le jeu & l'ouvrage, que je
 n'avois jamais pu souffrir. J'ai fait
 aussi bien que vous de la tapisserie
 avec une ardeur incroyable, & une
 admiration infinie de la providen-
 ce, qui destinant la plupart des
 hommes au travail des mains, avoit
 sçu leur en faire une occupation
 si agréable, & si propre à les dis-
 traire des malheurs de leur condi-
 tion. Charmée d'avoir découvert
 cette ressource que j'ai crue infail-
 lible contre l'ennui, je le défiois
 de m'aborder; mais ce bel en-
 thousiasme a fini tout d'un coup.
 Il a fallu substituer à la tapisserie
 un autre chiffon d'ouvrage, qui
 commence à baisser; & j'ai trouvé
 qu'en fait d'amusemens, la diver-
 sité seule empêche le dégoût. J'en
 suis revenue à la lecture, que je
 rends diverse autant qu'il me plaît;
 aussi soumise à mon goût, en ce
 qui regarde mes plaisirs, que je

crois le devoir être à la raison sur les choses de sa compétence. Reste à vous parler de ma chatte, pour vous donner une entière connoissance de mes affaires domestiques. Elle fait un personnage considérable dans notre société. Ce n'est ni sa gentillesse, ni son attachement qui font son mérite. Elle n'a ni l'un ni l'autre. Cependant elle m'est assez chère, sans que je sçache ni comment, ni pourquoi. Mais c'est trop abuser de votre loisir & du mien, que de vous faire de pareils contes. J'en obtiendrai du moins un désaveu de votre part sur mon prétendu laconisme. Adieu, voisin. Votre voisine commence à radoter.



DOUZIEME REPONSE.

9 mai, mardi au soir.

PARLER & ne point voir, ou bien voir
& se taire,

Le choix en général est difficile à faire :

On ne peut sur ce point axiôme établir.

S'en rapporter aux occurrences,

Des cas divers peser les différences,

Est le moyen de n'y faillir.

Quand est d'expliquer les manieres,

Le train que prennent les affaires

Qui se passent parmi les dieux,

J'ai sur cela peu de lumieres :

Et d'ailleurs vous n'en seriez mieux ;

Quand verriez à fond leur pratique.

Il nous faut toute autre rubrique.

En purs esprits ceux-là ne vivoient pas.

Bien nous viendrait, pour résoudre le cas,

De connoître au vrai les usances

Des célestes intelligences.

Or ne crois tout de bon qu'habitude s'exerce

Si volontiers en leur commerce.

J'en pourrois alléguer maintes bonnes raisons,

Si n'en avois encor meilleures pour les taire.]

Vous en ferez aisément le sommaire ;

Et sur ce, voisin, finissons.
 Car voici chose plus étrange,
 Et qui ne sent pas trop son ange.
 Tantôt, ne sçais ni pourquoi, ni comment,
 Un bruit s'est fait dans votre appartement,
 Qui, parvenu jusqu'à votre voisine,
 Grande frayeur la prend soudain
 Du décamper de son voisin.
 La voilà donc qui s'imagine
 Que déjà bien loin il chemine.
 Aussitôt de s'en affliger;
 Point ne s'avise de songer
 Qu'elle en dût avoir allégresse.
 Elle se livre à la tristesse,
 Et ne peut son trouble calmer,
 Qu'elle n'ait vu son voisin renfermer.
 Ceci n'est rien moins qu'une fable;
 C'est un récit très-véritable
 Qui dépeint bien un mauvais cœur.
 Cependant, quoiqu'en puissiez dire,
 Puisqu'on ne veut vous induire en erreur,
 J'ai cru qu'au long je devois vous l'écrire.
 J'aurai du moins l'ame en repos,
 Quand vous sçaurez tous mes défauts:
 Et si me laissez votre estime,
 La tiendrai lors pour un bien légitime.



TREIZIEME REPONSE.
11 mai.

TOUT d'abord je répondrai au dernier article de votre lettre, afin que vous ne disiez plus, aussi injustement que vous faites, que je ne réponds pas ; car à quoi n'ai-je pas répondu ? Vous êtes curieux de sçavoir ce qui causoit ma gaieté hier au soir. Le voici. Le cher ami inopinément vint souper avec moi ; notez que c'est mon heure. Le matin ordinairement je suis sérieuse, l'après-dîner de mauvaise humeur, & gaie sur le soir. Ceci ne vous donnera pas une idée avantageuse de l'égalité de mon ame. Je m'en dédommage par la preuve de sincérité. Voyons le reste. Mais quel est-il ? car en vérité, je ne sçais ce que vous demandez. Quelle je suis ? Je vous
l'ai

J'ai dit, ou peu s'en faut ; & puis à quoi bon le tant sçavoir ? Pour l'usage que vous pouvez faire de moi, ne vous suis-je pas meilleure sur le pied de la charmante Dulcinée du Toboso, que vous pouvez façonner à plaisir, que plus exactement connue ? C'est ne pas sçavoir profiter de ses avantages, que de s'interdire les égaremens de son imagination dans un lieu où seule elle se peut égarer.

Si j'ai bien compté vos questions, vous demandiez encore quel est le pouvoir de l'habitude, & en combien de temps elle se contracte parmi de certaines especes, comme pourroit être la nôtre ? Si vous êtes si curieux de le sçavoir, je vous satisferai. Mais, comme il n'y a de bons systêmes que ceux qui sont fondés sur l'expérience, vous trouverez bon que j'en fasse une avant que de vous répondre. Si les frais vous en semblent considérables,

Tome II.

O

vous ne vous en prendrez qu'à vous, qui l'aurez souhaité. Pour moi, j'y mettrai pour ma vade ce qui sera nécessaire. La connoissance d'une vérité paie bien la perte d'un plaisir. Adieu donc, mon voisin, jusqu'à ce que je trouve impossible de ne vous pas donner le bon jour.

QUATORZIEME REPONSE.

Samedi 3 mai.

SI vous n'y prenez garde, vous allez devenir un véritable poëte. Vers de toute espece, en styles différens, fictions ingénieuses, &c. enfin cela va le mieux du monde, pourvu que ce ne soit pas au détriment de votre raison; car, comme bien sçavez, poëtes sont sujets à des accès de folie, & je commence à appercevoir quelques petits égaremens de votre part. C'en est un,

par exemple, de vouloir que je vous satisfasse sur toutes les questions que vous me faites. C'en est un autre de ne pas prendre le sens de mes réponses; ou plutôt, c'est un trait de mauvaise foi, car vous entendez de reste. Peu s'en faut que je ne vous querelle; & il entre, dans cette disposition, un peu de méchante humeur, dont je ne sçais pas la raison. Cherchez-la, si vous voulez. Il ne sera pas dit que seule j'expliquerai toujours les évènements qui arrivent entre nous. Celui d'hier m'a fort déroutée. Il me semble qu'en ôtant de notre commerce ce qui en faisoit la principale singularité, on en a détruit l'aisance, & je ne sçais plus véritablement comment je dois traiter avec vous. J'ai pensé mettre au commencement de ma lettre, un grave *mon-*
sieur. Du moins n'ai-je pas le courage de vous appeller familièrement mon voisin, comme ci-de-

O ij

vant. Je ne suis assurée que dans l'Obscurité; ce qui fait voir que je ne crains pas les esprits.

Or pour me tirer du présent embarras, je passe à l'article de la mauvaise santé que vous traitez dans votre lettre, & qui est de mise partout. Si vous ne me tenez que par là, vous ne me tiendrez pas longtemps; car mes maladies ne sont pas de durée, si tant est qu'on puisse appeller maladies ce qui ne mérite que le nom de légères incommodités. Enfin, si vous trouvez que ce soit un défaut de n'être pas assez mal saine (car chacun a son goût), je vous en fais mes très-humbles excuses. Il faut tâcher cependant de vous accommoder de moi telle que je suis. Vous n'êtes pas en état de choisir. Lors de la résurrection, vous pourrez reprendre vos inclinations naturelles, en vous défaisant du corps phantastique dont les ombres sont revêtues.

Quant au terme cabalistique, dont vous demandez mon avis, je ne suis pas plus initiée à la cabale que vous. Je crois pourtant que c'est bien dit. En suivant votre lettre, me voilà à peu près arrivée à la question principale. Vous craignez que je n'y fasse une réponse équivoque, selon les privileges de ma prétendue patrie . . . Non, je n'y répondrai point du tout. Vous remarquerez, si vous voulez, que la réticence, figure de rhétorique, donne plus de force au discours, que l'expression qu'elle supprime. Revenons à cette patrie contestée entre nous. Je ne veux point me faire d'affaires avec les gens de l'autre monde, ni de celui-ci. Ce n'est point par mépris que je la désavoue. Je suis bien éloignée de la mépriser; c'est d'elle que je tiens ce que j'ai de meilleur, qui est l'éducation. J'y ai passé ma vie; il ne m'a manqué que d'y naître. Or je

fuis née à Paris, après avoir été fabriquée en Angleterre; & c'est peut-être parce que je tiens de ces trois climats, que je suis assez difficile à définir.

Question que vous ne me faites pas, à laquelle je vais pourtant répondre (tant je réponds bien aujourd'hui); d'où vient ma belle humeur le soir? C'est parce que j'attrape la fin d'un jour, & que c'est autant de fait. Vous croirez peut-être que j'ai gagné cette façon de penser depuis que je suis ici. Non, je l'ai toujours eue: ce qui prouve que mes jours n'ont jamais été bien sereins. Mais vous n'avez que faire de ce discours lamentable. Voyons la fuite. Vous demandez si j'ai encore du papier? Oui: mais je le ménage, ayant toujours peur d'en manquer. Reste à vous dire, sur l'expérience que je vous avois proposée, qu'il falloit suspendre notre commerce d'é-

criture , pour juger certainement combien nous y tenions. Il ne me paroît pas , par l'usage que vous avez fait de mon avis , que vous l'ayez approuvé. Je ne m'y obstine pas ; quitte pour ignorer où nous en sommes. J'ai dit. Non , j'ai encore à dire pour réponse à la lettre d'hier : Relisez la quatrième scène du premier acte de l'*Avare* ; & demandez pardon à genoux d'avoir manqué l'application. Demain , que ce jour sera long !

QUINZIEME REPONSE,

Dimanche au soir 14 mai.

Pour me dépiquer de l'absence du cher patron , je veux vous écrire une seconde lettre , & la rendre si tendre , qu'il en puisse être piqué lui-même. Cela lui apprendra à voyager , & vaudra mieux

O iv

que l'air déconcerté que je pris hier hors de propos , & comme s'il y avoit rien de sérieux dans tout ce que nous disons.

Pour commencer sur ce ton-là , je vous dirai que je ne puis plus trouver la fin des jours sans vous ; c'est-à-dire , sans vous écrire , & sans vous lire : car nous n'avons pas l'usage de voir , qui pourtant me semble de quelque considération. Pour vous , vous le comptez pour si peu , que , lorsque vous faites tant que de vous manifester , c'est dans un point de vue, où, sans un télescope, il n'est pas possible de vous appercevoir. Je vous le pardonne ; mais je sçais qui ne vous le pardonneroit pas , s'il avoit droit sur vous. On trouveroit bien d'autres reproches à vous faire , auxquels peut-être vous ne comprendriez rien. Ce sont ordinairement les choses les plus claires , & qui devraient être les plus interef-

santes , que vous avez soin de ne point entendre. Je ne sçais si c'est ma faute ; du moins n'est-ce pas celle de l'écriture , qui en elle-même est aussi propre que la parole pour exprimer ce qu'on pense , non pas à la vérité pour le persuader ; car la parole est ordinairement accompagnée de témoins qui certifient ce qu'elle avance ; & le papier , comme l'on dit , souffre tout. Enfin ce n'est pas de persuasion dont il s'agit entre nous. Pourvu que nous nous entendions, c'est assez. Si au moins vous ne m'entendez pas aujourd'hui , je vous renonce. J'irai conter mes ennuis aux échos. Mais je ne songe pas qu'ils sont trop indiscrets pour qu'on les souffre ici , & que je ne dois pas m'attendre à la douceur de leur entretien.

Qu'avez-vous fait tout le jour ? Avez-vous sçu du moins vous ennuyer ? La célébration de la fête

O v.

vous a empêché de travailler ; & ne fut-ce que par nécessité , vous avez dû penser à votre voisine . Si pourtant ce n'est qu'au défaut de la tapisserie , je la plains , d'autant plus que je sçais qu'elle quitte ses occupations les plus chères pour s'occuper de vous . Que dis-je ? elle ne les quitte point . Elle n'imagine plus qu'il y ait d'autre pour elle . Eh bien ! cela n'est-il pas tendre ? Qu'en dites-vous ? C'est dommage que l'harmonie poétique n'ait achevé d'y donner de la grace . Mais pour comble de malheurs , l'ombre de ma défunte muse , qui avoit bien voulu s'affocier à la mienne (d'ombre à ombre , il n'y a que la main) , est disparue depuis quelques jours . Je tâcherai , à force d'évocations , de la faire revenir . En attendant , contentez-vous de mon langage tel qu'il est .

SEIZIEME REPONSE.

Lundi matin 15 mai.

N E sçais de quelle humeur fut hier le patron.

Onc ne voulut le soir vous porter d'écriture,
 Dont je reçus très-griève blessure.
 Or s'il se prend de contradiction,
 Si bien fera, qu'aimerai tout de bon.

Vos injustes soupçons m'ont offensée sans me déplaire. Quand vous n'entendriez pas ceci, vous n'auriez pas grand tort. Je ne le crois pas intelligible, du moins à l'esprit. Enfin je vous pardonne de bon cœur ; pardonnez-moi de même, si je vous ai inquiété. Il est vrai, mon cher voisin, que ce n'a pas été tout-à-fait sans dessein ; & je veux bien vous avouer que je ne néglige pas de mettre un peu d'art, mais non d'artifice, dans ma conduite, jusqu'à ce que je sçache

O vj

bien à qui j'ai à faire. Je crois que cela peut être permis, surtout dans des circonstances où l'on est peu à portée d'éclaircir autrement des difficultés intéressantes. Il me resteroit assez de choses à vous dire sur ce point, quoique vous sembliez douter qu'il fournisse la matière d'une réponse. Je les supprime, comme trop sérieuses... Je ne dois pas oublier que nous avons un tiers à divertir (soin qui m'est très-cher). Je passe donc à la question qui termine votre lettre :

Si je suis sensible à l'attachement, & aux bons procédés des ombres ? Soit ombres, soit vivans, je prise infiniment le mérite, & suis très-touchée de ce qu'on pense pour moi. J'ai fait mon devoir à cet égard en l'autre monde, & m'en acquitterai bien en celui-ci. Mais, s'il faut tout dire, il y a une espèce de rétribution, qui n'est ni l'estime simple, ni la reconnoissan-

ce courante, sur quoi je ne suis pas de facile composition. Je n'ai jamais été bien convaincue que je la dusse; & je n'ai point manqué de raison pour m'en dispenser. Je parle du temps passé, dont vous me rappelez le souvenir.

A ce propos, se joindra tout naturellement la réponse d'une question que vous faisiez il y a quelques jours, sçavoir, s'il est de véritables amis à la cour? Voici ce que j'en pense. La plupart des gens qui habitent ce pais-la, semblables à des automates, n'agissent que par ressorts; déterminés toujours par un principe qui est hors d'eux, ils ne connoissent pas même l'impression du sentiment, bien loin d'en suivre les mouvemens. Quelques-uns cependant ne laissent pas de porter un masque d'amitié, dont les traits mesurés au compas sont de la dernière régularité, & tellement fixes qu'ils ne

reçoivent point ces variations qui affectent souvent ceux du visage ; en quoi ils sont faciles à distinguer : car il n'appartient à rien de ce qui est naturel d'être inaltérable ; & c'est ne pas connoître la nature du sentiment , que de prétendre qu'il soit toujours égal à lui-même. Pour revenir (car je m'écarte), une seconde espece de gens se trouve au lieu dont nous parlons , qui n'étant pas tout-à-fait infectés de l'air qu'on y respire , sont capables de quelque sorte d'attachement , subordonné cependant au principe qui les domine. Leurs sentimens ne sont pas absolument méprisable ; mais je crois que c'est bien fait de ne les payer qu'avec poids & mesures. Au surplus , il se trouve dans tous les lieux du monde certaines ames privilégiées , qui ne participent en rien aux vices de leur nature ; & toute thèse générale (comme on dit) souffre excep-

tion. Bon soir, mon cher voisin.
Je ferai fort aise demain d'apprendre de vos nouvelles.

DIX-SEPTIEME REPONSE.

Mardi 16 mai.

DE tous les talens que vous me donnez, je n'accepte que celui de vous bien entendre ; & quoique vous vous prétendiez obscur, je n'en rends nulle grace à mon intelligence. Comment ne vous entendrois-je pas ? Je sçavois d'avance ce que vous aviez à me dire, & j'y avois même en partie répondu, comme vous l'aurez pu voir. Reste à vous satisfaire sur les questions incidentes qui se rencontrent dans votre lettre. D'abord se présente l'article de l'amour propre, dont vous vous excusez, comme si vous croïez bonnement qu'on en pût avoir d'autre. Je ne vous souf-

frirai pas ces enfances-là, mon voisin; & si vous prétendez que je vous mene, attendez-vous d'aller grand train. Je professe une secte où l'on voit les choses telles qu'elles sont : nous n'embellissons pas les objets pour avoir le plaisir de les admirer. Et quoiqu'on puisse débiter du détachement de soi-même, j'ai pour premier article de ma croyance qu'on n'aime que soi. Ceux-mêmes, s'il en est, qui se tuent pour ce qu'ils croient aimer, n'aiment qu'eux; & tous les différens attachemens ne sont que des manieres de s'aimer soi-même. N'en faisons donc nul scrupule ni façon de l'avouer, puisque cela ne peut être autrement. Je vous avancerai bien d'autres propositions dures, dans le courant de notre société. Je ne vous demande pas une foi aveugle. Quand vous ne ferez pas disposé à croire, je prouverai, si je puis. Votre citation im-

parfaite est de l'*Alcibiade* de Campistron. Je ne rétablis point le passage, ne croyant pas que vous ayez eu dessein de le citer tout entier. En fait de comédie, je sçais tout ce qui se peut sçavoir. C'étoit autrefois mon bréviaire. Je possède aussi les opéra ; belle littérature ! & ne me trouve aucune parité avec Cybelle, s'il ne m'arrive un jour de rencontrer quelque Sangaride en mon chemin. Mais je tâcherai d'y mettre bon ordre. Quoique je me pique d'éclaircir les difficultés, je ne vous célerai point qu'il y a un endroit de votre lettre que je n'ai pu entendre. C'est peut-être celui que vous n'entendez pas vous-même : en ce cas, à qui avoir recours ? C'est où vous parlez de télescope, de prudence, de scrupule, de fidélité, d'indulgence, de gens timides. Qui sont-ils, ces gens-là ? Je vous déclare que je ne m'en ac-

commode point. Dites donc ce que vous voulez dire ; si je ne me souciois pas de le sçavoir , je ne vous le ferois pas répéter.

Je ne sçais qui a raison , de vous ou de moi , sur l'affaire du soir. Nous examinerons cela plus à loisir. Le livre doré sur tranche , dont vous êtes en peine , est un Virgile que je n'entens point , ne vous déplaît. Pourquoi donc le lire ? J'espérois d'en attraper quelques mots ; mais bientôt j'y renoncerais ; car avec cette grande connoissance de langues que vous me supposez , le françois est tout ce que je sçais. Pas un mot d'italien. Pour le grec , je le révere aussi bien que l'hébreu , dont je m'étonne que vous ne m'ayez pourvue pendant que vous étiez à même. Est-ce sur ma phisionomie que vous m'avez jugée si docte ? Car je me flatte que vous ne m'accusez pas d'ailleurs de faire la sça-

vante. Mais voici bien autre chose : ma voix vous a enchanté , dites-vous. Vive dieu ! seigneur chevalier , disoit Sancho à son maître, quand je vous vois soutenir qu'un bassin de cuivre est un armet d'or, je ne crois plus rien de toute votre chevalerie. Au reste , le cher patron se plaint de l'absence de nos muses. Qui sont les impertinens qui ont effarouché la vôtre par des discours si mal fondés ? Pour la mienne, elle a décampé sans dire ses raisons ; mais je les devine à peu près. Quoiqu'il en soit , faisons revenir ces folles-là : & dussent-elles arriver estropiées, ne laissons pas de les faire marcher. Bon jour , mon très-aimable voisin. A demain , chose nouvelle.



DIX-HUITIEME REPONSE.

17 mai.

IL y a plaisir à vous faire des remontrances ; vous avez profité à merveille de celle du cher patron. J'ai lu votre lettre tout courant. Cependant, comme j'ai grande pitié des gens qui se corrigent, parce que je crois toujours qu'il en coûte beaucoup, je vous prie de ne vous point contraindre ; & je vous assure que je lirai bien votre écriture, quelle qu'elle puisse être. Pour le reste, vous n'en devez pas être en peine. Je le suis un peu de l'opinion que vous avez de l'affinité qui se trouve entre l'art & l'artifice. J'espère vous en faire revenir. Le premier n'est qu'une méthode d'employer le vrai ; & l'autre use du faux. Au surplus, on n'avoue l'art, que quand on a re-

noncé au dessein de s'en servir. Ainsi ne soyez pas en peine du mien. Ceci pourroit s'étendre & servir à discourir, si nous n'avions choses plus intéressantes à dire ; mais vraiment nous n'en manquons pas, & l'affaire du jour fournit de reste à notre conversation. Le récit naturel que vous me faites m'a charmée (j'en atteste la vérité), parce que je n'y ai rien trouvé qui ne fût absolument dans l'ordre du sentiment. J'ai été affectée du même événement avec quelques différences semblables à celles qu'un même vent reçoit de la disposition des terres qui le réfléchissent. Et pour vous faire comprendre ce que j'ai pensé dans ce moment-là, il faut que vous sachiez ce que je pensois auparavant. Quand j'ai abordé en ce païsci ; la perte des choses qui m'étoient connues, dont quelques-unes m'étoient chères ; l'ignorance

ce de ce que j'allois trouver ; la révolte du sentiment renforcé du préjugé , contre un genre de vie opposé aux inclinations les plus naturelles , m'ont causé quelque trouble , peu apparent à la vérité ; mais enfin je l'ai senti. J'en suis revenue en peu de temps. J'ai examiné ma situation ; j'ai pesé , dans les balances les plus justes que j'ai pu me former à moi-même , le bien & le mal de mon état ; & j'ai trouvé les poids assez égaux pour former l'équilibre. Il est vrai , si vous voulez sçavoir le détail de l'opération , qu'il a fallu travailler sur ces mêmes poids pour les mettre en proportion ; retrancher des uns ce que l'opinion , l'inaccoutumance y ajoutent ; charger les autres , par anticipation , des effets de l'habitude jointe à un peu de courage. Cela fait , je me suis trouvée tranquille. Ensuite , agrémens , sur lesquels je n'avois point compté , se

font présentés , & ont mis de la douceur dans cette tranquillité , d'abord insipide. Voilà donc l'état présent , si mieux n'est ; la bagarre n'a rien dérangé. Ce n'est pas que je ne voie sur cela à peu près ce qui s'y peut voir. Je connois les sujets d'inquiétude ; mais je ne les prens pas volontiers. J'eus dans le premier moment , aussi-bien que vous , quelque pensée que je pourrois être de la partie. A telle pensée se font joints des sentimens. Ceux-ci furent tellement mêlés , que je ne pus discerner lequel dominoit , & je ne le sçais pas encore. Je pensai à vous , & je n'eus point la générosité de souhaiter qu'il vous arrivât mieux qu'à moi. Si vous avez senti autrement , je vous en révére , & ne vous en aime pas mieux ; car les façons de penser les plus simples & les plus naturelles , sont celles qui me plaisent davantage. L'héroïsme de

sentiment est une belle chose, mais je n'y crois point; si ce n'est que je le regarde comme une production de l'imagination, que le cœur sans cesse défavoue. Ceci pourra bien gâter le magnifique portrait que vous avez fait de moi; mais en fait de portrait, il vaut mieux que la figure soit imparfaite, que la ressemblance.

Au reste, le cher ami m'a dit tantôt, que vous nous taxez l'un & l'autre de vous avoir vilipendé. Nous sommes assez honnêtes gens pour n'attaquer que ceux qui sont bien en état de se défendre; & vous avez tant de ressources contre la plaisanterie, qu'il est très-permis de ne vous pas ménager. Enfin il faut vous faire à la fatigue, si vous n'y êtes déjà fait. Je vous garantis que vous la soutiendrez bien. Et sur ce, je prie dieu, mon voisin, qu'il vous ait en sa sainte garde.

DIX-NEUVIEME

DIX-NEUVIEME REPONSE.

18 mai.

O H bien ! ma muse est plus rétive que la vôtre ; invocations, éocations n'ont pu la faire revenir. L'émulation que lui devoit inspirer sa voisine muse qui se rend de si bonne grace , tout cela ne sert de rien ; & je ne suis pas d'avis , pour ce qu'elle vaut , de la rechercher plus longtemps. Revenons à nos raisonnemens bons ou mauvais. Nous ne sommes pas loin de compter sur la question de l'amour propre : car ce que vous nommez ainsi , je l'appelle vanité , ou intérêt , selon les rapports. Nous sommes d'accord sur le fond , puisque vous convenez que tout sentiment a pour principe l'amour de soi-même. Ajoutez que toutes les affections particulieres , ne sont que

Tome II.

P

les especes comprises sous ce genre ; & nous ne disputerons point.

J'ai vu avec un extrême plaisir le récit de vos inquiétudes sur mon départ. Je vous fis paroli le soir de votre frayeur du matin. Enfin comme la crainte de vous perdre est le sentiment le plus décidé que j'aie sur votre compte, je suis ravie de sçavoir que vous y répondez. Il est vrai que des gens qui voudroient troubler notre ménage, diroient : Cela s'appelle aimer mieux le voisinage que le voisin. Mais après tout, il faut se rendre justice : vu nos moyens, n'est-ce pas assez pour nous de nous chérir de la sorte ? Quant à ce que vous dites sur l'obligation, que je puis nier suivant mes principes, cela ne fait rien à l'affaire : pourvu que l'on paie bien, qu'importe que ce soit sur le pied de dette, ou de gratification ?

La docilité avec laquelle vous

offrez de vous laisser conduire, est d'autant plus édifiante, que l'autorité qu'on vous propose n'est pas fort grave. Il est vrai que vous aurez toujours la ressource de l'examen, & entiere liberté de faire vos objections. Que je fasse aussi les miennes ? Vous n'avez point dû oublier ce que je vous ai demandé. J'avois entendu ce que je devois entendre, hors un point que je n'ai fait qu'entrevoir ; & j'ai moins ramené ce propos par envie de critiquer, que pour éclaircir une chose qui me paroissoit intéressante à sçavoir. Me voilà plus obscure que vous n'avez jamais été ; aussi veux-je à peine que vous m'entendiez. A propos, corrigez, je vous prie, une mauvaise correction dans ma lettre d'hier, qui vous fera juger que, bien loin de sçavoir le latin, j'ignore même le françois. Cela s'est fait en lisant la dite lettre au cher patron. Le plai-

sir de le voir est propre , tout au moins , à déranger des phrases. Nous eûmes le soir un long entretien sur votre compte. Il faut que vous ne lui soyiez pas suspect ; car il s'étendit sans ménagement sur vos louanges. J'ai été interrompue ici ; ensuite une promenade m'a empêché de reprendre ; & des occupations indispensables s'empare-
ront du temps qui me reste...Adieu donc , mon cher voisin. J'aurois encore mille choses à vous dire ; vous les sçavez une autre fois.

VINGTIEME REPONSE.

19 mai.

JE suis plus heureuse que vous ; mon cher voisin. Le désir de la liberté ne me tourmente point. Non que je la prise moins que vous ne faites ; mais je prétens (ne vous effrayez pas du paradoxe) que

bien loin de l'avoir perdue, c'est ici que j'ai trouvé la véritable ; celle qui ne dépend pas d'une porte ouverte ou fermée , mais de l'affranchissement de la tyrannie que le monde & tout ce qu'il contient exerce sur nous. Quelle erreur de se croire libre dans des lieux où non-seulement nos moindres actions dépendent de cent égards différens ; mais où nous n'osons même penser à notre gré ; où nos sentimens prennent la teinture de tout ce qui nous environne ; où la plupart des objets qui nous approchent , semblent avoir le droit de nous séduire ; où enfin nous ne jouissons point de nous-mêmes ? Car ce n'est que dans la solitude qu'on se retrouve ; & je vous dirai que c'est ici que j'ai véritablement fait connoissance avec moi. Jusques-là je ne sçavois pas trop qui j'étois. Je me prenois tantôt pour une personne , tantôt

pour une autre. Je sçais présentement à quoi m'en tenir, non-seulement sur cela, mais sur beaucoup d'autres choses : Car en se connoissant bien, on connoît le genre humain ; chacun pouvant trouver en soi l'abrégé du monde entier. Je crois donc avoir acquis plus que je n'ai perdu : je le sens même ; & le préjugé contraire est tellement vaincu, qu'il n'ose plus paroître. Travaillez aussi à vous en défaire entièrement ; & goûtons le plaisir de tromper le sort qui nous persécute, en faisant notre bien du mal qu'il nous a préparé. Si des biens plus parfaits vous attendent, je vous permets de les désirer ; si vous devez trouver des sociétés beaucoup plus agréables que celle que vous pouvez avoir ici, votre impatience est pardonnable : mais si l'égalité s'y trouve à peu près ; l'espece de nécessité qui se rencontre dans notre commer-

ce, ne doit pas vous le faire dépriser. Je ne me cite là, que parce que je m'y trouve par hazard : je ne m'y place pas par dépit. Enfin vous n'êtes point seul en ce monde qui puissiez avoir des regrets : chacun a fait ses pertes ; car chacun a ses liaisons : mais il faut prendre garde d'en former les nœuds, de maniere qu'ils se puissent lâcher. C'est le meilleur parti, entre celui de les rompre, ou de se laisser déchirer le cœur. C'est par de semblables précautions que je me reconnois plus jalouse de ma liberté, que ne le sont ceux qui la déplorent vainement. C'est en sa faveur que j'ai toujours pris soin d'éviter les pièges, où tant d'autres de mon espece se laissent envelopper.

Pour finir ce chapitre de la liberté, j'ai encore à vous dire que j'en veux faire un acte ces jours-ci ; & en même temps en préparer un plus sérieux. Donc je ne vous écri-

rai point ; ni vous à moi. Je veux me mettre en retraite. Ce dessein peut paroître bouffon. Riez-en , si vous voulez ; mais ne le contrariez point. Répondez encore à celle-ci , sans ménager votre papier , & sans craindre l'étonnement du cher patron , dont il ne convient pas , je crois , que vous cherchiez à lui faire querelle : en ce cas , je sçais bien qui prendra sa défense.

Il me reste un mot à vous dire sur notre ancienne dispute. Je ne prétens point que les sentimens & les façons de penser soient semblables en tous les hommes. Je crois seulement qu'ils tournent sur un même pivot. Au surplus , je ne suis pas si persuadée que vous l'êtes , que le bien & le mal leur soient toujours distribués également. Je pense , à la vérité , qu'il peut y avoir une espece de proportion entre les différentes conditions : mais la diversité des caracteres la dé-

range souvent. Or ce n'est que la combinaison de l'un ou de l'autre, qui rend notre état heureux ou malheureux. J'abuse de la permission que vous m'avez donnée de vous écrire sérieusement. J'aurois mieux fait de répondre aux choses gracieuses que vous me dites en prose, & en vers que j'ai fort approuvés, que d'aller prendre un ton si bisarre pour une lettre. Encore une fois, je vous en demande pardon, aussi bien que du traité des grenouilles qui vous a interrompu si mal-à-propos. Je serai plus discrète à l'avenir. Adieu, mon cher voisin.

VINGT-UNIEME REPONSE.

20 mai.

J O U I S S'E Z tout à votre aise de mon impertinente rivale *. Quand

* C'étoit un ouvrage de tapisserie.

elle seroit autre qu'elle n'est, je suis trop fiere pour être jalouse. Je ne troublerai de longtemps vos plaisirs. Ce qui partagea hier mon temps, du moins en valoit la peine. J'avois la liberté d'entretenir ce que j'aime le mieux. Le moyen de n'en pas profiter ? Quant à la paresse, elle ne me domine pas assez pour me priver jamais de rien. Les sacrifices que je lui fais, ne sont que de choses aussi insipides qu'elle. A propos de sacrifice, nous devons à la prudence celui de nos écrits. Faites le vôtre qui ne sera pas grand, & je ferai le mien. Vous voyez que ce n'est que pour vous, que j'ai soin de la correction, & de peur que vous ne me jugiez capable de fautes grossieres. C'est bien-là un trait de vanité. Quant au reste du systême en question, il nous faudroit au moins trois heures de conversation pour le mettre au net. En atten-

dant, je l'abandonne, non sans
 quelqu'indignation de vous voir
 soupçonner que j'admette des prin-
 cipes qui vont à préférer l'utile à
 l'honnête. Dieu merci, il y a long-
 temps que j'ai fait mes preuves du
 contraire ; ma vie en répond d'un
 bout à l'autre ; & la conversation
 d'hier, dont vous êtes en peine,
 pourroit encore en faire foi. Il est
 vrai qu'elle fut sérieuse de ma part,
 & peut-être plus que de raison.
 Nous parlions... Mais non, vous
 n'êtes pas digne d'en être instruit,
 mon injuste voisin. Adieu donc.
 Laissez-moi en repos.

VINGT-DEUXIEME REPONSE.

21 mai.

QUOIQUE je vous aie annon-
 cé mon silence, & que vous n'en
 fussiez pas être allarmé, mon cher
 voisin, puisque je vous en ai dit
 les raisons ; je ne puis souffrir qu'il

P vj

succede encore immédiatement à notre entrevue. Ne faut-il pas au moins nous en parler, avant que de nous taire ? Il n'y a personne qui, à la voir, n'eût jugé que nous avons beaucoup de sentiment, ou fort peu d'esprit. Cependant je ne crois pas que nous soyons si tendres ou si bêtes que nous avons paru ; & je ne comprends pas par quelle fatalité, désirant de nous voir, ayant des choses intéressantes à nous dire, nous n'avons pu nous expliquer sur rien. Vous qui devinez si bien les énigmes, devinez donc celle-là. J'entens mieux votre paradoxe ; je trouve même qu'il s'ajuste fort avec le mien. Je conçois de reste qu'une demie liberté est une espèce d'avantage qui peut devenir insupportable ; & c'est ce qui me fortifie dans le dessein d'une plus profonde retraite. La distraction que vous traitez si légèrement, peut aller loin, sur-tout quand

elle ne rencontre aucune diversion ; & je ne sçais pourquoi vous décidez si hardiment que la mienne ne fait précisément que suivre le mouvement de ma plume. Autre erreur. Vous pensez que celui qui ne dédaigne pas de se déclarer jaloux , se contente d'une soumission servile & d'un culte où le cœur & l'esprit se dispensent d'entrer. Non , ce n'est pas assez de déférer même exactement à des ordonnances qui , après tout , ne sont faites que pour nous , puisqu'elles tendent uniquement au maintien de la société humaine , dont nous faisons partie. Nous devons un hommage plus parfait ; & c'est cette adoration en esprit & en vérité ; devoir le plus essentiel , & qui ne se remplit que par une attention sans partage. Vous souhaitiez , il y a quelque temps , de sçavoir comment j'étois venue à penser sur cela comme je fais

présentement. Je vous en rendrai compte, si vous voulez ne m'en plus demander d'autre. Cet ouvrage, dont j'avois formé le plan depuis longtemps, a reçu ici sa première ébauche; mais je suis tellement convaincue de ne pouvoir l'achever que dans la retraite, que, s'il arrive enfin que je quitte celle-ci, ce ne fera que pour en prendre une encore plus austère. Vous voyez que je vous parle avec assez de confiance; & cela mérite bien que vous renonciez à tout ce qui pourroit altérer des projets si justes & si sérieux.

VINGT-TROISIEME REPONSE.

22 mai.

VOICI une erreur de fait dans laquelle vous êtes tombé, qui demande un prompt éclaircissement, malgré la résolution de ne

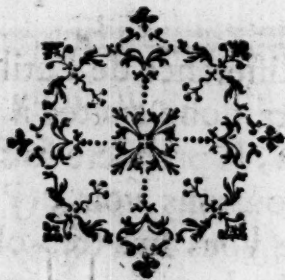
point écrire. Vous croyez que je jouis d'une liberté plus étendue que la vôtre : j'ai peur que cela ne vous fasse sécher d'envie. Je vous avertis donc que le mot d'entretien qui vous a trompé, ne signifioit autre chose qu'une longue lettre. Nos privilèges à cet égard, sont, je crois, assez semblables. La suspension de vos désirs de liberté pendant dix heures, employées vraisemblablement pour la plus grande partie à dormir, & le reste à prier Dieu, me paroît un ouvrage de la nature & de la grace, dont vous n'avez point à vous vanter.

La différence de l'utile à l'honnête sera donc traitée à fond entre nous, la première fois que nous nous pourrons voir ; j'en doute fort. Je vous suis très-obligée de l'inquiétude que vous avez eue de ma fausse migraine ; mais je désapprouve que vous placiez cette at-

tion avant quelqu'autre , que dans l'ordre naturel elle ne doit pas précéder.

Ce ne fut ni le sommeil , ni la pure paresse , qui retarderent hier mon ajustement. Des soins plus engageans s'en mêlerent ; entr'autres celui de consoler le cher patron , dont les peines me font plus sensibles que les miennes propres.

Vous remarquerez que ce billet ne demande point de réponse : vous pourrez sans honte consentir d'avoir le dernier.



V E R S

Cités dans le cours des Mémoires.

I.

(Voyez tome I, page 26.)

A D O R I S.

Q U E de choses l'on vous dira ;
 Aujourd'hui que commence un siècle avec
 l'année ?

Vous promette d'aimer un siècle qui voudra ;
 Je n'aime qu'au jour la journée.

Mille & mille autres jours succèdent à leur
 tour :

Mais les promettre est erreur en amour.
 Sur les ailes du Temps la promesse s'envole.

Ces siècles deviennent un jour :

Moi je tiens plus que ma parole.



I I.

(Voyez tome I, page 28.)

PORTRAIT DE DORIS.

Si j'aime , ou si je n'aime pas ,
N'en soyez plus désormais inquiète.
Je vais , belle Doris , finir votre embarras :
Mais jurez-moi sur vos appas ,
Que vous en ferez satisfaite.

Dans un séjour , solitaire , écarté ,
Où regnent l'indolence & la molle paresse ,
Le ciel confère , avec malignité ,
De la douceur avec de la beauté ,
De la raison avec de la jeunesse ,
Du goût , de la délicatesse ,
Point d'humeur , ni de vanité.
Cet assemblage heureux charmeroit l'Amour
même.

En vous voyant , voilà ce que je vois :
Après cela demandez-moi si j'aime.



I I I.

(Voyez tome I, page 223.)

E P Î T R E

A MADEMOISELLE DE L...

Par monsieur l'abbé DE CHAULIEU

L... qui souverainement
 Possèdes le talent de plaire ;
 Qui sçais de tes défauts te faire un agrément ;
 Et des plaisirs du changement
 Jouir , sans paroître légère ,
 Même aux yeux d'un fidele amant ;
 Coquette , libertine , & peut-être friponne ;
 Quelques noms odieux qu'en ces vers je te
 donne ,
 Je sens , dans le moment que l'on doit t'abhor-
 rer ,
 Que mon cœur , hormis toi , ne trouve rien
 d'aimable :
 Et par un charme inconcevable ,
 Avec ce qui rendroit une autre abominable ;
 Tu trouves le moyen de te faire adorer .

 Q U E ne te dois-je point ? Sans toi , dans l'in-
 dolence
 Couloient mes derniers jours à l'ennui desti-
 nés ,
 Par la nature condamnés

Aux langueurs de l'indifférence,
 Toi seule ranimant par d'inconnus efforts;
 D'une machine presque usée
 Les mouvemens & les ressorts,
 As fait renaître encor, dans une ame glacée,
 Les fureurs de l'amour, & mes premiers trans-
 ports.

MAIS que n'ai-je point fait pour vaincre ma
 tendresse,

Et combattre un penchant qui n'est plus de
 saison ?

Il n'en étoit plus temps ; & déjà ton adresse
 M'avoit fait avaler ce funeste poison ,
 Que tu sçais préparer avec délicatesse ;
 Et j'étois hors d'état d'écouter la raison ,
 Quand elle m'a voulu reprocher ma foiblesse ;

COMMENT te résister ? même avant de te voir,
 D'un penchant inconnu j'ai senti le pouvoir.

Je louois ton esprit avant de te connoître :

Ta seule réputation

Formoit l'intelligence & l'inclination ,

Qu'une aveugle prévention ,

Sans m'en appercevoir, malgré moi , faisoit
 naître.

Je te cherchois partout, quand tu vins à paroî-
 tre.

Un charme, plus puissant cent fois que la
 beauté,

Forma les nœuds secrets tout à coup d'une
 chaîne

si forte en sa légèreté ;
 Que je sacrifiai sans peine
 A ce doux penchant qui m'entraîne
 Mon repos & ma liberté.

Q U I jamais, comme toi, du charme de l'es-
 prit

Fit sentir toute la puissance ?
 De tout ce que l'étude apprend
 Il semble que tu veux affecter l'ignorance ;
 Et sçais avec discernement,
 D'un esprit cultivé ménager l'abondance ;
 Le tout avec tant d'agrément,
 Qu'à la plus abstraite science
 Tu conserves tout l'enjouement
 De la plus simple connoissance.
 Sur tes moindres discours l'imagination
 Jette des fleurs avec largesse,
 Sans rien ôter à la justesse
 Du charme de l'invention.
 Ce brillant de l'esprit sur toute ta personne,
 Répand cet agrément qu'on ne peut exprimer,
 Ces graces que nature donne,
 Et qui se font sentir à qui te sçait aimer.

N' É T O I T - C E point assez ? Un son de voix
 flatteur

Portoit à tout moment, dans mon ame em-
 brâsée,

D'une délicate pensée
 La douce illusion & le tour enchanteur.

JO U R S sereins, jours heureux, qu'êtes-vous
devenus,

Où jadis plus d'une conquête
De myrthe & de laurier vint couronner ma
tête ?

Jeunesse des plaisirs, beaux jours, vous n'êtes
plus :

Et déjà l'âge, qui s'avance,
D'un amour mutuel me ravit l'espérance.

Dans cette juste défiance,
Je ne voulus jamais devenir ton vainqueur ;
Et ne comptant pour rien, dans l'ardeur de te
plaître,

Du plaisir d'être aimé la douceur étrangère,
Au seul plaisir d'aimer j'abandonnai mon
cœur.

Je te parlai d'amour ; tu te plus à m'entendre :
Les jours étoient trop courts pour nos doux
entretiens ;

Et je connois peu de vrais biens,
Dont on puisse jamais attendre
Le plaisir que me fit la fausseté des miens.

HE U R E U X à qui le ciel donne un cœur
assez tendre,

Pour pouvoir aisément comprendre
D'un amour malheureux quel étoit le bonheur,
Tel que je crois qu'il devrait rendre
Les plus heureux amans jaloux de mon erreur !

I V.

(Voyez tome I, page 223.)

HYMNE A L'AMOUR,

Par monsieur l'abbé DE CHAULIEU.

JE célèbre ta victoire,
Aveugle enfant, sur mon cœur.
Pour conserver la mémoire
De ta dernière faveur.
Je viens, captif, en l'honneur
De mon aimable vainqueur,
Chanter une hymne à sa gloire.

AMOUR, je dois à ta mere
L'objet charmant que je fers.
Tu lui donnas l'art de plaire,
Et tant d'agrémens divers,
Que tu m'as forgé des fers
Les plus doux, les plus légers
Qu'on ait forgés à Cythere.

QUE tes peines ont de charmes!
Qui les souffre est enchanté.
Toi qui sçais, jusques aux larmes,
Mêler de la volupté,
Fais au moins que la beauté
Qui ravit ma liberté,
Te rende avec moi les armes.

VIENS, cher tyran de ma vie,
 Toi seul fais l'enchantement,
 Qui tient mon ame asservie
 Sous le joug le plus charmant,
 Que dans ce ravissement,
 Je vive & meure, en aimant
 Mon adorable Lesbie.

TU m'entends ; & viens sans peine ;
 Amour, exaucer mes vœux.
 Déjà de ma douce chaîne
 Je sens resserrer les nœuds ;
 Et cent fois plus amoureux,
 Je brûle de plus de feux
 Que n'en allumoit Helene.

C'EST la digne récompense
 Des tourmens que j'ai soufferts
 Dès qu'au sortir de l'enfance
 Je fus esclave en tes fers :
 Et je veux que l'univers
 Apprenne, en mes derniers vers,
 Ma défaite & ta puissance.

Fin du tome second.



